Christian Féron

L'OR DES JUSTES

ISBN 978-2-9558159-0-8

Prix de vente : gratuit

Attention ! Cet ouvrage n'est pas dans le domaine public !

Avertissement

Ce livre est une œuvre de fiction. Tous les noms, personnages, institutions et événements sont des créations imaginaires de l'auteur, ou sont utilisés dans un cadre fictif et ne doivent pas être considérés comme réels. Toute ressemblance avec des événements, lieux, organisations ou individus, réels ou fictifs, existants ou ayant existé, est totalement fortuite et ne serait que pure coïncidence.

Dédicace

À Angela, Dame de mes pensées et
première lectrice de ce roman…

Exergue

« *Encore très peu de temps, & le pecheur ne sera plus* ; *& toutes les marques de sa grandeur disparoîtront*. Ce sont des pailles [...] qui ont servi à l'ouvrier tout-puissant pour purifier l'or des justes ; mais dont il ne reste plus rien en ce monde, après qu'elles ont servi à l'usage auquel il les avoit destinées ».

(Les pseaumes de David, Paris, Guillaume Desprez, Imprimeur et libraire ordinaire du Roy, M.DC.XCVII (1697), commentaire du psaume 37 10)

Première partie

L’opération Afrikas Geheimnis

1.
Les années de guerre

Le 18 juillet 1944, Mont Gargan

Tels des apôtres, ils étaient douze : le capitaine Pierre et son lieutenant Jean, Jacques et Simon, Philippe, Mathieu, Thomas et les autres. Pour le meilleur et pour le pire, le maquis était leur demeure. Ils étaient jeunes, aucun d'eux n'avait plus de vingt ans. Les travaux des champs les avaient rendus forts avant l'âge. Ils avaient l'esprit droit, ils étaient courageux, ils étaient communistes. Ils étaient fiers de leurs opinions politiques, étant donné comment les gens étaient exploités outre-Rhin, dans les usines d'IG-Farben.

Au sommet d'une colline, ils étaient répartis en deux groupes de six hommes. Ils dominaient une route dans un virage, bien cachés sous les feuillages. Ce qui se préparait, c'était leur plus grande opération jusqu'à maintenant. Leur objectif était de ralentir les sections nazies à quelques kilomètres de là.

Dans des conditions normales, ils n'auraient pas pesé lourd. La division Das Reich avait quitté le Limousin en laissant une trace sanglante derrière elle, mais tout n'était pas terminé pour autant. La brigade du général von Jesser, ainsi que des unités allemandes sous les ordres du général Ottenbacher, préparaient une manœuvre d'encerclement du maquis.

Les parachutages anglais avaient sensiblement augmenté le stock

d'armes et d'explosifs des Résistants. Jacques et Jean étaient experts dans le maniement de la dynamite. Ils avaient travaillé à la mine. Tous ensemble, c'était un véritable traquenard qu'ils avaient organisé pour bloquer la route.

Interdisant à tout véhicule de passer, cinq troncs d'arbres étaient couchés sur le bitume. Les maquisards avaient monté ce barrage improvisé dans la nuit. Ils avaient décidé d'en découdre, surtout après les massacres commis par les SS dans la région : Tulle, Combeauvert, Oradour - sans compter toutes les exécutions sommaires au coin d'un bois.

Ils ne pouvaient pas laisser impunis de tels crimes. Un seul cri montait dans leur cœur : « *Justice !* ». Aussi, ils avaient décidé de rendre coup pour coup. Ils n'en avaient pas le droit ? Tant mieux. Obéir à des lois pour lesquelles ils n'avaient pas voté, c'était devenir les valets de ceux qui les avaient écrites.

Pour l'Allemagne et le gouvernement de Vichy, ils étaient des terroristes, pas des Résistants. Par rapport à des soldats réguliers, quelle différence lors d'un bombardement ? Juste la quantité d'explosifs déversés sur les populations civiles. Le peuple n'avait qu'un droit, celui de subir. Il était temps de se battre pour la liberté, sinon ils finiraient tous à genoux comme des esclaves.

— Les fils sont correctement branchés, Jacques ?

— Affirmatif, fit le maquisard en se tournant vers le capitaine Pierre.

Leur piège était prêt. À quelques pas des troncs, ils avaient creusé deux trous remplis d'explosifs, de clous et de boulons. Ces grenades géantes, ils les avaient baptisées *les chaudrons de l'enfer*. Casser le goudron leur avait pris une partie de la nuit. Leur dispositif, chargé à ras bord de plastic venant des parachutages anglais, avait la taille de deux grandes marmites. Ensuite, ils avaient recouvert l'ensemble avec du gravillon, à la manière d'un cantonnier, afin de dissimuler leur travail.

À cela s'ajoutaient deux fusils-mitrailleurs Bren issus des containers d'outre-Manche, ainsi qu'une trentaine de cocktails Molotov. Quelques mitraillettes Sten venaient compléter le tout, pour faire bonne mesure.

Postés en hauteur, ils étaient idéalement placés pour contrôler la route. Leur but était de retarder au maximum les nazis, de leur infliger autant de pertes que possible. Ils décrocheraient avant que cela ne sente trop le roussi. Étant donné les circonstances, difficile d'espérer mieux…

***

À quelques kilomètres de là, Dieter von Zellern regardait défiler la route. Les vitres du camion étaient baissées, laissant entrer l'air parfumé de juillet. Le convoi qu'il commandait avait démarré au petit jour, voilà une demi-heure. Von Zellern avait hâte de retrouver sa famille près de Berlin.

— Dans une semaine, nous serons chez nous, dit-il au conducteur.

— C’est une bonne nouvelle, major. Je n’ai pas vu mon fils depuis son deuxième anniversaire.

— La guerre est longue pour nous tous… soupira von Zellern d’un ton désabusé.

L’officier avait une mission capitale à accomplir. Le nom de code en était *Afrikas Geheimnis*. Voilà une semaine, c’était le *Generalfeldmarschall* Rommel en personne qui lui avait communiqué ses ordres : « *Ce convoi, c’est une partie de l’avenir du IIIe Reich. Menez-le à bon port. Si vous échouez, nous en subirons les conséquences jusqu’à la fin de nos jours* ».

Si l’on avait demandé à von Zellern de rapporter l’épée de Siegfried ou la lance qui avait percé le flanc du Christ, cela aurait été la même chose pour lui, un devoir sacré. Il en répondait sur sa vie elle-même. Pourtant, tout au fond de son âme, il tremblait comme un enfant. En effet, un terrible secret était à l’origine de sa mission.

Lorsque les troupes allemandes avaient été repoussées hors d’Afrique, la Corse était devenue leur plateforme d’évacuation. Lors de cette opération, un avion allié avait mitraillé, à proximité de la côte, une barge arborant le pavillon nazi. Celle-ci contenait le trésor de guerre de l’Afrika Korps. Les marins avaient jeté leur précieuse cargaison à la mer, pensant revenir plus tard. Tout le monde en était certain… Mais Rommel avait utilisé, une fois de plus, sa plus précieuse alliée : la ruse.

Si le maréchal allemand était surnommé *Wüstenfuchs*, le renard du désert, ce n’était pas pour rien. Le bateau contenait de faux

lingots et des bijoux en toc - juste assez pour donner le change. Six caisses, réparties dans deux camionnettes, avaient été aperçues par quelques témoins en Corse. C'était un leurre.

En réalité, le vrai chargement était arrivé en France depuis le printemps 1943. Cela représentait pas moins de dix tonnes d'or et de pierres précieuses.

Rommel, en officier expérimenté, se faisait un point d'honneur à rester prévoyant. Il avait voulu conserver une marge de manœuvre pour lui, pour ses hommes et pour l'Allemagne. Cette marge de manœuvre, c'était le trésor de l'Afrika Korps. Cela représentait une véritable fortune que l'on rapatriait maintenant, tant que c'était encore possible.

La prochaine étape du convoi de von Zellern serait la Roche-Guyon dans le Vexin, QG de Rommel. Ensuite, la destination suivante serait Berlin ; et enfin le bunker de leur seigneur et maître, Adolf Hitler lui-même.

Il n'était pas question d'échec. Si tel devait être le cas, il n'y aurait pas de jugement, pas de sentence - plutôt un gibet ou un peloton d'exécution comme récompense. Avec de la chance, peut-être une capsule de cyanure…

Venant de toutes les armées au parcours jalonné de cadavres, de grandes quantités d'or étaient actuellement rapatriées vers le Reich. Von Zellern le savait. Quelque chose d'important se tramait en haut lieu, d'où ce besoin en fonds. Quoi exactement ? Loin des Walkyries, il n'était pas dans le secret des princes de l'enfer.

Vers six heures du matin, une enveloppe scellée était arrivée, provenant du QG de Rommel à La Roche-Guyon. Ornée de la croix gammée, elle contenait de nouveaux ordres pour *Afrikas Geheimnis*. Von Zellern et son unité se rendaient maintenant à Limoges, une place mieux protégée que leur cantonnement précédent.

D'après l'heure d'arrivée des ordres, une grande opération semblait imminente. Il n'avait pas reçu d'informations à ce sujet et s'en étonnait. Tout ce qu'il savait, c'était que d'importants mouvements de troupes étaient prévus sur leur route. Probablement s'agissait-il, tout en leur apportant du renfort, de pacifier la zone.

L'*Oberleutnant* songea au convoi qu'il commandait : deux camions d'une charge utile de 5 tonnes, protégés par deux automitrailleuses ornées de croix de fer, équipées de canons de 20 et de mitrailleuses MG de 7,92. C'était une unité de choc d'un effectif de 16 hommes au total, en comptant le détachement du lieutenant Hans Wiellig, un ami de longue date. Tous forgés dans le meilleur acier, flot incandescent baptisé dans l'eau du Rhin dans la magie d'une ouverture de Wagner…

Von Zellern ne se sentait pas inquiet. En Afrique, les alliés ne leur avaient pas fait de cadeau, mis à part un déluge de feu et de plomb. Avec son unité, il avait déjà engagé plus d'un combat contre des chars. Même ici, au milieu de la campagne limousine que l'armée allemande surnommait « *la petite Russie* », quel ennemi aurait pu posséder une puissance de feu supérieure à la sienne ? Pas les

maquisards. Même si le débarquement venait d'avoir lieu en juin, les plages de Normandie étaient loin.

Sous forme d'or et de joyaux, les lendemains de l'Allemagne l'accompagnaient. L'esprit paisible, il se mit à fredonner une chanson dont les paroles couraient dans sa tête.

— *Wie einst Lili Marleen, mit dir Lili Marleen…*

***

Tout à coup, Dieter von Zellern émergea de sa rêverie. À l'avant du convoi, l'automitrailleuse freina lentement. Elle s'arrêta comme à regret, obligeant les autres véhicules à faire de même. L'*Oberleutnant* regarda par la fenêtre. Il vit des troncs d'arbres qui bloquaient la route.

L'endroit paraissait désert et tout semblait tranquille. Derrière lui, ses soldats se déployaient en arc de cercle, armes pointées vers la colline. C'était le seul endroit d'où pouvait venir un danger.

Von Zellern descendit sans perdre un instant, rapidement rejoint par le lieutenant Hans Wiellig.

— Rien à signaler, Dieter… J'envoie quatre hommes pour retirer les arbres ?

— J'en veux six en tout, dont deux en couverture. Avec nos automitrailleuses, c'est suffisant en cas de problème. C'est peut-être piégé, qu'ils vérifient bien avant !

Les soldats allemands commencèrent à s'approcher des troncs. Tout en les regardant, von Zellern sentait monter une sourde

inquiétude en lui. Il hésitait entre sa logique d'officier et son instinct de soldat. Tout était paisible autour de lui. Trop peut-être ?

En haut de la colline, Pierre, le chef des maquisards, songea qu'il n'avait pas droit à l'erreur. Leurs ennemis étaient plus nombreux, mieux équipés et entraînés qu'eux. De plus, chaque membre de son groupe était un frère d'armes autant qu'un ami.

Aussi, il attendait que leurs ennemis soient au plus près des charges explosives, mais pas assez pour les voir. De toute manière, elles étaient dissimulées à la perfection. Plus qu'une seconde avant le moment de vérité. Il se tourna vers son second, Jacques, en le regardant droit dans les yeux.

— Vas-y, on entre dans la danse, murmura-t-il en croisant les doigts.

— À vos ordres, mon capitaine…

Jacques abaissa la manette du détonateur à fond. Les deux charges placées dans la route explosèrent aussitôt, projetant des volées de gravillons en faisant trembler le sol.

Dans un fracas d'enfer, une partie du bitume vola en éclats, atteignant mortellement tous ceux qui se trouvaient à proximité. En tête du convoi, l'automitrailleuse fut prise dans le souffle de l'explosion. L'avant retomba lourdement dans un bruit d'essieux brisés.

Une colonne de fumée blanchie par la poussière s'élevait. Des hurlements montaient de toutes parts. Sans attendre, Pierre donna

le signal de l’assaut. Afin de profiter au maximum de l’effet de surprise, il ne fallait pas perdre un instant.

Ensuite seulement, il regarda en bas de la colline. Le résultat n’était pas beau à voir : les six soldats allemands près des troncs d’arbre étaient tous à terre, ensanglantés et déchiquetés. Certains remuaient encore faiblement, d’autres n’avaient plus vraiment de visage. Il restait quatre hommes qui s’étaient abrités derrière les camions.

Les fusils-mitrailleurs des maquisards se mirent à crépiter en cadence. Pierre avait répété à ses hommes qu’il fallait d’abord faire éclater les visières grillagées des automitrailleuses. Cela entraînait la mort du tireur placé derrière. Après, on pouvait lancer des cocktails Molotov dans l’habitacle. Celui-ci devenait alors un piège mortel pour les occupants. À condition de ne pas rater l’ouverture…

À l’arrière du convoi, le deuxième blindé léger ripostait, ajustant son tir vers le haut de la colline. Les projectiles sifflaient au-dessus des têtes des Résistants. Mais les hommes de Pierre avaient bien retenu leur leçon. Une rafale de Bren transperça un soldat derrière sa faible protection grillagée. Il s’effondra comme foudroyé, sans même pousser un cri. Ce tir était facile grâce à leur position en hauteur, ainsi qu’à la ligne de tir parfaitement dégagée devant eux.

Projetée par le second groupe de maquisards, une volée de cocktails Molotov s’envola de la colline. Les bouteilles s’écrasèrent contre les plaques de blindage avec un bruit cristallin. Comme si de rien n’était, les membres restants de l’équipage reprirent leur tir.

Pas pour longtemps, car l'incendie atteignait les tourelles des véhicules. Les flammes les obligèrent à abandonner ceux-ci.

Ils tentèrent une sortie en force, tirant de tous côtés avec leurs mitraillettes MP 40 et lançant des grenades. Peine perdue. Les tirs groupés des Résistants les fauchèrent comme du blé mûr, laissant une demi-douzaine de cadavres sanglants sur la route.

Derrière les camions, von Zellern et son second, Hans Wiellig, observaient le désastre. Tout cela avait duré moins de deux minutes. Les soldats allemands n'étaient plus que quatre. Maintenant, le sort en était jeté : attaquer dans ces conditions, c'était aller au suicide. Se replier était la seule solution possible pour eux. Cachés par la fumée, ils s'enfuirent par un fossé qui longeait la route. Les flammes faisaient un écran entre eux et les maquisards.

Le capitaine Pierre et ses hommes descendirent le long de la colline, l'arme au poing, prêts à riposter. Ils marchaient parmi les flammes qui crépitaient autour d'eux, dans une odeur de caoutchouc et de chair brûlée.

Lorsque l'on est jeune, plongé dans la violence du combat, on ne détourne pas les yeux face à la mort. On pense qu'elle vient pour quelqu'un d'autre, comme le vent soulèverait une voile déchirée. Eux n'osaient pas prononcer un mot en regardant les corps noircis, criblés de métal, de leurs ennemis.

Certains étaient recroquevillés dans des positions grotesques, avec leurs uniformes détrempés par le sang. C'était impressionnant et horrible à voir. Les maquisards évitaient de marcher sur la

charpie rougeâtre qui se mélangeait à la poussière par endroits, en bouillie immonde qui collait à la semelle de leurs chaussures.

— Ne traînons pas là, dit Pierre. Regardez s'il y a quelque chose pour nous dans les camions. Après, on décroche en vitesse.

Les hommes du groupe marchèrent vers les véhicules. Ils ouvrirent une première caisse. Les exclamations fusèrent alors de toutes parts. Ils n'en croyaient pas leurs yeux.

Pierre approcha à son tour. Ses hommes s'écartèrent pour le laisser passer. Le premier coffre était rempli de bijoux, de lingots d'or et de pierres précieuses. Sous l'éclatant soleil de juillet, les métaux dorés jetaient des reflets étincelants. Il se demanda s'il ne rêvait pas. Fébrilement, les maquisards ouvrirent une deuxième puis une troisième caisse. Le spectacle fut le même à chaque fois.

Jamais le capitaine Pierre n'aurait imaginé qu'un tel trésor puisse exister, et que Dieu lui accorde de contempler cela un jour. Ce moment lui sembla ne pas avoir de durée, comme s'il était projeté hors du temps.

Faisant dresser les poils de sa peau, un frisson glacé s'insinua le long de son échine. Comme s'il entrait en transe, il sentit ses muscles se tétaniser sous l'influence d'une volonté extérieure. Sans qu'il puisse la retenir, sa voix s'éleva :

— Prenez garde ! Qu'aucun de vous ne pose les mains sur cet or ! Sa couleur, c'est celle du sang. Son poids, c'est celui de la mort, la mort de ceux auxquels il fut volé. Il est maudit par Dieu devant le

cœur des hommes. Vous qui êtes justes, n'y touchez pas !

Lancé depuis l'intérieur d'un temple, l'avertissement d'un prophète n'aurait pas retenti autrement. Les bras de Pierre glissèrent le long de son corps. Ses jambes fléchirent comme si un marionnettiste invisible venait d'en lâcher les fils. Il faillit tomber. En même temps, il reprenait le contrôle de lui-même. La voix de son second le ramena à la réalité.

— D'accord mon capitaine, mais on fait quoi maintenant ?

— Pas le choix, on prend tout. On réfléchira après. Il faut qu'on dégage le plus vite possible. Fermez les caisses.

Lui avait-on jeté un sort ? D'ailleurs, il tremblait encore. Avec une crainte superstitieuse, il ajouta :

— Surtout, ne touchez pas à l'or avec vos mains !

Leur combat marquait le début d'affrontements beaucoup plus violents. Entre le 18 et le 24 juillet, lors de la bataille du mont Gargan, les forces de la Résistance luttèrent avec vaillance contre les troupes allemandes. Preuve de la violence de l'offensive, l'incendie provoqué par les assauts, visible à des kilomètres à la ronde, ne cessa qu'au terme de trois jours.

Le capitaine Pierre et ses hommes, après avoir mis en lieu sûr le contenu des deux camions, prirent part activement aux opérations. Quelques-uns parmi eux le payèrent de leur vie et tombèrent au champ d'honneur. Mais les Résistants ne furent pas vaincus…

***

Contrairement aux combats du Vercors ou du plateau des Glières, l'histoire du mont Gargan ne dépassa guère les limites de la région. Quelle explication donner à cet état de fait ? Apparemment aucune. Pourtant, ce fut la seule bataille où les maquisards purent tirer leur épingle du jeu.

À la réflexion, peut-être existait-il une autre raison. Rouage bien dissimulé dans l'engrenage du IIIe Reich agonisant, *Afrikas Geheimnis* était une relique maudite, dégoulinante de sang. Dans les gouvernements de l'après-guerre, nombreux étaient ceux qui soupçonnaient l'existence de trésors de guerre nazis. Rares étaient ceux qui en connaissaient les noms de code, car il existait beaucoup de richesses que les armées de Hitler avaient volées et cachées.

Le trésor de Rommel avait-il disparu au large de la Corse ? Au Deuxième Bureau à Paris, quelques contacts bien informés pensaient que non. Les Allemands notaient tout dans leurs registres. Au hasard des archives, certains ordres avaient laissé des traces. Ces bribes d'information avaient fini par s'accumuler dans un dossier confidentiel défense. Un de plus, censé n'avoir jamais existé…

Après les accords de Yalta, les nouveaux maîtres du monde, hommes parmi les mieux informés du globe, étaient tenus par le secret d'État. Voilà pourquoi, dans les années qui suivirent, on parla beaucoup du Vercors, du plateau des Glières, mais très peu du mont Gargan…

***

Le 12 septembre 1944

Entouré de ses lieutenants, le capitaine Pierre était attablé à la terrasse d'un café. La libération de Limoges s'était déroulée voilà une vingtaine de jours : le 21 août, ils étaient de la fête. Entrer dans les avenues de la ville avait été un moment inoubliable, avec les drapeaux tricolores accrochés aux fenêtres, la joie sur le visage des gens partout dans les rues…

« *L'air n'a pas la même odeur quand on peut marcher la tête haute* » pensa le capitaine Pierre. « *Pouvoir regarder le ciel et les nuages sans peur du lendemain, être libre enfin ! C'est réellement un cadeau de Dieu…* »

Aujourd'hui, le colonel Georges Guingouin, chef de la Résistance dans la région, s'apprêtait à défiler dans la capitale du Limousin avec les Résistants. « *Lou Grand* », c'était ainsi qu'ils le surnommaient à cause de sa haute taille. Toute une foule s'était amassée le long des trottoirs, attendant le passage de celui qui avait été surnommé « *Préfet du maquis* », premier maquisard de France et qui, malgré d'innombrables difficultés, n'avait jamais cessé d'espérer et de se battre.

Le capitaine et ses hommes discutaient à bâtons rompus tout en buvant une bière. Pierre les écoutait d'une oreille distraite.

— Dix-sept ans, c'est trop jeune pour mourir.

— Tu parles de Guy Môquet [1] ? Il était communiste comme nous.

— Ah ça, ils l'ont pas raté, les Boches.

— À cause des collabos, ça va sentir la lessive bientôt… Va falloir

nettoyer tout ça.

— D'abord, la guerre n'est pas encore finie, les gars, fit remarquer Pierre. En attendant, il a de l'avenir, notre colonel. Moi, je le verrais bien maire de Limoges. Le Parti l'appuiera certainement aux prochaines municipales.

— Oui, le Parti… laissa échapper André en soupirant. À cause du pacte germano-soviétique avec les nazis, en 1939, tout le monde nous prenait, nous les communistes, pour des traîtres. Plus personne ne dira ça aujourd'hui. Pas après tous les camarades morts au combat…

— N'oublie jamais qu'il existe une différence entre parti communiste, et idéal communiste… répondit Pierre. La politique et le pouvoir, ça te démonte la tête et le cœur.

André, le regard jeté au loin comme s'il regardait l'humanité tout entière, ajouta :

— Et l'argent, c'est le diable qui danse en faisant tourner le monde… À propos, le trésor, on ne va pas le garder éternellement, non ?

Par précaution, le capitaine Pierre et ses hommes avaient gardé par-devers eux les précieuses caisses du convoi allemand. Étant donné les événements, mieux valait ne pas prendre de risques. Pierre répondit :

— Cet or a été dérobé au peuple. Il doit lui revenir, car nous ne sommes pas des voleurs. Nos mains restent blanches parce que nous

avons toujours agi avec justice. Avec ce trésor, nous pourrons tout reconstruire ici.

— Et ça représente quelle somme environ ?

— Suffisamment pour acheter un petit pays.

— Justement, que penses-tu des Milices patriotiques du peuple ? Si elles avaient les moyens…

— Cette milice dépend du PCF, et le PCF est peut-être trop proche de l'Union Soviétique, voilà le problème. De plus, le colonel Guingouin n'est pas en odeur de sainteté au Parti. Son ascension en inquiète plus d'un…

André répondit sans réfléchir :

— Rendons l'or directement au peuple. Distribuons-le dans les rues.

— Si nous faisons ça, il y aura des blessés et des morts. Tu verras, certains voudront s'approprier la part de leurs voisins. Le sang se remettra à couler, mais cette fois-ci, ce sera de notre faute.

— Si on allait voir le colonel Guingouin tout à l'heure ? suggéra Jean. On lui dira pour l'or. Il saura quoi faire.

Le capitaine hocha la tête. Il se mit à réfléchir quelques instants avant de répondre.

— D'accord, le colonel est communiste comme nous. Mais s'il donnait le trésor au Parti pour le bien du peuple ? On ne veut pas que cet or finisse à Moscou.

— Le colonel ne ferait pas ça, pas *lui*…

— Il ne le voudra pas, j'en suis certain : c'est un homme intègre et droit. Par contre, à cause des *autres*, des politiques, tout est possible.

— Alors, tu veux qu'on attende un peu, le temps que la situation se calme ?

— Oui. Cet or devra être utilisé pour le bien du peuple. Il servira à reconstruire notre pays, une France indivisible et souveraine. C'est pour cela que nous avons risqué nos vies. Je propose que nous fassions un vote à main levée. Soit nous attendons encore quelques mois, soit nous prévenons le colonel aujourd'hui. Êtes-vous d'accord ?

Chacun d'eux inclina la tête en signe d'approbation. Le capitaine regarda ses hommes un à un, droit dans les yeux.

— Que ceux qui sont pour prévenir le colonel lèvent la main.

Personne ne fit le moindre geste pendant un moment interminable. L'idée que le trésor puisse se retrouver à Moscou ne leur plaisait guère. Dans leur esprit, ce risque était réel. Le capitaine attendit encore quelques instants avant de reprendre la parole.

— À présent, qui est pour patienter quelques mois ?

Cette fois-ci, toutes les mains se levèrent.

— Puisqu'il en est ainsi, la décision d'attendre est adoptée à l'unanimité. Pas d'avis contraire ?

Aucune voix ne s'éleva. En expliquant les choses à sa manière,

Pierre avait-il influencé cette décision ? Pourtant, il n'aurait pas pu parler plus clairement. Voilà pourquoi il voulait que ses hommes expriment, à tour de rôle, leur opinion. Des affiches de propagande, il en avait trop vu dans les rues de sa ville. Pour lui, liberté et démocratie n'étaient pas que des mots perdus entre les pages d'un dictionnaire.

À l'entrée du boulevard, le colonel Guingouin venait d'arriver, suivi de ses partisans. Pierre et ses hommes tournèrent la tête pour observer le défilé. Sur les trottoirs, la foule acclamait le cortège. Aux fenêtres, des drapeaux aux couleurs de la France battaient sous un vent léger.

Coiffé d'un béret de maquisard, le colonel Guingouin saluait les gens d'un signe de la main. Il marchait lentement tout en souriant. Son pistolet de calibre 11.43 était rangé dans l'étui, prêt à servir, signe qu'il fallait rester prudent. À quelques pas derrière lui, le porte-drapeau des FTP avançait côte à côte avec d'autres Résistants. Deux étaient coiffés d'un casque, arme au côté. Un autre arborait un brassard tricolore bien en évidence. Devant une publicité Hotchkiss, quelques petites filles avec des rubans dans les cheveux regardaient tout cela d'un œil étonné…

Si l'Histoire rate parfois ses rendez-vous, le colonel en fit involontairement l'expérience. Personne ne l'informa pour le trésor d'*Afrikas Geheimnis*. Puis les mois passèrent et, le 4 mai 1945, le général de Gaulle vint dans le Limousin. Du haut du balcon de l'Hôtel de Ville, le grand Charles prononça ces mots historiques qui

restèrent gravés dans bien des mémoires : « *Limoges, capitale du maquis* ».

Le IIIe Reich capitula le 8 mai 1945, quelques jours après l'annonce du suicide d'Adolf Hitler. Celui-ci disparaissait dans la mort après l'un de ses meilleurs officiers, Rommel.

Une dizaine de mois auparavant, le Führer avait ordonné au maréchal de mettre fin à ses jours. Les menaces sur la famille de celui-ci avaient porté : sous un grand arbre, une capsule de cyanure avait emporté le Renard du désert dans la légende. Le capitaine Pierre et ses hommes poussèrent un soupir de soulagement en pensant que, cette fois-ci, la guerre était vraiment terminée.

Ensuite, ils commencèrent à reconstruire leurs vies. Ceux qui étaient célibataires se marièrent. Chacun retourna à son métier. Ils élevèrent leurs enfants, construisirent leurs maisons, s'occupèrent de leurs jardins. Leurs préoccupations quotidiennes éloignaient le souvenir de la guerre et du trésor. Saison après saison, moisson après moisson, le temps s'écoula ainsi.

***

Après le temps de l'épuration, celui de la guerre froide arriva. Le colonel Guingouin fut, à l'occasion de son arrestation en Noël 1953, victime de sévices qui mirent sa vie en péril. Finalement, il fut libéré. Peut-être avait-on voulu le forcer à révéler quelque chose, mais quoi ? Le capitaine Pierre pensa qu'il était lui-même en danger. Il en savait trop. Par prudence, il alla passer quelques mois dans le Pays basque, emmenant avec lui sa femme et ses deux fils. Il

avait des amis là-bas depuis l'époque du maquis.

Le général de Gaulle fut écarté du pouvoir et commença sa traversée du désert. Ce que l'on appelait pudiquement les événements d'Algérie débutèrent quelques années après, sur fond de guerre civile dans ce qui était un département français. La Quatrième République laissa la place à la Cinquième en 1958. Des voix discordantes s'élevèrent, comme si politique et bien public ne voulaient pas s'entendre, pendant que des contingents de conscrits partaient se battre de l'autre côté de la Méditerranée.

Tout cela ne plaisait pas aux hommes du capitaine Pierre. Ceux-ci pensaient : « *L'or ne doit pas servir à envoyer des jeunes se faire tuer* ». Le bon moment pour rendre le trésor ne venait pas…

Mais ce n'était pas terminé. La Deuxième Guerre mondiale et Hiroshima n'avaient pas suffi, un mur de la honte fut édifié à Berlin en 1961. La même année, la France fit exploser sa première bombe atomique, qui s'appelait Gerboise bleue, dans le Sahara algérien. Le cessez-le-feu d'Algérie fut proclamé en 1962. Cuba, le Vietnam et un nouveau billet de cinq dollars ; le bruit des balles résonna dans le monde entier, tandis que John Kennedy rejoignait Marylin dans l'éternité après l'attentat de Dallas.

Plus tard ce fut le Printemps de Prague, l'assassinat de Martin Luther King et de Malcom X, les universités françaises embrasées en mai 1968. Puis l'amour libre, la libération de la femme, l'homme sur la Lune en 1969…

Maintenant, les enfants du capitaine Pierre avaient grandi et

écoutaient « *Come together* » des Beatles, « *Jumpin' Jack flash* » des Rolling Stones ou « *Light my fire* » des Doors. Où était passée cette vieille chanson, « *Le temps des cerises* » ? La guerre froide l'avait remplacée. Vers cette période-là, entre deux accords de musique, le capitaine Pierre réalisa à quel point le monde avait changé. Tout était devenu différent. *Trop différent*.

L'ancien Résistant et ses hommes se voyaient souvent lors des commémorations et des repas d'anciens combattants. Rendre le trésor allait de soi, mais à qui ? Depuis le décès du général de Gaulle en 1970, le cœur n'y était plus vraiment. La croix de Lorraine avait perdu sa plus grande branche à Colombey-les-Deux-Églises. Curieusement, ils croyaient toujours en l'idéal communiste. Ils avaient le sentiment d'avoir raté le bon moment.

Aucun d'eux n'avait révélé leur action d'éclat au mont Gargan en 1944. Cela aurait pu compromettre le secret du trésor. De même, aucun d'eux n'avait touché aux richesses qui reposaient bien cachées au plus profond du maquis. C'était le souvenir d'une époque où être droit, juste et courageux signifiait risquer sa vie. En ce temps-là, le nom d'homme se méritait à la mesure de ces qualités.

En 1977, la France vendit un symbole, le paquebot qui portait son nom. La musique pop laissa place au disco puis au funk. La révolution informatique commençait ; la gauche au pouvoir, le sida, l'écroulement de l'Union Soviétique, la première guerre du Golfe, tout cela n'était que le début d'une explosion qui détruisait l'ancien ordre du monde.

Internet et les ordinateurs portables montaient, la station spatiale Mir descendait. La techno et le rap se partageaient les ondes. Le crash du Concorde, le 11 septembre 2001 et l'effondrement de trois tours au World Trade Center ; la construction de l'Europe qui aurait dû apporter la prospérité ; et puis, et puis, et puis…

Ils n'avaient pas oublié l'espoir qu'avait insufflé le programme du Conseil National de la Résistance, programme que l'on détricotait aujourd'hui au nom du libéralisme. Les acquis sociaux reculaient à mesure qu'augmentait le chômage. Présidence après présidence, ils voyaient réapparaître cette peur du lendemain qu'ils avaient connue dans leur jeunesse.

Une seule chose ne changea pas : les hommes politiques continuèrent à faire de belles promesses. Comme au temps d'Adolf Hitler, il était question d'instaurer un nouvel ordre. Mais cette fois-ci, mondial [2]. À croire que les heures les plus sombres de l'histoire n'avaient servi à rien…

2.
De nos jours

En Allemagne, dans le centre de Berlin

À l'entrée de la plus grande galerie d'art de la ville, le tapis rouge avait été déroulé. Un interminable défilé de voitures luxueuses déposait les invités en tenue de soirée. La salle de réception était remplie : peintres, sculpteurs, personnalités de la jet-set et du cinéma allemand, hommes politiques, capitaines d'industrie richissimes, journalistes et collectionneurs fortunés.

Sous les projecteurs, un maître de cérémonie en smoking monta sur l'estrade devant l'assistance. Après deux petits coups de l'index sur le micro, il prit la parole.

— Tout d'abord, un grand merci à vous tous d'être aussi nombreux pour cette 25e édition des journées de l'art, organisées par *Pytheas Erbe*… Nous espérons que vous passerez tous d'excellents moments en découvrant les œuvres de nos plus grands artistes nationaux. Mais laissez-moi vous présenter maintenant, pour ceux qui ne la connaîtraient pas encore, la présidente de notre fondation, j'ai nommé… Katharina von Zellern !

Drapée de noir, une jeune femme blonde monta sur l'estrade, avançant dans les flashs des photographes. Aussi fine qu'une fleur vénéneuse, elle portait une robe d'une grande maison de couture parisienne. À chaque pas, une chaîne d'or passée à sa taille suivait

l'ondulation de son corps. Laissant s'envoler derrière elle un parfum d'orchidée, elle prit place devant le micro.

— Merci, mon cher Alexander… Mesdames et messieurs, laissez-moi vous dire tout d'abord le plaisir que j'ai d'être parmi vous. Les deux fondateurs de *Pytheas Erbe* auraient aimé, eux aussi, être là ce soir. Le premier d'entre eux, Dieter von Zellern, nous a quittés voilà quatre années déjà. C'était mon grand-père… Le second, Hans Wiellig, âgé et malade, est actuellement hospitalisé. J'aimerais que nous ayons une pensée pour eux avant de continuer…

Katharina baissa les yeux avec émotion, laissant s'écouler quelques instants de silence. Puis elle continua avec l'aisance d'une personne habituée aux discours de bienvenue :

— Cette année sera très importante pour notre fondation. Nous allons inaugurer un centre d'art dans un château que nous avons acheté en Bavière. Nous remercions tous les généreux donateurs qui nous ont aidés dans les objectifs qui sont les nôtres : la santé dans les pays défavorisés, ainsi que la promotion de l'art germanique dans le monde. Maintenant je vous rends le micro, mon cher Alexander, en souhaitant à tous une excellente soirée… termina-t-elle avec un sourire que n'aurait pas renié Greta Garbo. D'une démarche légère, elle quitta l'estrade sous les applaudissements.

En bas des marches, un homme aux cheveux blancs, l'air rigoureux et assez âgé, l'attendait. C'était Ernst Stahl, un ami de longue date de son grand-père. Membre du conseil d'administration de la fondation, il faisait également partie des plus généreux

donateurs.

— Ah, ma chère Katharina, tant de beauté et de charme font de vous la plus belle œuvre que l'on verra jamais…

Ernst Stahl était accompagné d’un homme âgé d’une trentaine d’années, le regard vif, plutôt grand. Comme les chevaux de concours qui remportent les plus belles coupes, celui-ci paraissait bien dressé. Trop peut-être, pensa Katharina.

— Connaissez-vous mon fils Josef ? Vous devriez bien vous entendre, vous avez le même âge. Il dirigera mon groupe de métallurgie lorsque j’aurai rendu mon dernier souffle. Soyez assurée, ma chère, que notre famille restera, et pour toujours, fidèle à l’œuvre de votre grand-père. N’est-ce pas, Josef ?

— Ce sera un très grand honneur pour moi. Puis-je vous proposer un verre de champagne, madame la présidente ? Je serai votre humble serviteur… fit Josef.

— Je vous en prie, appelez-moi Katharina. Ce sera avec plaisir, mais plutôt tout à l’heure, car il me reste quelqu’un à visiter.

— Hans Wiellig, je suppose ? Comment va-t-il ? demanda Ernst.

— Malheureusement pas bien. Je crains que ses jours ne soient comptés.

— C’est une triste nouvelle pour nous tous.

Ernst ajouta à voix basse :

— Dieter, votre père, ainsi que Hans, ont beaucoup aidé mon père lors de son retour du Paraguay, après la guerre. Avant, il ne

savait rien des techniques de reconstruction faciale. Grâce à eux, il a pu finir ses jours tranquillement sur notre terre natale… Transmettez à Hans toutes mes salutations.

— Je n'y manquerai pas.

Tout en s'éloignant, Katharina se demanda à quoi pouvait ressembler le père d'Ernst Stahl pendant la Deuxième Guerre, lorsqu'il portait l'uniforme de la Waffen-SS. Il restait certainement une vieille photo quelque part dans les archives secrètes de la fondation. Mais mieux valait, peut-être, ne pas savoir.

Ernst Stahl n'était pas le seul généreux donateur. *Pytheas Erbe* disposait d'énormes moyens financiers. En être membre, c'était le ticket d'entrée à l'intérieur d'un cercle discret de personnes influentes. Chacun versait son obole, certains depuis plus de soixante ans maintenant ; ou bien leurs familles avaient pris le relais. Les salons à l'ambiance feutrée étaient le cœur d'une toile d'araignée où se rencontraient, afin de traiter leurs affaires entre eux, des hommes dont les pères coupables avaient acheté des passés d'innocents.

Pour sa part, Katharina von Zellern était une authentique aryenne issue d'une lignée remontant au XVIe siècle, arbre généalogique à l'appui. Sans origines raciales dûment certifiées, jamais son grand-père n'aurait pu devenir officier sous le IIIe Reich. Homme de devoir et militaire dans l'âme, il s'était toujours refusé à entrer dans la Waffen-SS bien que, à l'époque, la possibilité lui en ait été offerte.

***

Arrivée sur le boulevard, Katharina von Zellern prit place au volant de son roadster. Celui-ci était recouvert d'une peinture furtive noire. Sur l'écran d'un radar, sa voiture ne laissait pas plus de traces qu'un grain de sable dans le désert. Elle mit le contact, faisant vrombir le moteur d'environ trois cents chevaux.

Telle une ombre noire, le cabriolet accéléra dans les avenues et quitta Munich, puis se gara sur le parking d'une clinique. Katharina descendit du véhicule et entra dans l'établissement. Peu après, une infirmière l'accompagnait devant une grande porte qui portait le numéro 213.

— Voilà, c'est ici. Ne restez pas trop longtemps, car votre oncle est très fatigué en ce moment, mademoiselle von Zellern. Il avait de la fièvre hier, mais cela va mieux aujourd'hui.

L'infirmière ouvrit la porte en ajoutant :

— Nous prenons bien soin de lui, vous savez.

— Merci, fit la jeune femme en entrant dans la pièce.

Un vieil homme était allongé dans un lit, les bras reliés à des perfusions. Il paraissait très affaibli, une respiration rapide, un regard clair, terriblement clair… Un souffle de vie l'animait encore comme si le temps de partir approchait, mais que l'heure n'avait pas encore sonné ; en tous cas, pas tout à fait. Au hasard d'une ligne verte, l'écran d'un électrocardiogramme égrenait les battements de son cœur fatigué.

— Bonsoir, Hans…

— Ah, mon petit ange blond… fit le vieil homme d'une voix faible. Assieds-toi. Il me reste peu de temps.

Katharina se souvenait des jouets qu'Hans lui offrait quand elle était petite. La jeune femme avait l'impression que, lorsqu'il ne serait plus là, toute une époque disparaîtrait avec lui. Hans était son parrain. Il faisait partie de la famille presque au même titre qu'un cousin ou un oncle.

— Je vais te faire un dernier cadeau avant de partir. J'ai un secret à te transmettre.

À cause de l'éducation qu'elle avait reçue dans les meilleures écoles suisses et allemandes, Katharina ne laissa rien paraître de ce qu'elle ressentait : beaucoup de tristesse à voir Hans dans cet état.

— Pendant la guerre, nous étions sous les ordres directs de Rommel, ton père et moi. Fin 1943, le maréchal a été chassé d'Afrique par les forces alliées. Après, Dieter et moi avons été incorporés dans la Wehrmacht.

— Hans, ne retournez pas ces vieux souvenirs dans votre tête.

Elle posa sa main sur l'épaule du vieillard avec douceur et ajouta :

— Mieux vaut vous reposer.

— Me reposer, moi ? Écoute-moi bien, *mein Schätzchen*[3]… fit Hans avec un sourire. En 1944, ton grand-père et moi avons été chargés d'une mission : ramener le trésor de l'Afrika Korps à Berlin. À son retour d'Afrique, Rommel l'avait stocké en Corse, ensuite au

sud de la France. Nous avons échoué, mais je sais où est l'or. Il ne reste plus qu'à aller le prendre.

— Combien ?

— Beaucoup. Plus de dix tonnes, sans parler des pierres précieuses… Cela représente plusieurs centaines de millions. Il y avait d'autres convois venant de partout en Europe, mais je ne connais que celui-là.

— Pourquoi n'avoir rien dit plus tôt ?

— Souviens-toi de l'attentat contre Hitler en juillet 1944, l'opération Walkyrie… Sans nos trésors de guerre, jamais deux maréchaux et un amiral n'auraient participé à ce complot.

— Quel est le rapport ?

— Si Hitler était mort au Repaire du Loup, des négociations avec les alliés auraient été tentées. Nous avions suffisamment d'or pour sauver l'Allemagne, ainsi qu'à la garder unie et entière. Mais l'attentat a échoué… Tu connais la suite.

Après la guerre, Hans et Dieter s'étaient installés en Rhénanie. Non loin d'Essen dans la Ruhr, ils avaient créé une entreprise de bâtiment et travaux publics. Comme les usines allemandes étaient à reconstruire, leurs affaires étaient devenues florissantes. Après, ils avaient créé une association en 1951. À l'origine, c'était surtout une amicale d'anciens combattants.

Les premiers adhérents étaient d'anciens officiers de la Waffen-SS. Certains d'eux possédaient d'immenses capitaux en Amérique

du Sud. Avec le temps, *Pytheas Erbe* était devenue une fondation. Rapidement, celle-ci avait disposé d'une toile d'araignée qui s'étendait partout sur le globe.

La santé dans les pays défavorisés, ainsi que la promotion de l'art germanique dans le monde, était une façade dissimulant leur objectif réel : établir un nouvel ordre mondial inspiré du national-socialisme allemand. Une sorte de IVe Reich…

— Mon grand-père ne m'a jamais parlé du trésor de l'Afrika Korps.

— Cet or est frappé d'anathème : il tue ceux qui le touchent. Dieter a voulu te protéger.

— Alors, pourquoi me raconter tout cela ?

— Je suis le dernier à savoir. Je ne veux pas mourir en emportant ce secret dans la tombe.

— Où est le trésor aujourd'hui ?

— Les forces me manquent pour tout t'expliquer. Regarde dans ma table de chevet, tu y trouveras un dossier. J'ai demandé à mon secrétaire de l'apporter ce matin. Prends-le et fais ce qu'il faut.

Katharina ouvrit le tiroir de la commode et en retira une enveloppe. À l'intérieur de celle-ci, elle trouva une clé USB portant l'inscription « *Für Katharina* ».

— Avec les agents de la fondation, il nous a fallu des années pour retrouver ceux qui ont dérobé le trésor. Leur nom est enregistré dans cette archive.

— C’est protégé par un code ?

— Bien sûr. Utilise la clé privée de ton père. Souviens-toi que ce trésor a été maudit.

— Comment cela ?

— Prends garde. La malédiction des Justes a été jetée sur cet or. Ne le touche surtout pas de tes mains, tant qu’il n’aura pas été… Tant qu’il ne sera pas…

Hans s’interrompit, cherchant son souffle comme si une main invisible l’étranglait. Il crut voir une ombre noire qu’il tenta de chasser d’un revers de la main, mais peut-être n’était-ce qu’une illusion. Il toussa et reprit :

— Sinon tu mourras !

— Qu’est-ce que la malédiction des Justes ?

— Un anathème dont l’origine remonte aux temps bibliques. Ne ris pas, notre Führer Adolf Hitler y croyait. Il s’entourait de mages et de kabbalistes pour s’en protéger.

— Tout cela n’est que légende, rumeur, superstition.

— Pas du tout, crois-moi. Moïse l’a utilisée contre Pharaon : ce furent les sept plaies de l’Égypte. Le Grand-Maître des Templiers, Jacques de Molay, l’a proférée dans les flammes de son bûcher, sur l’île aux Juifs : un roi et un pape y laissèrent la vie. Cette malédiction, c’est le bras armé de Dieu qui foudroie l’injustice…

— Je ne crois pas en lui.

— Cela n'y change rien, car il n'a pas besoin que tu y croies pour exister. Alors, fais attention, *mein Schätzchen*... Je t'ai tout dit, j'ai fait mon devoir. Laisse-moi m'en aller à présent. C'est l'âme en paix que j'irai brûler en enfer... et saluer le diable, ce pauvre débutant !

Katharina se pencha pour déposer un baiser affectueux sur le front du vieil homme.

— Ne dites pas de telles bêtises. Reposez-vous bien, Hans... Je reviendrais vous voir demain.

Quelques heures plus tard, au cours de la nuit, une alarme se déclencha dans le bureau des infirmières. Lorsqu'elles arrivèrent dans la chambre 213, le cœur de Hans Wiellig avait définitivement cessé de battre.

Rongé par la maladie, le vieil homme miné par l'âge, mais habité par une volonté de fer, n'avait survécu que pour transmettre son ultime secret.

***

Quelque part en France

En ce mercredi après-midi, Pierre gardait son arrière-petit-fils Sébastien âgé de sept ans. En même temps, le vieil homme s'occupait de son jardin, de ses fleurs et aussi des légumes dans le potager. Tout en travaillant, il transmettait à son jeune descendant les mille et un secrets de la nature.

De plus en plus souvent, il avait le sentiment de vivre dans un monde de souvenirs. Il se demandait parfois ce qui le maintenait en

vie, malgré son grand âge, alors que tant de ses camarades étaient passés dans un monde meilleur. Mais, lorsqu'il regardait Sébastien, tout devenait clair. Alors le vieil homme savait pourquoi Dieu l'avait laissé là, comme un vieux caillou abandonné sur une plage.

— Dis Papy, c'était quoi la Résistance ?

Au fil des ans, ses fils et petits fils lui avaient tous posé cette question, une génération poussant l'autre. Malheureusement, à cet instant précis, aucune des réponses dont il avait l'habitude ne lui revenait en mémoire. Il se pencha pour arroser ses laitues.

— Ah, la Résistance…

— Tu étais un Résistant, toi ?

— Oui, voilà bien longtemps.

— Tu en as tué beaucoup, des soldats allemands, dis ?

Pierre s'attendait à cette question-là aussi. Il aurait préféré que ce soit le plus tard possible. En tous cas, pas aujourd'hui. Il posa son arrosoir.

— J'ai tué des ennemis, oui, parce que c'était la guerre.

— Pourtant, à l'école, on nous apprend qu'il ne faut pas tuer…

— Les nazis ne nous ont pas laissé le choix. Ils voulaient faire de nous des esclaves.

— Comme dans les dessins animés qui racontent le temps des Romains ?

— Bien pire que ça… Lorsque tu verras, dans les films d'archive,

les images des camps d'extermination, alors tu sauras. Moi, j'ai fait ce que j'avais à faire : mon devoir. Voilà pourquoi j'ai défendu ma terre natale, celle de mes ancêtres et de ma famille.

— Pourquoi, tu aurais pu partir ailleurs ?

Comme s'il venait de recevoir un coup de fouet, Pierre se redressa d'un coup.

— Et puis quoi encore, petit ? Renoncement après renoncement, abandon après abandon, on finirait par tout perdre, même l'existence. Seulement, voilà : le combat pour la vie, c'est un combat à mort.

Réalisant que ces paroles étaient trop dures pour un enfant de cet âge, il reformula sa pensée.

— Si l'injustice ou la barbarie avaient triomphé, peut-être que tu ne serais même pas né. Mais pourquoi me demandes-tu tout ça ?

— Parce que Papa dit que tu es un héros.

— Ouh là… fit Pierre en riant. On m'appelait le capitaine Pierre. J'avais sous mes ordres une douzaine d'hommes.

— Eux aussi, c'étaient des héros ?

— On ne se sentait pas comme des héros, ça non… On se battait pour la liberté. Nous ne sommes plus que quatre aujourd'hui : moi, Jean, Mathieu et Simon.

Encore quelques années avant que nous, derniers témoins de cette époque, ne finissions par disparaître, songea Pierre. Les sables de l'oubli vont recouvrir nos pas, effacer nos traces…

— Dis, c'était comment la guerre ?

— Eh bien, tu n'as pas peur que je radote, toi !

« Me voilà beau », pensa-t-il, *« maintenant il va falloir que je trouve un souvenir sans atrocités ni massacres, sans Gestapo ni tortures, sans fusillades ni exécutions sommaires ».*

— Je vais te raconter le plus grand des parachutages dans le Limousin pendant la guerre. En 1944, mes amis et moi avons capté un message de Radio-Londres. La fraise des bois est parfumée, c'était ça le code.

— Un parachutage ?

— Oui, nos alliés envoyaient des armes et des explosifs pour qu'on se batte contre les Allemands. Ah, tu aurais vu ça !

Il commença à faire quelques gestes pour illustrer son histoire.

— D'abord, on a entendu un vrombissement qui montait à l'horizon. Et puis on les a vus, les avions, ils volaient en formation sur trois rangs. C'étaient des forteresses volantes. Leurs ailes étincelaient sous le soleil de l'été. C'était merveilleux. À ce moment-là, tu ne peux pas savoir à quel point nos cœurs se sont mis à battre plus fort.

Les images défilaient devant ses yeux comme des morceaux du présent. Sa jeunesse était encore là, enfouie quelque part. Il suffisait de gratter un peu pour qu'elle remonte à la surface. Pierre marqua une pause puis reprit.

— L'escadrille volait en rangs décalés, la première vague si basse

qu'on pouvait voir les pilotes derrière les cockpits. Quelques chasseurs de l'escorte balançaient leurs ailes d'un côté et de l'autre, juste pour nous faire signe. Ce jour-là, les alliés parachutèrent plus de 800 containers avec 72 bombardiers, tout ça en plein jour. C'était l'opération Zebra, pendant l'été 1944.

Il revivait tout cela comme si c'était hier. Se rendant compte à quel point il s'était laissé emporter par son histoire, il se demanda ce que les années lui avaient vraiment appris.

— Et des trésors, tu en as vu, Papy, pendant la guerre ?

Pierre marqua un temps d'arrêt. Il pensa à Jean, à Mathieu, à Simon. Ils n'étaient plus que quatre à savoir. Pour combien de temps encore ?

— Oui, j'en ai vu un. Et même très gros, tu ne peux pas imaginer…

— Tu l'as pris ?

— Oui, je l'ai gardé et j'en distribue un peu tous les jours. J'en ai encore beaucoup, car il est inépuisable. Tu veux le connaître, mon secret ?

Son arrière-petit-fils le regardait avec des yeux étonnés. Peut-être s'attendait-il à la caverne d'Ali Baba et des quarante voleurs, peut-être à Midas qui changeait tout ce qu'il touchait en or.

— Dis Papy, raconte, alors c'est quoi ?

— Les seules véritables richesses, ce sont la paix et l'amour… et ça, mon gamin, je veux que tu t'en souviennes. Elles sont comme

deux miroirs placés l'un en face de l'autre. Plus tu en donnes, plus tu en reçois. Voilà pourquoi ce trésor est inépuisable.

— Et ton secret ?

— Toi, tu as de la suite dans les idées. Alors, le voici, mon secret : dans tous nos actes, il faut faire entrer de l'amour. Par exemple, vois-tu ces laitues ? Devine pourquoi elles sont si belles.

— À cause de la terre et du soleil ?

— Pas seulement. Elles sont les clés de notre liberté. Regarde notre jardin potager, notre poulailler, notre puits. Nous ne dépendons de personne pour manger ou pour boire. Quand tu fais pousser ta nourriture, c'est comme si tu fabriquais des billets de banque... Maintenant, comprends-tu pourquoi elles sont si belles, mes laitues ?

Deuxième partie

Les enfants du paradis

1.
Une vie de journaliste

Vincent Delaroche ne portait pas de montre. Il préférait garder les mains libres. Avec un bracelet au poignet, il se serait senti prisonnier. De toute manière, il connaissait l'heure à la minute près.

C'était le résultat de l'entraînement reçu dans sa jeunesse. Il croyait alors que la meilleure manière d'être libre, c'était de servir son pays. Après son service militaire, il avait rejoint un régiment d'artillerie de marine. Un an plus tard, après un certain nombre de tests, il intégrait une unité qui cherchait des *profils particuliers*.

Son premier instructeur était un sous-officier qui rentrait du Moyen-Orient, le teint hâlé, une petite cicatrice à peine visible sur la joue. Celui-ci lui avait enseigné les règles de base.

— Dans une cellule de renseignement, l'horloge, on doit l'avoir dans la tête. Maintenant, par exemple, il est onze-zéro-cinq, je n'ai pas besoin de ma montre pour savoir… Tu peux vérifier si tu veux… et ne t'habille pas plus clair que la couleur du sol, ne porte rien de réellement personnel sur toi, jamais, jamais, jamais…

— Merci pour le conseil, mon adjudant.

— Ce n'est pas un conseil. C'est ce que tu dois faire si tu veux sauver ta peau !

Ensuite, pendant des années, Vincent avait eu l'occasion de voir du pays. Il ne comptait plus les fois où on l'avait envoyé un peu

partout, avec un faux passeport ou parachuté en haute altitude. Ses missions allaient du simple maintien de l'ordre jusqu'à des opérations censées n'avoir jamais existé. Là, il s'était senti libre… Libre et puissant, avec le signe du feu posé sur son front, le fusil d'assaut en bandoulière, jetant quelques grenades devant lui pour nettoyer le terrain.

Maintenant, il était onze-zéro-cinq. À cause de l'heure, ce souvenir lui était revenu. Cela aurait pu dater d'hier. Un jour, il avait posé sa lettre de démission sur le bureau d'un haut fonctionnaire, en ponctuant son geste d'un coup de poing sur la table. Puis il avait claqué la porte derrière lui. Le bruit résonnait encore dans l'univers silencieux des services secrets. Voilà comment il était redevenu libre.

C'était une nouvelle existence pour lui. Une identité de plus, pensa-t-il. Mais cette fois-ci, la vraie : Vincent Delaroche. Personne ici ne soupçonnait qu'il était un ancien d'une unité spéciale, avec des états de service sur un certain nombre de continents.

Maintenant, il travaillait pour un hebdomadaire d'information local. Rentrer dans la peau d'un journaliste, se faire accepter par les gens d'ici, c'était une mission comme une autre, finalement… À une différence près : il reconstruisait sa vie tout doucement. Le temps de la guerre dans l'ombre était terminé. Sa vie continuait sans oreillette près du cerveau ni détente à presser.

Il sillonnait les routes, prenait les photos, écrivait les articles. Dès les premiers beaux jours, ce n'était plus du travail. Cela se

transformait en plaisir. Malgré un naturel nomade, il s'était mis à aimer la vie à la campagne. Quelle différence par rapport à *avant*…

Son meilleur compagnon était devenu son appareil photo. Avec cet œil magique venu du pays du Levant, c'était comme avec sa carabine de tireur d'élite : repérer, viser, appuyer. Rien de neuf jusque-là, sauf pour ses cibles. Celles-ci repartaient sur leurs deux jambes.

L'éclair du flash remplaçait la balle mortelle. C'était une nouveauté pour Vincent. Celle-ci passait inaperçue, car son passé était comme les encres sympathiques : invisible à la lumière du jour. Existait-il des traces quelque part ? Confidentiel Défense…

Aujourd'hui était une journée de commémoration. C'était aussi un marathon : trois cantons à couvrir en une demi-heure, car toutes les cérémonies se déroulaient presque au même moment. Pour n'importe qui d'autre, les difficultés auraient commencé là. Mais pour Vincent, c'était juste une promenade. Il suffisait de rouler à fond, d'écraser la pédale de l'accélérateur jusqu'au plancher. Si sa voiture partait en dérapage contrôlé dans les virages, ce n'était pas un problème pour lui. Il aimait conduire avec l'impression d'être en apesanteur.

La municipalité de Montcastel-les-Bois faisait partie de sa tournée. Le journaliste arriva en courant, appareil photo au poing. La cérémonie avait déjà commencé. C'était déjà la troisième qu'il couvrait ce matin.

En avril 1944, la division SS Brehmer avait semé la terreur

pendant près d'une semaine dans la commune, organisant les rafles de Juifs et traquant les Résistants. Ici, les anciens n'avaient pas oublié.

Sur la place de la Liberté, un public nombreux était rassemblé : personnalités locales, sections d'anciens combattants, représentants des corps constitués, habitants de la commune et des environs.

Les haut-parleurs installés sur la place laissaient s'envoler les paroles du Chant des Partisans : « *Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne* ». Par expérience, Vincent connaissait déjà l'air qui suivrait : « *Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers…* ».

Il observa la foule en cherchant le meilleur emplacement pour photographier. À l'autre bout de la place, il vit la correspondante du journal concurrent, la *Dépêche du centre*. Il lui fit un petit signe de la main auquel elle répondit en souriant.

La musique s'interrompit brutalement. Un homme âgé s'avança devant le micro. Une sensation de droiture et d'humilité se dégageait de lui. C'était Paul Montgarde, le maire de la municipalité. En costume clair, une barbe impeccablement taillée, il tira une feuille de papier d'une poche. Tout en remontant ses lunettes sur son nez, il commença son discours.

« *Comment et pourquoi une grande nation du XXe siècle a-t-elle accepté une dictature bâtie sur le mépris de l'homme, de ses libertés, de sa dignité ? Comment et pourquoi cette nation a-t-elle été appelée à commettre le plus terrible génocide de l'histoire ?*

Comment et pourquoi une autre grande nation, la nôtre, a-t-elle été amenée à la collaboration ? Comment un caporal aux allures de pantin déséquilibré a-t-il pu parvenir à la tête d'un gouvernement ?

Au-delà de ces questions, la suite, nous la connaissons tous : ce fut un effrayant cataclysme humain de 52 millions de morts, dont plus de 10 millions en déportation. La date historique du 8 mai 1945 doit rappeler aux générations futures quelques mots simples : plus jamais ça… À notre époque plus que jamais, souvenons-nous… ».

Sur cette place, devant une statue de la liberté dressée vers le ciel, quel meilleur endroit pour prononcer un tel discours ? Le journaliste sentait que Paul Montgarde aurait pu le prononcer sous l'Arc de Triomphe, sur la place Rouge et devant tous les charniers de la dictature. Lorsqu'un homme est animé par l'idéal, peu importe l'endroit, les kilomètres ne comptent pas… Dommage pour les pauvres humains qui, pendant ce temps, comptent leurs ampoules aux pieds.

Dans la région, cette commune occupait une place particulière : un mémorial de la déportation juive s'y dressait. La nuit, une esplanade de la Résistance brillait discrètement en bleu, blanc et rouge. Non loin, le Mont-Gargan avait été le théâtre de violents combats durant la guerre.

Alors qu'il actionnait son zoom, Vincent remarqua quelque chose d'anormal. Il connaissait tous les correspondants de presse qui

quadrillaient ce canton. Mais aujourd’hui, il pouvait voir un photographe de trop.

C’était un homme blond placé au loin. Il prenait ses clichés au téléobjectif. Rien ni personne n’y échappait. Logiquement, cet inconnu aurait dû se placer à même distance que le journaliste. En effet, pas besoin d’être paparazzi pour photographier une commémoration du 8 mai : inutile de shooter à cent mètres.

Apparemment, ce nouveau venu tentait de passer inaperçu. Dans une attitude faussement nonchalante, il s’appuyait sur l’aile d’une grosse berline allemande de couleur noire. Derrière lui, un autre homme coiffé en brosse, d’une stature imposante, surveillait les alentours. Malgré ses vêtements civils, il ressemblait à un militaire entraîné. Il portait une oreillette, l’index de la main droite posé dessus. Sous le revers de sa veste, une légère bosse laissait deviner un holster d’épaule.

Par réflexe, Vincent les photographia. Ensuite, il termina son panorama de toutes les personnes présentes. Voilà, c’était dans la boîte… Pas le temps de s’attarder, cette cérémonie était terminée pour lui. Il était temps de continuer sa tournée des commémorations.

***

Au volant de la voiture du journal, Vincent atteignit sa cible suivante dix minutes plus tard. Un petit village s’étendait de part et d’autre de la route départementale. Une épicerie générale en marquait l’entrée. Après la bibliothèque, la rue principale était

barrée.

Un groupe d'une trentaine de personnes, anciens combattants et personnalités, s'éloignait d'un monument aux morts. La cérémonie était terminée. Le journaliste songea qu'il arrivait trop tard. Mais tout n'était pas perdu.

Tout en empoignant son appareil photo, il descendit de voiture et courut vers le cortège. Après avoir rattrapé celui-ci, il commença à prendre quelques clichés. Ne s'estimant pas satisfait, le journaliste continua jusqu'à la stèle où allait se dérouler l'appel aux morts.

Les porte-drapeaux s'arrêtèrent. Un homme assez âgé, vêtu d'un costume modeste, marcha lentement devant le groupe. Bien droit, les yeux baissés, les mains croisées sur son veston, une aura de grande dignité émanait de lui.

Le journaliste le reconnut immédiatement. Il s'agissait d'une grande figure de la Résistance locale. Les anciens d'ici prononçaient son nom avec respect : le capitaine Pierre. Il était de toutes les assemblées d'anciens combattants depuis des lustres.

Le président de la section cantonale commença l'appel et prononça un premier nom :

— André Barlajeix…

— Mort pour la France… répondit le capitaine Pierre, les yeux toujours baissés.

— Mathieu Ducroix…

— Tombé au Champ d'honneur.

— Thomas Mazadoux…

— Mort au combat.

L'appel continua ainsi pendant quelques minutes, lugubrement ponctué par une suite de noms. La voix du capitaine Pierre s'élevait de manière posée à chaque fois, égrenant toute une liste de destins.

— Tombé pour la France… Mort au champ d'honneur… Tué sous les balles ennemies… Mort en déportation…

Le capitaine Pierre avait connu tous ceux dont le nom était cité. C'était un survivant, l'un des derniers maquisards de la région encore vivants. Il venait rendre hommage à ses frères d'armes. Sans le vouloir vraiment, il donnait l'exemple à ceux qui l'entouraient : résister, encore et encore, même si le combat semblait perdu. Quant à la mort, elle semblait s'être résignée, lassée de l'avoir croisé si souvent.

« Comment fait-il pour être aussi droit malgré son âge ? Sans même une canne ? » se demanda Vincent tout en cherchant le meilleur cadrage. Il voulait le cortège et les porte-drapeaux à l'arrière-plan.

Regardant de l'autre côté de la départementale, le journaliste vit une berline allemande. C'était celle qu'il avait remarquée à Montcastel-les-Bois. Tourné en direction de la stèle, le même photographe blond travaillait au téléobjectif, toujours accompagné par le géant à l'oreillette.

Le travail de Vincent était terminé maintenant. Il s'installa au

volant de sa voiture. Dans les parfums du printemps, la campagne s'étendait devant lui. Le ciel, d'un bleu trop parfait, attendait quelques nuages floconneux.

Un temps idéal pour partir à l'aventure, songea-t-il. D'autant plus qu'on lui payait la balade… Puis il accéléra avec l'horloge dont l'aiguille des secondes tournait, inlassablement, dans sa tête.

2.
Le premier sang

Lorsque Vincent arriva dans la commune suivante, il était treize-zéro-cinq. Son objectif était un repas d'anciens combattants dans une salle des fêtes. Après, la tournée des commémorations serait enfin terminée.

Soudain, un voyant d'alerte s'alluma dans sa tête. À une distance de deux cents mètres, derrière un monument aux morts peint en blanc, une fourgonnette de la gendarmerie était garée à côté d'un véhicule du SAMU. Un petit attroupement s'était formé, où se mêlaient uniformes et blouses blanches. Quelques habitants du village assistaient à la scène.

Vincent gara sa voiture et se dirigea vers les personnes rassemblées. Le maire de la municipalité, Georges Fralassaix, était là aussi.

— Eh bien, vous ne perdez pas de temps… Votre journal ne porte pas son nom pour rien. Vous faites comment, vous passez à travers les miroirs, c'est ça votre secret ?

— Non, il suffit de rouler à fond. Que se passe-t-il ici ?

— Quelque chose de terrible. Jamais je n'aurais pu imaginer. À quelle époque vivons-nous, je vous le demande ?

Près du premier magistrat de la commune, un conseiller

municipal que Vincent connaissait s'adressa à lui :

— C'est notre ami Mathieu Lajeix. Ce matin, il était absent à la commémoration. Pourtant, même malade, il n'en ratait aucune. Il s'en faisait un point d'honneur. Avec son passé de Résistant, pensez ! Nous, on s'est inquiétés à l'heure du vin d'honneur. Donc, j'ai été le chercher… Et puis voilà… termina-t-il en tendant le bras vers le camion du SAMU.

— Oui, mais ce n'est pas tout, reprit Georges Fralasseix. Mathieu a été attaqué chez lui dans la nuit. Ils voulaient lui faire avouer où il cachait ses économies. Alors, ils l'ont torturé. Si vous saviez dans quel état ils l'ont mis… Ils ont même signé leur crime, une blessure qu'il porte au front. Quand vous verrez cela, attendez-vous à un choc.

Vincent aperçut le commandant de la brigade de gendarmerie qui lui faisait signe de venir.

— Décidément, vous êtes toujours là quand il se passe quelque chose.

— Je venais photographier le repas des anciens combattants. Ils font partie de nos lecteurs, commandant…

— Avec ce qui vient d'arriver, ils feront tous des figures d'enterrement. Vous n'aurez pas grand-chose de bon, je vous le dis… Je suppose qu'ils vont ont déjà raconté.

— Évidemment…

— La victime est dans un état critique. Il sera évacué par

hélicoptère. C’est vraiment une sale affaire. Alors, on préférerait que vous ne preniez pas de photos, d’abord à cause de l’enquête, ensuite par respect envers la famille. D’accord ?

— Je comprends.

Vincent, se voyant surveillé, ne tenta pas de photographier à la dérobée. À quoi cela aurait-il servi ? Politique, insécurité et crimes : sa rédaction laissait cela à d’autres. Le *Miroir des monts*, c’était un journal qui reflétait la douceur de vivre dans la région. Si l’on diffusait parfois une photo d’accident de la route, c’était juste pour rappeler la prudence aux lecteurs.

Les urgentistes sortirent de la maison en emportant Mathieu Lajeix sur une civière. Vincent regarda avec attention, notant le moindre détail : les perfusions, le masque à oxygène, les traits du visage tirés. Un drap recouvrait le reste du corps, à l’exception des bras où apparaissaient des lacérations profondes.

Celles-ci avaient été faites à des endroits précis, comme par un chirurgien avec un scalpel. Ce n’était pas un travail d’amateur, Vincent était bien placé pour le savoir. Plus curieux, l’absence de brûlures de cigarettes, se dit-il. Des bourreaux non-fumeurs ? Mais le pire était le bandeau posé sur le front de la victime. Il n’avait pas été placé là par hasard. À l’évidence, il cachait quelque chose que personne, pour l’instant, ne devait voir.

— Pourquoi son front est-il recouvert ? demanda Vincent au commandant. Celui-ci, l’air gêné, répondit avec aplomb :

— C’est juste un pansement.

— Pour dissimuler quoi ?

— Je n’ai pas le droit d’en parler. Tout ce que je peux vous dire c’est que, à cause de ça, nous avons été obligés de prévenir Paris.

— Le maire pense qu’ils étaient plusieurs pour faire le coup.

— Il est encore trop tôt pour l’affirmer. Maintenant, je dois vous laisser, j’ai beaucoup de travail avec toute cette affaire.

Ayant obtenu à peu près tous les renseignements qu’il voulait, Vincent marcha vers sa voiture. Chemin faisant, il croisa un gendarme qu’il connaissait.

— C’est vraiment une époque de fous, lui dit le journaliste dans l’idée d’en savoir plus.

— Nous, on est censés avoir l’habitude, mais quand on a vu la victime tout à l’heure, ça nous a fait un choc. Et encore, vous n’avez pas tout vu. Allez, il faut que j’y aille, les collègues m’attendent, bonne route à vous…

***

La montre de Vincent indiquait vingt-deux-trente lorsqu’il arriva à Montcastel-les-Bois pour la dernière photo de la journée. Des lettres en néon jetaient leurs feux sur l’enseigne de sa cible : le Comanche. Depuis l’extérieur, on pouvait voir la salle pleine.

Quelques consommateurs étaient attablés en terrasse, profitant du beau temps. Vincent entra à l’intérieur de l’établissement. Derrière le comptoir, Nicole, la patronne, lui fit un grand sourire.

— Vraiment bien, l'article que tu m'as fait pour le dernier concert. Tu as vu, c'est carton plein ce soir, j'affiche complet… Je te prépare un café, comme d'habitude ?

— Volontiers.

— Prends quand même le temps de le boire, cette fois-ci. Tu vas voir, le groupe qu'on a ce soir, ils sont bons. Ils finissent leur dîner, si tu veux leur poser des questions… Ils sont là-bas.

Vincent alla saluer les musiciens. Les présentations faites, il s'assit près d'eux. Leur groupe s'appelait *The Rolling Zone*. Ils ressemblaient à un célèbre groupe anglais des sixties. Cette apparence avait été soigneusement travaillée. Tout en tirant un bloc-notes d'une poche, il leur demanda avec un sourire :

— Ma première question sera celle posée aux Rolling Stones en 1967 : que pensez-vous de l'accueil que vous a réservé le public français ?

Le chanteur, dont le nom de scène était Mick Zagger, éclata de rire :

— Eh bien, avec vous, on se croirait déjà célèbres ! Pour répondre à votre question, tout le monde nous a serré la main quand on est arrivés. Cela n'arrive pas tous les jours, je dois le dire.

— Y a-t-il un message dans votre musique ?

— Faire revivre l'esprit des années 60, du temps où il n'y avait pas de crise économique, pas de chômage. Et surtout, pas de sida !

— Vaste programme, messieurs… Je vous prendrai en photo

dans quelques instants, après votre coupure.

Les *Rolling Zone* montèrent sur scène. Ils commencèrent à jouer quelques mesures de « *Lazy* » de Deep Purple, un air réservé aux amoureux des mesures de précision. Vue d'ensemble du groupe, clic-clac… Zoom sur le guitariste et sa Stratocaster rose, clic-clac… Gros plan du chanteur, clic-clac… Comme une danse pour voler les reflets du temps, photo après photo, clic-clac…

De puissantes vibrations s'envolaient dans la salle. On se serait cru sur la piste d'envol d'un porte-avions. Vincent termina son travail avec des vues du public. Ensuite, tout en vérifiant les photos sur l'écran de son appareil numérique, il termina tranquillement son café. Il allait partir lorsqu'il entendit deux personnes, assises juste à côté de lui, qui discutaient.

— Tu as appris pour le père Mathieu ?

— Oui, mon beau-frère travaille à la gendarmerie. Il m'a raconté. Déjà, pendant la guerre, le père Mathieu en avait bavé. Mais là ! Lorsque les gendarmes l'ont trouvé, il trempait dans son sang, et puis…

— Et puis quoi ?

— Sur son front, il a vu un signe en forme de croix gammée. Comme imprimée au fer rouge, qu'il m'a dit.

— Quoi, tu plaisantes ? Une croix gammée ?

— Le père Mathieu est mort dans l'hélicoptère pendant son trajet à l'hôpital. Garde tout ça pour toi.

Voilà quelques années, Vincent était venu s'installer à la campagne pour la tranquillité, la douceur de vivre. Loin des villes, jamais d'alerte rouge. Qui aurait volé des outils laissés le soir dans un jardin ? Si l'on oubliait de fermer sa voiture le soir, on la retrouvait intacte le lendemain. Les seuls qui y auraient touché, c'était pour fermer la vitre en cas de pluie… car tout le monde se connaissait ici.

Pris dans ses pensées, il poussa les portes du Comanche et s'éloigna, comme à son habitude, d'un pas pressé. Pas une seconde à perdre. Demain à l'aube, au chant du coq, il faudrait être opérationnel comme du temps où il partait en Opex [4].

Sans répit, l'horloge continuait à tourner dans sa tête : tic-tac, tic-tac. Comme un métronome sans fin.

***

Le lundi matin, lorsque Vincent entra dans la salle de rédaction, l'activité était fébrile comme à l'accoutumée. Le travail ne manquait pas, car ils étaient seulement quatre pour produire le *Miroir des monts*.

Vendredi, samedi et dimanche, Vincent faisait la route pour prendre les photos. Tenir le volant d'une main et écrire de l'autre étant impossible, la rédaction des articles se faisait le premier jour de la semaine. En une dizaine d'heures, la maquette de l'hebdomadaire avançait dans le bruit incessant des claviers d'ordinateur et des clics de souris.

L’ancienne typo, une vieille Heidelberg, servait encore il n’y avait pas si longtemps. La machine qui l’avait remplacée, longue d’environ quatre mètres, était elle-même un peu dépassée. Le mardi, le rédacteur en chef retroussait ses manches pour faire tourner le monstre. Il se mettait de l’encre jusqu’aux coudes. En son for intérieur, il s’énervait parfois contre cette mécanique qui ne voulait pas toujours fonctionner comme il l’aurait fallu.

Pour Vincent, le meilleur moment, c’était lorsque le journal sortait de la rotative. Les pages s’entassaient à la vitesse de l’éclair dans un claquement métallique.

On se serait alors cru à la période glorieuse de la presse, du temps où l’on titrait « *J’accuse* » sur cinq colonnes, en tirant au boulet rouge et à la poudre noire – pardon, à l’encre d’imprimerie ! - au nom des principes sacrés : combat social pour un monde meilleur, droit au travail et à la liberté... avec des questions du genre : « *un pays où il faut demander l'autorisation de travailler à quelqu'un qui ne produit rien, est-il vraiment une démocratie ?* »

Dans un monde où l’on ne payait plus en or, où porter l’épée était devenu interdit, le verbe avait remplacé le sabre. Malheureusement, à l’image des fleurets, les mots étaient devenus mouchetés. Ils avançaient cagoulés. Un journal ne devait pas tacher les doigts s’il voulait être politiquement correct.

Mais pour Vincent, écrire, c’était d’abord mettre du noir sur du blanc. Et de préférence, avec de l’encre authentique. Tant pis pour les taches.

— Bonjour Vincent, le week-end s’est bien passé ? demanda Daniel, le rédacteur en chef, au journaliste.

— C’était juste une valse. Pas plus de huit cents kilomètres cette fois-ci. Vous avez appris pour Mathieu Lajeix, l’ancien maquisard ?

— Non, il s’est passé quelque chose ?

— Plutôt, oui.

Son rédacteur en chef, avec ses lunettes ovales et les cheveux un peu fous, avait un côté soixante-huitard. Pourtant, il n’avait jamais humé le parfum des gaz lacrymogènes, ni l’air de la plage sous les pavés. Comme les gens d’ici, il parlait peu, à l’image des lacs dont la surface semble tranquille, mais qui s’animent dès que souffle la brise. Vincent lui expliqua ce qui était arrivé et lui demanda :

— Alors, on décide quoi ? On couvre ou pas ?

— Pour l'instant, nous n'avons pas assez d'éléments sur cette affaire. Et puis, nous sommes un vrai journal de pays, pas des vendeurs de gros titres comme les quotidiens parisiens. On fera le point dans trois jours. Laissons les confrères trop impatients se ridiculiser d’abord…

Le mardi, l’emploi du temps fut calme également, juste une dizaine d’articles à rédiger pour le prochain numéro. Le journaliste termina sa journée tôt, vers 19 heures. Il rentra chez lui pour deux journées de repos bien méritées.

Son week-end commençait en plein milieu de semaine. Cela ne changeait guère ses habitudes, à vrai dire, par rapport au temps où

on le parachutait avec un équipement de combat. Quartiers libres, c'était une ou deux heures par-ci, par-là.

Pour se détendre, il alla dans la cuisine et commença à préparer son dîner. Pendant que les oignons rissolaient et que le riz cuisait, il alluma son téléviseur pour écouter le journal télévisé. Comme d'habitude, les reporters voyaient uniquement les ronds dans l'eau.

Terroristes neutralisés, rebelles qui prenaient le pouvoir, chefs de gouvernement renversés… Le caillou dans la mare portait-il un nom ? À une certaine époque, ce caillou, c'était lui. Mais, depuis qu'il avait rejoint la grande tribu des journalistes, il avait l'impression d'être devenu sourd et aveugle.

— Tout d'abord, l'émotion est forte dans un petit village de France, qui a été le théâtre d'un crime. Dimanche dernier, Mathieu Lajeix, un ancien Résistant, a été trouvé chez lui, à son domicile, dans un état critique, après avoir subi des violences. Durant le trajet en hélicoptère qui l'amenait à l'hôpital, il a succombé des suites de ses blessures. Ses tortionnaires courent toujours.

Vincent tendit l'oreille. « *Tiens, notre région à la Une, voilà qui est rare* » pensa-t-il, « *d'habitude, Paris trouve qu'il ne s'y passe presque rien…* »

— Comme vous pouvez le deviner, les habitants sont choqués devant la barbarie d'un tel acte. C'est le point de départ de notre enquête sur l'insécurité dans les campagnes, car, comme vous allez le constater, la tranquillité n'est pas toujours au rendez-vous. Sans plus attendre, voici le reportage de notre correspondant local.

Vincent songea que, à cause de son emploi du temps surchargé, il n'avait pas eu le temps de suivre l'affaire. Apparemment, l'histoire du père Mathieu n'était pas la seule.

Le correspondant de presse continua :

— La victime portait une croix gammée sur le front, faite par les agresseurs. À cause de cet indice, les forces de police et de gendarmerie n'excluent aucune piste. De plus, le correspondant d'une chaîne locale nous a informés du meurtre d'une prostituée dans la région. Là aussi, l'assassin court toujours. Alors oui, on peut vraiment dire que l'émotion est vive ici.

Comment relier le meurtre d'un ancien Résistant, qui s'était battu armes en main pour la liberté, à celui d'une prostituée ? Deux meurtres en deux jours, c'était une moyenne plutôt élevée pour la région.

— Nous allons recevoir maintenant monsieur le Premier ministre, dans le cadre des nouvelles mesures concernant le pouvoir d'achat des Français…

Le haut-parleur de la télévision continuait à débiter des phrases toutes faites. Le journaliste, expert dans la rédaction de textes au kilomètre, n'avait même pas besoin de les écouter jusqu'au bout pour en connaître la fin.

— Maintenant, monsieur le ministre, que pensez-vous des faits survenus récemment ?

— Et bien, tout cela est une triste affaire. La France est un pays

démocratique régi par des principes de droit. Nous ferons tout pour qu’elle le reste, croyez-moi ! De tels crimes ne resteront pas impunis, je m’y engage personnellement devant tous les Français qui nous écoutent ce soir.

Cela sonnait comme tant d’autres belles paroles. Entre *Liberté, Égalité, Fraternité* et *God Save the Queen*, en passant par *In God We Trust* et *Gott mit uns*. La liste était mondiale. Vincent préférait *Honneur et fidélité*. Et par habitude, *Marche ou crève*, parce que c’était finalement la meilleure manière d’avancer.

Derrière des portes blindées, sa vie passée était archivée dans des dossiers portant le sceau « Secret Défense ». De cette époque que lui restait-il ? Une médaille de Saint-Raphaël, patron du renseignement. Un vieux gilet tactique, deux couteaux de botte, une boussole militaire et des cartes froissées dans un sac de commandement. Tout cela s’entassait au fond d’une armoire.

En quittant les armes, Vincent pensait avoir abandonné sa part d’ombre. Depuis quelques années maintenant, il se sentait léger comme un oiseau, libre de s’envoler partout où le soleil donnait. C’était une nouvelle existence qu’il vivait.

Dans l’ambiance feutrée des ministères, parmi les statues d’albâtre et les cadres recouverts d’or, qui décide vraiment de l’avenir ? Même cela, l’ancien capitaine des services secrets l’avait oublié. Son ancienne vie était tellement loin…

3.
Attention peinture fraîche

Le lendemain après-midi, le journaliste avait une dizaine de sujets à couvrir. Parmi ceux-ci, une remise de médailles agricoles était au programme. Pas question de manquer cela : c'était dans la municipalité la plus importante de son secteur.

Vincent gara sa voiture devant une demeure médiévale du centre-ville. Son appareil photo autour du cou, il s'arrêta pendant un instant devant la collégiale du XIe siècle. Quelques choucas tournaient autour du clocher. Après quelques minutes de marche, il vit un attroupement près de la mairie.

La plupart des personnes présentes regardaient les murs avec indignation. D'autres, en uniforme, faisaient le tour du périmètre. Non loin, le commandant de la gendarmerie donnait ses ordres. Quelle catastrophe était-elle arrivée ?

Sur les murs de l'édifice, de grandes croix gammées avaient été peintes à la bombe. Une dizaine en tout, de couleur noire, réparties sur le pourtour comme des oiseaux ténébreux. Cette vision sinistre donnait une allure de *Kommandantur* à la mairie, comme si le temps revenait en arrière et voulait défaire des valeurs de paix, de justice et de liberté.

Faisait-il un cauchemar ? Apparemment, il n'était pas le seul, à en juger par la réaction des personnes présentes : stupéfaction,

incompréhension, colère. Tout cela s'entendait dans les discussions. Vincent salua le commandant de la gendarmerie. Celui-ci ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Vos questions, je les connais déjà… Ce que vous voyez a été fait cette nuit. Et ils ne se sont pas arrêtés là : la poste et le cimetière y sont passés aussi. Sans parler de quelques stèles commémoratives aux alentours… Ce matin, c'est le branle-bas de combat chez nous.

— Des pistes ?

— Pas encore. Nous croyons que le meurtre de Mathieu Lajeix, l'ancien Résistant, a donné des idées à quelques nostalgiques du IIIe Reich. On pense qu'ils n'étaient pas nombreux. Un groupuscule, peut-être quatre ou cinq personnes d'après les traces relevées, mais pas plus.

— Vous ne craignez pas qu'ils récidivent ?

— Et bien, nous les attendons de pied ferme. Nos hommes leur tomberont dessus avec plaisir… Vous pouvez me croire, on ne les ratera pas !

Vincent vit le maire, Catherine Ribaud, entourée de ses conseillers municipaux. Vêtue d'un tailleur blanc, elle essayait de ne pas montrer son émotion. Elle lui adressa un sourire de circonstance.

— Vous venez pour photographier la remise des médailles agricoles, je suppose ?

— Vous allez la faire malgré tout ?

— Bien sûr ! Je viens d'en parler avec mes adjoints. Il est hors de question d'annuler la cérémonie. Ce serait montrer à ces gens-là qu'ils ont atteint leur but.

— Et pour les svastikas ?

— Elles auront disparu à la fin de la journée. Les employés communaux vont s'en occuper. En attendant, le personnel de la mairie va essayer de recouvrir ces horreurs avec des bâches.

L'ordre du mérite agricole avait été créé en 1883, année de l'inauguration de l'Orient-Express. Dans l'esprit de son fondateur, le ministre de l'Agriculture Jules Méline, cette médaille valait pour une Légion d'honneur donnée au monde paysan. C'était donc une importante distinction. Raison supplémentaire pour maintenir la cérémonie malgré tout…

Quelques instants plus tard, tout le monde était regroupé dans la salle d'honneur. Catherine Ribaud prit la parole.

— Mesdames et messieurs, tout d'abord et ensemble, n'admettons pas que cette journée soit entachée par les actes insensés de personnes qui refusent l'idéal républicain. Aussi, nous allons procéder à la cérémonie prévue, la remise des médailles du mérite agricole. Pour nous tous, c'est un moment important dans la vie de notre cité. C'est aussi une question de principe, de démocratie et de liberté. Rien d'autre…

La salle resta silencieuse pendant quelques instants puis, d'un seul coup, de nombreux applaudissements montèrent. Catherine

Ribaud baissa les yeux, surprise par la réaction du public. Vincent la connaissait assez pour savoir que, au plus profond d'elle-même, c'était une femme d'un naturel timide et réservé.

— Je vais maintenant appeler les heureux récipiendaires pour les décorer…

Lorsque les médaillés furent réunis en groupe, arborant leurs nouvelles décorations, Vincent les photographia. Son travail terminé, il se fraya un passage dans la foule, quitta la mairie et retourna dans sa voiture. Pas de temps à perdre.

Quelques instants après, il passait devant la poste. Là également, des croix gammées avaient été peintes en noir, comme le commandant de la gendarmerie le lui avait dit. Il roula vers le cimetière, puis gara sa voiture à une centaine de mètres des portes.

En passant, il remarqua un aérosol de peinture, à peine visible, derrière un tas de gravillons. Placé hors du périmètre des faits, cet objet avait échappé aux premières investigations.

Cheminant dans les allées, il vit des gendarmes devant une pierre tombale. Des graffitis avaient été peints sur celle-ci. Tout autour, une dizaine de tombes portaient des croix gammées. À quelques pas, le président de la communauté de communes, Jean-Pierre Legeix, constatait les dégâts en compagnie de quelques maires des municipalités avoisinantes. Il regardait tout cela d'un œil sombre, le poing posé sur la hanche.

— Ah, voilà le *Miroir des monts*…

— Bonjour messieurs, fit le journaliste à l'adresse de tous. Eh bien, vous avez du travail en plus, on dirait.

— Nous nous en passerions bien. Une pierre tombale a même été soulevée… et tous nos administrés peuvent voir ça, vous imaginez ?

— Oui, très bien.

— Tout cela est absolument inadmissible ! Mentionnez bien, dans votre journal, ce que j'en pense !

— Que pouvez-vous me dire de plus ?

— D'après les traces relevées, quatre ou cinq personnes ont fait le coup. Maintenant, ils sont quelque part dans la nature… fit Legeix en lissant sa moustache.

— En langage policier, cela s'appelle un groupuscule. Donc, vous trouverez forcément d'autres traces.

— Oui, évidemment, mais quand ?

— Vous n'aurez pas à attendre longtemps… L'un des tagueurs a oublié une bombe de peinture là-bas, près des portes. Je l'ai vue en passant. Faites attention aux empreintes lorsque vous la ramasserez.

— Et bien, vous avez l'œil, vous.

— La déformation professionnelle, sans doute… Bon courage à vous messieurs, le devoir m'appelle… fit le reporter en repartant après avoir pris une photo.

Comme dans une pièce de théâtre, les trois coups venaient de

retentir : un Résistant torturé succombant à ses blessures, une prostituée assassinée, un cimetière profané. Un score plutôt lourd pour une région comme celle-ci…

Existait-il une seule personne capable de le renseigner ? La réponse était oui. Et il savait parfaitement qui.

***

Vu de l'extérieur, c'était un gîte d'hôte perdu dans les profondeurs de la campagne. Devant la terrasse, une rivière coulait au pied d'une colline. Le vendredi et le samedi soir, la façade s'illuminait de tous ses feux.

L'établissement se transformait alors en club privé pour le week-end. Dans les environs, on l'appelait la *Chapelle*. Quelques jeunes femmes y vivaient de leurs charmes en toute discrétion. En semaine, elles se reposaient ici, car la vie y était tranquille et pas chère.

Ce lieu accueillant possédait un service d'ordre. Après avoir connu quelques années de vacances forcées, le directeur, un jeune retraité, avait décidé de créer une sorte d'œuvre sociale qui, malheureusement pour lui, n'était pas d'utilité publique. Mais l'endroit bénéficiait de protections en haut lieu. C'était devenu, en quelques années seulement, un refuge pour hommes politiques surmenés.

Colloques et séminaires d'un certain genre s'y succédaient. Il était possible d'y venir seul ou accompagné. Parfois, quelques chefs de cabinet, ministres et diplomates échappés de la capitale venaient s'y

détendre, loin des téléobjectifs des paparazzis. Cela évitait bien des problèmes à des dirigeants dans la force de l'âge…

Vincent arriva à l'entrée de la *Chapelle*, devant l'objectif bleuté d'une caméra de surveillance. Il frappa trois coups avec un anneau de fer forgé sur la porte. Le visage d'un garde du corps apparut dans l'embrasure. Celui-ci était coiffé court, les épaules larges, le style à lever des sacs de ciment aussi facilement que des fétus de paille. Pas vraiment le style à plaisanter.

— C'est fermé. Vous voulez quoi ?

— Voir le geôlier.

— Le *Boss* se repose. Qui êtes-vous ?

— Vincent Delaroche.

Le journaliste entendit une voix lointaine dans l'interphone.

— Laisse-le entrer, Tout-en-muscles. C'est un frère qui vient prier avec nous.

— Pas de problème, *Boss*.

Tout-en-muscles conduisit le journaliste au bar de l'établissement. Maxime, une vieille connaissance de Vincent, l'attendait là. Un visage en lame de couteau, une dentition neuve et le teint frais, le jeune retraité continuait une vie bien remplie avec le sourire.

Enfant de la balle, il était plus à l'aise sur un trapèze qu'en costume. Voilà quelques années, son nom de code était l'Acrobate. Vincent se rappelait l'époque où l'ancien voltigeur escaladait les plus

beaux immeubles parisiens en moins de 8 secondes, chronomètre en main, plus rapide qu'un chat, pour aller poser des micros en pleine nuit. Pendant un quinquennat apparemment tranquille, ils avaient travaillé pour la même maison. Leur amitié datait de ce temps-là.

— Heureux de te revoir, Vincent… Cela faisait longtemps…

— Tu as changé de nom ? C'est le *Boss*, maintenant ?

— Ce sont mes disciples qui m'appellent ainsi : ils aiment ma philosophie. Tu bois quelque chose, whisky ? Pur malt, comme d'habitude ? fit-il en marchant vers le comptoir du bar.

— Comment ça, tes disciples ?

— De vraies bêtes du Gévaudan. C'est mon service d'ordre, cela rassure mes commanditaires.

— Tu as raison, rien ne vaut le calme à l'heure de la prière…

— Je t'apporte un verre. Prends place à côté de mes collaboratrices. Mesdemoiselles, prenez soin de mon invité… termina-t-il, très jeune homme de bonne famille.

Deux jeunes femmes étaient assises à une table proche, en train de discuter. Vincent s'assit en face d'elles. Elles prirent place de part et d'autre de lui. Il pouvait sentir l'odeur de leur peau parfumée à travers leurs robes légères. Les présentations faites, Vincent se tourna vers l'Acrobate.

— Je croyais que c'était fermé ?

— On était en train de taper le carton pour se changer les idées,

avec quelques-unes de mes gazelles.

— Une prostituée a été tuée dans la région. Tu sais quelque chose ?

— Tout le monde en parle en ce moment. La demoiselle en question s'est fait découper au couteau. Ce n'était pas une de mes protégées. Avec moi, elle ne serait pas restée sans surveillance avec un client…

— Un type dans le genre cinglé ?

— C'est clair. Vu la manière dont il tranche, on l'appelle le *Chirurgien*. La fille avait un copain, il a été l'identifier à la morgue. Juste après, vu le spectacle, il a disjoncté : tentative de suicide… Je crois qu'il l'aimait, finalement. Encore un romantique…

— Un groupuscule d'extrême droite serait dans la région. Dans la nuit, ils ont peint des croix gammées et profané un cimetière. En as-tu entendu parler ?

L'Acrobate alla se servir un bourbon puis revint s'asseoir. Il fit tourner son verre sur la table, pensif, avec l'air d'un innocent qui répugne aux confidences. Finalement, il se décida.

— La semaine dernière, on a eu un problème avec une bande de skinheads. Ils sont nouveaux ici. Des amis du père Adolf, le style *moineau à pédales* [5], si tu vois ce que je veux dire. Ils voulaient qu'on paye un abonnement pour notre protection… Me dire ça à moi, tu imagines ? Ensuite, on a eu une discussion d'homme à homme. La routine, quoi…

— Rien d’autre à signaler ?

— À force d’insister, ils ont été à l’accident. J’ai disjoncté bêtement. On a tapé dans le tas avec mes apôtres. Du coup, en repartant, les skins n’étaient pas beaux à voir. Alors, pour leur éviter l’hôpital, on les a soignés et recousus. Et puis, on les a ramenés chez eux, histoire d’avoir leur adresse. Depuis, quand on les croise dans la rue, ils nous disent bonjour. Suffisait de leur apprendre les bonnes manières…

— J’ignorais que tu donnais des cours de politesse.

— Pas de quoi, j’aime mon prochain. Et toi ? La dernière fois que j’ai vu le colonel, il m’a dit pour ta démission.

— C’est parce que, moi aussi, j’aime mon prochain…

— Dans ce cas, bienvenue au club. Trinquons à la paix dans le monde…

Ils levèrent leurs verres en compagnie des deux jeunes femmes. Vincent savait bien que, si elles travaillaient avec l’Acrobate, c’était parce que leur mémoire était inversement proportionnelle à leurs charmes.

— Ce qui se passe actuellement, Vincent, ce n’est pas bon pour mes affaires. Ni pour celles de mes commanditaires. Avec tous les journalistes qui vont débarquer dans le coin…

— S’il n’y avait pas cette histoire de croix gammées, je pense que la vie serait plus belle. Tes skins, tu sais où ils se réunissent ?

— Quoi, tu veux leur rendre visite ?

— Cela me fera une promenade…

— T’as pas changé, toujours aussi cinglé… C’est la ferme après la sortie du village, en bas de la route.

— Merci, fit Vincent en se levant.

— Attends, ne pars pas si vite. On t’accompagne, Tout-en-muscles et moi. Laisse-nous trente secondes pour prendre du matos…

***

Le soleil disparaissait derrière les collines lorsque Vincent, Maxime et Tout-en-muscles arrivèrent près du quartier général des skinheads, une vieille ferme plus ou moins restaurée. Par prudence, les trois hommes garèrent leur voiture sur un chemin derrière le bâtiment. Ils continuèrent à pied, passant au milieu d’un jardin potager.

Tout-en-muscles avait gagné en largeur, deux Mini Uzi en bandoulière sous les bras. Pour faire bonne mesure, il portait à la taille un chapelet de grenades. Juste le minimum pour refaire un intérieur si les choses tournaient mal…

Une allée gravillonnée s’étendait jusqu’à la bâtisse. Dans la pénombre, ils se dirigèrent vers l’entrée. De la lumière filtrait par les fenêtres. On entendait des voix à l’intérieur. Ils tendirent l’oreille. C’était le bruit d’un téléviseur dont le son était réglé à fond.

Maxime frappa à la porte en disant à Vincent :

— On pourrait les farcir au plomb, d’accord. Mais ça ne pardonne

pas l'impolitesse.

Apparemment, la maison était déserte. Ils appelèrent plusieurs fois, mais personne ne répondit. Maxime prit une paire de gants dans sa poche, soucieux de ne pas laisser d'empreintes. Ensuite, il ouvrit la porte. Celle-ci n'était pas verrouillée. En observant ce détail, Vincent demanda à Maxime :

— Ils ne ferment jamais à clé ?

— Vu leur réputation ici, ils n'en ont pas besoin…

La pièce dans laquelle les trois hommes pénétrèrent était une cuisine. De la vaisselle sale s'entassait dans l'évier. Des cendriers remplis de mégots traînaient sur une table. Ils arrivèrent dans une grande salle décorée de tentures rouges, noires et argentées. Un aigle en bronze y trônait en bonne place, à côté d'un portrait d'Adolf Hitler. Une forte odeur de tabac froid régnait. Trois grandes armoires occupaient toute la largeur d'un mur.

En dessous d'un drapeau nazi, un poste de télévision était allumé. Des images monochromes défilaient. Elles semblaient jaillir d'un présent parallèle, à la manière d'une folie contagieuse qui aurait traversé le temps. Sur l'écran, du haut d'une tribune, Adolf Hitler prononçait un discours. Plongé dans un état second, quasiment extatique, le Führer éructait en martelant ses mots : « *Der Stolz des deutschen Volkes ist die Reinheit unserer Rasse. Unser Reich wird die ganze Welt besiegen!* [6] ». Derrière lui, la foule, hommes, femmes et même enfants, hurlait à bras tendu : « *Sieg Heil! Sieg Heil! Sieg Heil!* ». La force de leurs voix était telle que Vincent sentit ses poils

se hérisser sur sa peau, comme s'il venait d'entrer en plein cauchemar.

Maxime le ramena à la réalité :

— Tiens, c'est Disneyland ici, les skins regardent Mickey… Dis, on lui coupe le son, au moustachu ?

— Allons voir le contenu des armoires. Mais je ne pense pas que ce sera mieux…

Dans la première, ils trouvèrent des vêtements : uniformes SS, imperméables en cuir de la Gestapo, coiffures militaires et insignes. Dans la seconde, des couteaux, des boîtes de munitions, des jumelles et même une carte. Maxime déplia celle-ci avec ses gants, afin de ne laisser d'empreintes nulle part.

C'était un plan du département. Des croix y avaient été tracées au feutre rouge un peu partout. La plus grande indiquait le chef-lieu du canton, là où la mairie avait été recouverte de svastikas et le cimetière profané. Mais ce n'était pas tout.

Des stèles commémoratives et des hauts lieux de la Résistance figuraient à l'inventaire, chacun avec un jour et un horaire prévus. Vincent remarqua trois endroits qui portaient la date d'aujourd'hui. Voilà pourquoi leurs voisins étaient de sortie ce soir.

— Tiens, tu veux faire des heures supplémentaires ? fit Maxime en voyant Vincent regarder la carte. L'Acrobate reposa celle-ci là où il l'avait trouvée, au millimètre près.

Dans la troisième armoire, c'était la caverne d'Ali-Baba du

terroriste : pistolets-mitrailleurs à visée laser, Kalachnikovs, semi-automatiques de calibre 9 mm autrichiens, plus une dizaine de pains de plastic. Pour faire bonne mesure, une vingtaine de détonateurs. Sur une étagère, des gilets pare-balles s'entassaient. En voyant cela, Maxime ne put s'empêcher de dire :

— Un de mes clients russes cherche de la main-d'œuvre qualifiée. Mais il n'aime pas les nazillons. Dommage.

— De nos jours, difficile de trouver du bon personnel…

— Justement, cette maison n'a pas l'air propre. Si on la nettoyait, Vincent ? Le feu d'artifice est déjà prêt dans l'armoire. On règle les détonateurs à 3 minutes et on file. D'accord pour la petite fête ?

— Non. À la place, donnons à la maréchaussée une occasion d'avancement.

Étonné par cette réponse, Maxime se mit à réfléchir. Il jeta un regard glacé sur ce qui l'entourait, pesant le pour et le contre. Puis, d'un ton cinglant, l'ancien voltigeur laissa échapper :

— D'accord… J'ai compris… À chacun son tour de bosser…

Tout-en-muscles, qui faisait le guet devant une fenêtre, remarqua quelque chose d'anormal. Au loin, un mouvement avait attiré son attention. Trois véhicules roulaient pleins phares en direction de la ferme.

— On va avoir de la visite, *Boss*.

— Pas de problème. Fin de la balade au pays des merveilles. On décroche.

Les trois hommes rebroussèrent chemin après avoir soigneusement refermé la porte derrière eux. Rien n'aurait pu indiquer qu'ils venaient de visiter les lieux. Arrivé à la voiture, l'Acrobate regarda dans la boîte à gants. Il y prit ses jumelles. Avec attention, il commença à observer ce qui se passait autour du bâtiment.

Les trois véhicules s'étaient immobilisés dans la cour. Une dizaine d'hommes en sortirent. Ils ouvrirent les coffres et en retirèrent un assortiment d'objets divers : pelles, pioches, pieds-de-biche, sacs contenant des bombes de peinture. Mais ils n'avaient pas vu qu'ils étaient suivis.

Vincent remarqua, au loin, des lumières sur la route. À en juger par les gyrophares qui clignotaient sur le toit des fourgonnettes, il s'agissait de gendarmes. Ceux-ci s'engagèrent sur la voie menant à la ferme. Ils s'arrêtèrent devant l'entrée.

— Passe-moi les jumelles... dit Vincent à Maxime.

Quatre gendarmes descendirent d'un fourgon. Parmi eux, le journaliste reconnut le commandant de la brigade. Accompagné de deux de ses hommes, il marcha vers l'entrée et appuya sur la sonnette. Vincent pensa que cet officier ne manquait pas de cran. Quelques secondes passèrent.

La porte s'ouvrit lentement. Trois hommes sortirent, armés de Kalachnikovs, prêts à tirer. Le premier d'entre eux commença à parler avec de grands gestes, faisant comprendre à ses visiteurs qu'il fallait déguerpir.

Pour ponctuer son discours, il fit feu en l'air, le canon décrivant un arc de cercle dans un sens et dans l'autre. C'était juste un tir d'intimidation sans intention de tuer. Le claquement sec des deux rafales résonna dans la nuit comme un arrêt de mort. La lueur des tirs se perdit dans l'obscurité.

Derrière le chef des skinheads, son second gardait les gendarmes en ligne de mire, le doigt posé sur la détente. Prudemment, ceux-ci jugèrent bon de regagner leurs fourgons, marchant à reculons la main posée à la hanche, prêts à dégainer. Les trois véhicules des forces de l'ordre reculèrent jusqu'à l'entrée de la propriété où ils restèrent postés.

Le commandant de la Brigade en avait vu d'autres, mais un accueil comme celui qu'il venait de recevoir, c'était une première pour lui. Une telle situation exigeait une réaction rapide. Le journaliste pensa que l'officier allait vivre une nuit agitée.

La scène n'avait duré que quelques instants. Maxime et le journaliste échangèrent un regard, mais leur décision était déjà prise.

— Plus que quelques instants avant l'ouverture de la chasse, Vincent. Et je n'ai pas pris mon gilet pare-balles… Franchement, tu veux prendre des photos pour immortaliser l'instant ?

— Non, je ne suis pas censé être là. Par contre, demain, je ne dis pas non…

— Comment les gendarmes ont-ils fait pour retrouver leurs

clients ici ?

— Aucune idée. Des empreintes sur une bombe de peinture oubliée, peut-être… En tous cas, ils n'ont pas perdu de temps.

Les trois hommes remontèrent en voiture, Tout-en-muscles au volant. Sur le tableau de bord, la pendule digitale indiquait 23 h. Personne ne savait qu'ils étaient venus là. Fidèles à leurs habitudes, ils n'avaient laissé derrière eux aucune trace réellement exploitable.

4.
L'honneur de la nation en jeu

— Doudou … Quelqu'un m'a dit qu'il fallait te réveiller…

Doudou ouvrit un œil et, dans un demi-sommeil, regarda l'horloge qui indiquait deux heures du matin. Le temps de dormir, on ne lui laissait même pas ça, pensa-t-il. Pour une fois qu'il avait pu se coucher tôt… Il se redressa, regarda les moulures du plafond et les décors dorés de sa chambre. Tout semblait calme et tranquille. Par expérience, il savait que c'était une impression trompeuse.

— Que se passe-t-il, ma chérie ?

— Ça y est, ils les ont localisés. Tu avais demandé qu'on te prévienne dès que ce serait fait.

— Eh bien, ils n'ont pas perdu de temps. Cela ne pouvait pas attendre quelques heures de plus ?

— Ils ont rencontré une difficulté. Ils t'attendent dans le salon.

Étant donné les consignes qu'il avait données depuis le début, Doudou pensa qu'il pouvait s'agir de tout, sauf d'un problème sans importance. Inutile de s'attendre au pire, car, songea-t-il, c'était déjà probablement le cas. D'un naturel combatif, il n'était pas le genre d'homme à admettre que les difficultés puissent le dépasser.

— Bon, je m'habille. Dis-leur que j'arrive.

Quelques instants plus tard, Doudou quittait ses appartements et

marchait rapidement dans les couloirs, entre cour et jardin. En 1805, un prince d'Empire, Joaquim Murat, faisait une excellente affaire en achetant ce lieu. Également maréchal de France, celui-ci n'avait pas hésité à réunir la salle à manger et la chapelle pour créer un grand salon. D'ailleurs, cela était précisé dans tous les livres consacrés à cette demeure.

C'était vers celle salle, point central de la première résidence de la République, que se dirigeait Doudou. Tout en passant devant les hautes fenêtres, il jeta un regard sur les jardins du château et leur éclairage nocturne. Il continua d'un pas déterminé. Un homme vêtu de noir, oreillette bien en vue, lui ouvrit une porte en susurrant :

— Bonjour, Monsieur le Président…

À l'énoncé de ce titre, les dernières bribes de Doudou s'effacèrent pour faire place à une mécanique bien rodée : l'homme d'État qu'il avait fini, après beaucoup de renoncements et d'efforts, par devenir. Pour quelques années encore, la France, c'était lui. Instinctivement, il se redressa de toute sa taille, car le secret, c'était la hauteur. Les autres avaient le droit d'être fatigués ou insignifiants, voire petits. Mais lui ? Pour occuper ce poste, fallait-il être vraiment normal ?

Il entra dans le salon de l'Élysée où d'autres personnes étaient déjà réunies, elles aussi tirées de leur lit en pleine nuit. Il prit place devant la table, en face de son Premier ministre. Entre eux, une horloge à deux cadrans égrenait les secondes comme un métronome. Cette réunion, contrairement à celles du mercredi, n'avait rien d'officiel. Chacun pouvait, de son côté, voir l'heure qui

tournait.

Étant donné la situation, il estimait que les formules de politesse n'auraient servi à rien. Il déclara donc d'un ton sec :

— Eh bien, mesdames et messieurs, je vous écoute. Ne perdons pas de temps.

Le Premier ministre lui tendit cérémonieusement un dossier en précisant :

— Monsieur le Président, les forces de gendarmerie viennent de localiser les activistes à l'origine des événements survenus, ces derniers jours, en région. Tenez, regardez les derniers éléments.

— Parfait, c'est juste pour cela que vous m'avez réveillé au beau milieu de la nuit ?

— Ils sont retranchés dans une ferme. Ils disposent d'armes. Ils ont fait feu sur les gendarmes voilà quelques heures. Nous sommes donc, maintenant, dans le cadre d'une intervention qui exige du personnel spécialisé. D'ores et déjà, vous aurez saisi, j'en suis certain, les conséquences que cela implique sur le sol national…

Le président suivait l'affaire depuis la veille. Sa réponse ne se fit pas attendre. La tête bien droite, il laissa échapper sèchement :

— Une profanation de cimetière. Un Résistant torturé, mort de ses blessures. Des croix gammées au fronton d'édifices publics… et maintenant voici les coupables, un groupe de néonazis tirant sur les forces de l'ordre ! Ce sont les valeurs de la démocratie, de la République et de la liberté qui sont en jeu. Personne ne peut dire le

contraire.

— D'accord, monsieur le Président, mais que décidez-vous ?

— Pas question qu'on leur fasse de cadeau, c'est absolument hors de question qu'ils s'échappent.

— Vous songez à l'envoi d'un corps d'élite ? Pour le moment, nous sommes encore dans le cadre d'une affaire de gendarmerie, pas d'une affaire d'État. Normalement, nous devrions régler cela avec le GIGN.

— Mais le GIGN est un corps d'élite, justement ! s'exclama madame le ministre de la Défense qui ne pouvait, en aucun cas, laisser passer cela sans répondre.

— Suggérez-vous de les envoyer ? demanda le président. Si nous faisons cela, nous aurons un gros dossier de communication à gérer. Pas de meilleures suggestions, madame ?

— Étant donné les circonstances, nous pourrions faire appel à… comment dire… certaines de nos unités particulières…

— Vous pensez aux Forces spéciales ?

— Monsieur, si vous souhaitez la discrétion, mieux vaudrait éviter d'envoyer les hommes du COS là-bas. Un groupe d'intervention discret serait préférable. Nous en possédons un certain nombre parmi nos corps constitués, dont un en particulier : celui du colonel Lucas.

— Le colonel Lucas ? Jamais entendu ce nom.

— C'est un militaire de carrière. Depuis 1914, ses ancêtres étaient

dans l'arme d'infanterie, quatre ou cinq générations, je crois… Ses états de service sont éloquents : Sarajevo, Tchétchénie, sans parler de divers théâtres d'opérations en Afrique.

— Et plus précisément ?

— Cette unité est composée de spécialistes triés sur le volet. Leur domaine, ce sont les situations exigeant… comment dire… de la délicatesse, du doigté…

— Je me souviens d'une affaire de bombes au nitrate-fioul sur le réseau ferroviaire, voilà quelques années. Ce sont eux qui sont intervenus là ?

— Pas à ma connaissance. Le groupe Lucas intervient exclusivement dans des missions de sécurité extérieure. Ce sont des magiciens. Avec eux, jamais de traces. Ils seraient capables de travailler à l'intérieur d'un château de cartes sans que rien ne s'écroule… Vous pouvez les croiser dans la rue sans remarquer qu'il s'agit de militaires entraînés. D'ailleurs, c'est une condition essentielle de leur survie en pays étranger.

— Sauf qu'ici, il s'agit d'opérer en France.

— Justement : qui peut le plus peut le moins. Il suffit que vous les autorisiez à agir sur le territoire national.

— Où sont-ils pour l'instant ?

— Dans leur port d'attache en bord de mer.

— Cela me rappelle une affaire de bateau coulé en Australie, peu après 1981. Ils ne viennent pas de la même école, j'espère ?

— Absolument rien à voir, monsieur le Président. Vous pouvez être tranquille et dormir sur vos deux oreilles.

Le président se tourna vers son ministre de l'intérieur.

— Avez-vous des objections à formuler ?

— Aucune. Je suppose que le ministère de la défense se porte garant, plus que jamais, de l'excellence des armées, jusqu'au plus petit bataillon… et saura assumer toutes les conséquences s'il le fallait. Le cas échéant, bien sûr…

Cette remarque pleine de sous-entendus avait été lancée avec une innocence feinte, à la manière d'un joueur d'échecs poussant une pièce avec une négligence trompeuse. Le président se tourna vers la ministre de la Défense, attendant la réponse de celle-ci.

— Le cas échéant ? Cela va de soi, répondit-elle avec un grand calme tout en déglutissant péniblement, comme si elle se voyait déjà en train de donner sa démission. Peut-être aurait-elle mieux fait de se taire, mais c'était trop tard maintenant.

— Eh bien, tout est dit. Madame, faites préparer les ordres de mission du colonel Lucas. Dans combien de temps pourront-ils être sur place ?

— Ils voleront de nuit. Le problème sera réglé avant les premières lueurs de l'aube.

— C'est parfait. Informez-moi dès qu'ils seront en position.

***

Dans la nuit, l'avion volait assez haut pour que personne ne

puisse l’entendre. Il faisait frais dans la cabine. Le vrombissement régulier et les vibrations des moteurs berçaient le colonel Lucas. Une voix grésilla dans les écouteurs de son casque.

— Mon colonel, nous approchons du périmètre d’opération. Cible en vue dans soixante secondes, fit le pilote, un habitué des missions en tous genres.

— Ready, Corbeau Zoulou. Merci pour la promenade…

Corbeau était le nom de code des vols de nuit, épervier ceux de jour. Alpha désignait le premier, bêta le deuxième et ainsi de suite. C’était le dernier vol nocturne à décoller de la base ce soir-là.

— Pas de quoi, c’est quand vous voulez pour la prochaine, mon colonel.

L’officier détacha sa ceinture et se leva. Il entra dans le compartiment principal et s’adressa aux hommes de son équipe :

— L’heure est venue de nous dégourdir les jambes, messieurs. Sergent, donnez-nous de l’air, tirez la bobinette…

La bobinette, c’était la porte de l’avion. Le colonel l’appelait ainsi en souvenir d’un conte pour enfants, pour bien rappeler à ses hommes qui ils étaient : des loups opérant dans l’ombre.

Lucas se demandait quelle raison avait motivé le choix de son groupe pour cette mission. Après tout, le GIGN aurait été parfaitement qualifié, équipé et entraîné pour une balade dans ce genre. Une différence dans les états de service, peut-être ? Ou bien, plus probablement, son groupe ne faisait pas partie des officiels qui

opèrent en pleine lumière. « *Les feux de la rampe, c'est pour les divas, pas pour nous* » pensa-t-il avec ironie.

D'ailleurs, c'était la raison de ce vol de nuit : une mission éclair. En lançant l'opération depuis leur propre base, sans étape intermédiaire, plusieurs heures se trouvaient économisées. Ils devaient rendre le théâtre d'opérations propre et clair au petit matin. Ainsi, les journaux télévisés du soir pourraient annoncer l'action rapide et le succès de l'Élysée.

Le groupe Lucas disposait de sa propre cellule de renseignement, ayant déjà opéré dans des conditions de guérilla, voire de guerres ouvertes qui n'osaient pas dire leur nom. Les hommes de l'unité possédaient l'expérience et la logistique nécessaire pour mener à bien cette mission. Leur grande spécialité, c'était avant tout les *opérations discrètes*, celles qui ne devaient laisser aucune trace dans les dossiers.

La porte de l'avion s'ouvrit, laissant s'engouffrer un souffle glacé et puissant. Fusant par un haut-parleur, la voix du pilote égrenait avec précision un compte à rebours : « *Top cible moins trois… moins deux… moins un… Largage !* ».

Le colonel Lucas confirma le signal d'un geste de main. Ses hommes, une quinzaine en tout, s'élancèrent dans le vide l'un après l'autre. Le colonel prit son envol à son tour. En vieux baroudeur, il songea à sa jeunesse, lorsqu'il sentait une décharge d'adrénaline à chaque saut. C'était loin maintenant, songea-t-il en décomptant les secondes tout en regardant son altimètre.

En dessous de lui, ses hommes attendaient le dernier moment pour ouvrir leurs parachutes. Les premières toiles se gonflèrent d'un coup, comme des nappes éparpillées dans la pénombre.

Ils se posèrent dans un champ non loin de leur objectif, répartis sur une ligne d'une cinquantaine de mètres. Chacun d'eux savait exactement ce qu'il avait à faire : avancer jusqu'au bâtiment où étaient retranchés les activistes, prendre position, envoyer les fumigènes, puis entrer et prendre le contrôle de la place.

Lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, de la lumière filtrait par les fenêtres. Les volets étaient ouverts. On entendait des voix qui s'élevaient, des bruits de verres et de la musique. Le colonel Lucas risqua un regard par l'une des ouvertures. Apparemment, la soirée était bien entamée et l'alcool coulait à flots. Mais les fêtards étaient fatigués. D'ailleurs, l'un d'entre eux était par terre, en train de cuver près d'une bouteille renversée.

« *Aucun d'eux n'opposera une résistance sérieuse, dans l'état où ils sont* » songea le colonel Lucas en observant le spectacle. « *Dire qu'on nous a réveillés en pleine nuit pour ça…* » Il remarqua une Kalachnikov posée sur un canapé, à côté d'un individu passablement éméché. Pas de doute, il s'agissait bien de leurs clients.

Le colonel s'adressa au sergent du groupe de combat :

— Montagnard, on va se les faire en douceur…

— Je croyais qu'on devait les envoyer au tapis, une balle pour chacun ? lui répondit-il avec son accent ensoleillé du sud de la

France. Ils étaient supposés résister, non ?

— Tu vois bien, c’est juste une bande d’ivrognes. Ils ne méritent même pas qu’on s’occupe d’eux… Passe la consigne. Maintenant, assez discuté, que la valse commence !

Ses hommes étaient postés devant l’entrée de la maison, fusil d’assaut en main. Ils défoncèrent les portes et firent une entrée en force à l’intérieur du bâtiment, se couvrant mutuellement à chaque pas.

Ils firent irruption dans la pièce principale. Pris au dépourvu, les activistes les regardèrent avec surprise. Les hommes du colonel Lucas réalisèrent alors que leur vitesse de progression avait été plus rapide que prévu, de l’ordre de six à sept secondes. Aucun des jeunes gens n’osait bouger. Une quinzaine d’armes étaient braquées sur eux. L’un des skinheads, probablement leur chef, articula péniblement :

— Euh… On vous offre quelque chose ? Vraiment trop classe, votre manière d’entrer…

— La fête est finie, messieurs, fit le colonel. Et pas de blagues maintenant, sinon ça finira mal. Tout le monde à plat ventre en vitesse !

D’un œil embrumé, les skinheads regardèrent les fusils d’assaut du groupe d’intervention. Ils ne firent aucune difficulté. À en juger au nombre de bouteilles vides, cette soirée de beuverie avait commencé depuis un bon moment. Le colonel s’approcha du chef et

lui demanda, en désignant la Kalachnikov posée sur le canapé :

— Vous avez beaucoup d'armes ici ?

— Non, en fait, pas tant que ça…

— Où les rangez-vous ?

— Dans l'armoire…

— Montagnard, va voir.

Son second approcha de l'armoire et l'ouvrit. Il s'exclama :

— Mon colonel, il y a tout un arsenal ici ! Je vois aussi du plastic et des détonateurs.

— Au moins, on ne se sera pas dérangé pour rien… Appelle le commandant de la brigade de gendarmerie. On contrôle la zone, il peut venir maintenant. En attendant, passons les bracelets à tout ce petit monde.

Lorsque les activistes furent entravés, le colonel Lucas s'accorda quelques instants de répit. Il commença à réfléchir. Toute cette opération avait été trop facile. Il appela le spécialiste de la cellule Renseignement de son unité.

— Corrézien, que penses-tu de tout ça ?

— Ce ne sont pas nos clients… Les vrais, ils sont ailleurs.

— C'est-à-dire ?

— J'ai fait le tour de la maison, jeté un coup d'œil sur leurs livres, leurs films, les revues qu'ils lisent… Ils n'ont pas le profil.

— Tu es sûr de ce que tu dis ?

— Absolument certain. Ceux qui tirent les ficelles de ces pantins ne sont pas ici. Tout ça n'est qu'un écran de fumée, je vous le garantis…

***

Juste après le débriefing, le colonel Lucas envoyait son rapport en haut lieu à Paris. Le ministère de la Défense accusait réception au petit jour. De nouveaux ordres étaient déjà arrivés : lui et son équipe ne rentreraient pas chez eux dans l'immédiat.

Vers 10 heures du matin, un hélicoptère se posa dans la cour de la gendarmerie du chef-lieu de canton. Le colonel Lucas sortit de l'engin qui redécolla immédiatement. Le commandant de la brigade quitta précipitamment son bureau, constatant un horaire respecté à la minute près. La vitesse avec laquelle Paris avait envoyé des renforts l'étonnait. Il ne s'attendait pas à cela.

Alors que le colonel Lucas serrait la main du commandant, deux camions blindés se garèrent dans la cour, suivis d'un autobus aux fenêtres grillagées.

— Bonjour, commandant. Je suis le colonel Lucas et voici mon groupe d'intervention. Nous n'avons pas eu le temps de faire les présentations hier soir. Voici nos ordres de mission, termina-t-il en tendant une enveloppe cachetée à l'officier.

— Merci, colonel. Et bien, on dirait que vous ne manquez pas de matériel.

— Le premier camion contient nos communications et notre

informatique, et le deuxième, comment dire… un peu d'outillage. Nous avons aussi deux hélicoptères à la base aérienne la plus proche, au cas où.

— D'après vous, que craint Paris ? Vos activistes sont sous les verrous, non ? Leur matériel, armes et explosifs, a été saisi. Cette histoire est réglée maintenant.

— Pas d'après les indices trouvés dans les disques durs de leurs ordinateurs. Ils étaient en contact avec des groupes d'extrême droite européens. Ceux qui leur ont fourni des explosifs sont dans la région.

— Pourtant, les mouvements extrémistes ne sont pas légion chez nous. La dernière affaire montre bien ce que je veux dire, les activistes du plateau près de…

— Pour ma part, je ne sais qu'une seule chose : dans l'immédiat, nous devons nous tenir prêts. Avez-vous des quartiers pour mes hommes comme prévu ?

— Bien sûr, pas de problème. Suivez-moi.

Le colonel fit un geste en direction du bus dont les portes s'ouvrirent. Vingt-cinq hommes vêtus de noir, cagoulés, en sortirent au pas de charge. Portant leurs paquetages, ils se dirigèrent vers la gendarmerie avec rapidité, d'une manière qui était, sans la moindre hésitation possible, celle des authentiques corps d'élite.

Le commandant de la brigade regardait ce déploiement de forces d'un œil évaluateur. D'un côté, l'échiquier local des forces - qui

augmentait - annonçait les difficultés ; de l'autre, il se sentait appuyé sur le terrain par sa hiérarchie. De vrais pros bardés de matériel, cela le rassurait. Dieu seul savait où l'on avait pu les envoyer en mission. En enfer peut-être ? Si tel était le cas, ils étaient revenus sains et saufs.

Pour sa part, le colonel Lucas regarda sa montre en pensant que tout était conforme à ses prévisions. Le nom de code de l'opération était « *Bateleur* », en référence à une carte du Tarot de Marseille.

Sur cette lame appartenant à l'arcane majeur du jeu, un curieux personnage attirait l'attention générale de la main droite, pendant que l'autre, bien dissimulée sous la table, accomplissait son travail dans l'ombre. C'était exactement ce que le colonel comptait faire. Il voulait une démonstration de force en surface, afin de pouvoir opérer en profondeur.

Les gens d'ici n'allaient pas se gêner pour parler de leur arrivée, étant donné un tel étalage de moyens. Surtout ceux de la cité voisine, endroit idéal pour observer ce qui se passait dans la cour de la gendarmerie... Il ne désirait rien d'autre : que le bruit se répande naturellement, sans utiliser les médias.

Derrière une fenêtre du bâtiment, un gendarme laissa échapper, s'adressant à un collègue :

— Tu as vu ça ? Une unité de choc vient de débarquer. Si on allait passer dimanche au lac, avec nos cannes à pêche ? Ce sera plus calme là-bas, c'est sûr !

5.
Au fil de l'eau

La matinée était ensoleillée. Au bord de l'eau, quelques pêcheurs avec leur attirail attendaient que les poissons mordent. Certains étaient venus avec leurs enfants : « *Pourquoi il faut attendre, Papa ? Dis, pourquoi on ne va pas plutôt acheter les poissons au supermarché ?* ».

Vincent venait de dégainer son appareil photo. Le reportage de ce matin paraissait modeste : le concours annuel de la société de pêche. « *Il n'y a pas de petit sujet* », songea le journaliste, « *tout dépend de la manière dont on l'exploite* ». Et puis, les gens d'ici aimaient bien que l'on parle d'eux, de leur région…

À quelques pas de Vincent, sous l'ombre de grands arbres, quelques pêcheurs étaient attablés. L'heure de l'apéritif approchait. Ils étaient tous détendus et souriants, l'idéal pour une petite photo de groupe.

— Bonjour messieurs. Le *Miroir des monts* est venu vous photographier ce matin… fit Vincent avec un grand sourire.

— Le petit journal ? fit l'un des pêcheurs. Vous n'arrêtez jamais, vous, on vous voit partout.

— Ça mord bien ce matin ? demanda Vincent.

— Comme d'habitude… Ni mieux ni pire… On sera dans le

journal ?

— Il y a des chances, oui.

— Alors, dans ce cas, on prend la pose ?

— Avec plaisir… Regroupez-vous un peu. N'oubliez pas de regarder l'objectif !

Les pêcheurs se rassemblèrent en deux lignes, la plupart avec leur canne à pêche en main ; une tranche de vie comme Vincent aimait les montrer.

— Je vous remercie messieurs. À quelle heure, la remise des prix ?

— En fin d'après-midi, vous avez encore le temps…

— Encore merci et à bientôt, fit le journaliste en s'éloignant.

Vincent marcha vers la rive pour prendre un cliché supplémentaire. Il commença à zoomer pour photographier quelques pêcheurs assis sur la rive. L'œil collé au viseur, il vit quelque chose d'anormal au loin.

C'était quelqu'un d'allongé - endormi, peut-être ? - mais dont la posture évoquait une marionnette brisée. Cette portion du fleuve était protégée des regards par des arbres touffus. Sans zoom, impossible de voir quoi que ce soit. Afin d'en avoir le cœur net, Vincent avança d'un pas rapide. Il arriva sur place en moins d'une minute, après avoir écarté des branches et évité des ronces.

Devant le journaliste, un homme âgé était étendu, les yeux grands ouverts, les lèvres tordues dans un rictus de souffrance. Le

visage de la victime ne lui était pas inconnu. Cette personne, il l'avait croisée dans des banquets d'anciens combattants. C'était un vieux maquisard. Le journaliste connaissait seulement son prénom : Simon.

Partiellement dénudé, le corps sans vie portait des hématomes de couleur violacée. Des marques profondes s'étendaient un peu partout sur les membres du cadavre, avec de multiples traces de sang coagulé formant des croûtes sombres. Ce détail, ajouté à celui des vêtements qui étaient secs, indiquait que la dépouille n'avait pas séjourné dans l'eau.

Il manquait deux doigts à une main. Un sachet en plastique, posé là à dessein, contenait quelques résidus sanglants. Peut-être le résultat de cette mutilation ?

Tout à coup, Vincent recula instinctivement en découvrant une blessure plus affreuse que les autres. Il se souvint du meurtre de Mathieu Lajeix quelques jours plus tôt. Jusque-là, il avait pu seulement imaginer. Mais plus maintenant.

Même du bétail, personne n'aurait osé le marquer de la sorte. Sur le front du cadavre, un signe gravé au fer rouge, jusqu'à l'os, indiquait la direction de l'enfer : une croix gammée. C'était une vision effrayante, comme si le diable avait frappé de son sceau le vieux maquisard, dans une dernière tentative pour s'approprier son âme.

Tout en réfléchissant, il observa le corps avec soin. Celui-ci aurait dû, logiquement, être dissimulé pour qu'on ne le retrouve pas. Au

lieu de cela, il avait été mis bien en vue, en respectant toutefois une certaine distance. Le meurtrier voulait donc que l'on découvre le cadavre, mais pas tout de suite. Juste le temps de prendre une confortable avance, probablement ?

Quoi qu'il en soit, Vincent n'avait plus qu'une chose à faire. Il composa le numéro de la gendarmerie sur son téléphone portable, en pensant que les reportages de l'après-midi se feraient sans lui.

***

Vincent quitta les locaux de la brigade vers 18 heures. Il s'estimait chanceux. Malgré les circonstances, à savoir un meurtre, les gendarmes avaient procédé de manière rapide. Accessoirement, le chef de corps lui avait appris la capture du groupe d'activistes néonazis. Maintenant, ceux-ci étaient en garde à vue dans une unité antiterroriste à Paris. Une équipe de spécialistes s'occupait d'eux.

Le journaliste remarqua la présence, dans la cour de la gendarmerie, d'un autobus et de deux camions dont l'apparence lui était familière. Des renforts étaient arrivés, et pas n'importe lesquels. Il avait parfaitement reconnu un symbole qui ornait, de manière discrète, les portes des véhicules. Ce sigle, c'était celui de son ancienne unité.

Vincent s'attendait donc à recevoir un message. Il ne fut pas étonné lorsque son téléphone portable se mit à sonner. C'était un texto : « *Demain, café, 10 h. Où ?* ». C'était signé : « *Le grand méchant loup* ». Il tapa sa réponse sur le clavier : « *Monument* long. *2, lat. 47,7833* ».

Vincent avait besoin de se changer les idées. Il monta dans sa voiture et prit la route vers sa cible suivante : un village dont le lac portait le nom d'une sainte. Comme chaque printemps, plusieurs manifestations se déroulaient dans cette municipalité.

Avec une fondation franco-allemande, le comité de jumelage organisait une grande fête de la bière. Les fûts de houblon venaient de Munich. Les festivités se déroulaient à quelques pas du lac, le long des rives ombragées. De nombreux participants profitaient du beau temps, chopes bien remplies en main. Parmi eux, quelques Bavarois n'avaient pas hésité à revêtir leur costume traditionnel : larges bretelles et petits chapeaux à plume.

Vincent entra dans la salle des fêtes en passant par les cuisines. De grandes marmites laissaient échapper un fumet sympathique. Le traiteur du village s'affairait autour des fourneaux. Sous sa barbe, il affichait un sourire de gastronome.

— Combien de convives sont attendus ? demanda le journaliste.

— Oh, quand même deux cents... Pour l'instant, la plupart sont dehors. Les autres ont décidé de faire dans la culture avant de passer à table.

— C'est-à-dire ?

— Ils sont à la conférence au foyer du bourg. Si vous faites vite, vous pourrez faire une photo là-bas, mais ce doit être la fin...

Vincent se dirigea rapidement vers le foyer, une bâtisse de pierre restaurée derrière le château du village. Il marcha jusqu'à la salle où

une affichette indiquait le programme des festivités : « *Le Comité de Jumelage organise sa première fête de la bière, avec ses amis allemands de la fondation culturelle Pytheas Erbe. 14 h 30 : vide-greniers ouvert à tous. 18 h : conférence sur les maladies génétiques. 20 h : pot de l'amitié. 20 h 30 : banquet avec choucroute traditionnelle, terminé par un bal avec orchestre folklorique bavarois.* ».

Lorsque Vincent entra dans la salle qui affichait complet, la présidente d'une association locale vint lui serrer la main.

— Vous arrivez juste à temps pour la photo, la conférence est presque terminée… Le conférencier s'appelle Josef Stahl, un chercheur qui exerçait auparavant dans la chirurgie.

— Le responsable du comité allemand est-il ici ?

— De la *fondation* allemande… rectifia-t-elle avec importance. Regardez la jeune femme habillée en noir, au premier rang. Elle s'appelle Katharina von Zellern.

Installé à la tribune, l'orateur donnait sa conférence en ponctuant ses paroles de gestes déliés, très à l'aise avec son public. La présidente allemande appréciait l'habileté avec laquelle Josef Stahl faisait passer ses thèses sur l'eugénisme, un des grands thèmes en lesquels il croyait. Chirurgien spécialiste de la reconstruction faciale, il ciselait son discours dans le vif en utilisant le scalpel de l'humanisme.

— Tout le monde a le droit de vivre, personne ne reviendra là-

dessus : la lutte contre les maladies génétiques est un combat utile. Personne ne dira le contraire. Malheureusement, les malades sont aussi des cobayes. En effet, lorsque nous ne trouvons pas comment les guérir, nous n'arrivons qu'à les soigner. Or, soigner n'est pas synonyme de guérir… Être reconnu comme malade est un progrès considérable. Être soigné aussi. Mais être traité en cobaye ne l'est certainement pas.

Katharina von Zellern le connaissait assez pour savoir qu'il préparait son auditoire à la suite de son discours, en faisant vibrer, juste avant, la corde sensible.

— 98 % de nos gènes sont identiques à ceux des chimpanzés. Une différence de 2 % entre deux lessives, par exemple, ne change rien au fait que ce sont des lessives. En d'autres termes, génétiquement parlant, nous sommes tous des singes. Dont certains font des conférences, comme moi… dit-il avec un sourire, en baissant lentement les yeux avec une modestie calculée.

Puis il releva la tête brusquement, foudroyant la salle du regard.

— Regardez dans nos sociétés : la lutte pour le pouvoir, c'est la dominance des meilleurs reproducteurs, c'est-à-dire des mâles alpha. Au moyen de l'ordre politique, financier, voire militaire… Tout cela n'a-t-il rien de primitif, d'animal ? Pensez aux dictateurs : qui voudrait être le roi des singes, sinon d'autres singes ?

Dans le public, certains spectateurs se mirent à rire, semblant apprécier cette liberté de ton. Cet anticonformisme débité d'une manière bien rodée, sans concession, semblait leur plaire. Préparant

ses effets, Josef Stahl observa son auditoire et lança :

— C’est sur la chaîne d’ADN elle-même qu’il faut travailler. Pourquoi resterions-nous des chimpanzés à 98 % ? Nous allons reformater l’Humanité. Ce jour-là, plus de malades ni d'inadaptés sociaux… Tout le monde aura sa place dans le meilleur des mondes.

Katharina von Zellern songea que Josef Stahl venait de faire admettre les règles de l’eugénisme à une centaine de personnes. Et cela, le plus naturellement du monde, en utilisant l’argument de la lutte contre la maladie. Pourvu qu’il s’arrête là, pensa-t-elle. Autrement, il continuera sur le thème d’une société plus humaine, où chacun aura un rôle attribué dès la naissance : ouvrier, fonctionnaire, policier, soldat… et où les bouches jugées inutiles, telles que les artistes, philosophes et autres penseurs, ne naîtront plus grâce aux « *bienfaits* » de la génétique.

Dans la salle, quelqu’un leva le doigt pour poser une question. C’était un ecclésiastique, le père Jean-Pierre qui officiait dans les vingt-cinq clochers de la paroisse des Monts et Rivières. La population locale l’aimait beaucoup pour sa simplicité et son humanisme.

— Puisque vous parlez de génétique, que pensez-vous du clonage ?

— Le clonage sera la plus grande chance de l’humanité. Imaginez une race de travailleurs qui ne feraient jamais grève. On limiterait leur durée de vie, leur niveau d’intelligence, afin de contrôler cette nouvelle population. De parfaits esclaves dévoués, corps et âme, à

leurs maîtres !

— Cela ne risque-t-il pas, au contraire, d'être la pire des malédictions ?

— Qui sommes-nous pour le dire ? Et si nous étions des clones nous-mêmes ?

— Comment cela ?

— Supposons un instant que le jardin d'Éden ait été un laboratoire de recherches génétiques. Lorsque l'expérience échappe à son contrôle, le chef de projet, qui s'appelle Yahvé-Dieu, jette ses cobayes dehors…

— Vous êtes en train de parler de la Genèse, de la désobéissance d'Adam et d'Ève lorsqu'ils mangent le fruit défendu. Est-ce bien cela ?

— Tout à fait. Ce chef de projet effectue, par mesure de sécurité, une injection de gènes à retardement sur ses clones. La raison en est simple : sa création pourrait devenir une menace si elle se retournait contre lui. Alors cela explique tout, notre courte vie ainsi que la bêtise humaine…

— Donc, vous pensez que l'homme n'est pas l'unique responsable de ses actes ?

— Si c'était le cas, alors le péché n'existerait plus, mon père. Car, si tout le monde disposait de moyens intellectuels suffisants, qui commettrait encore des péchés ?

— Une machine ne sait pas faire la différence entre le bien et le

mal. Voilà pourquoi Dieu a donné une âme à l'homme, ainsi que le pouvoir de choisir. Ne croyez-vous pas ?

— Et bien, s’il existe un gène de l’âme, j’espère que nous vivrons assez longtemps pour le découvrir…

Josef disait ce genre de choses avec un humour cynique, mais Katharina savait que, au fond, il y croyait. Probablement parce qu’il était vraiment spécial, comme ces chercheurs qui restent isolés dans leurs laboratoires trop longtemps.

Au fond de la salle, elle remarqua un photographe. Celui-ci, contrairement au reste du public, ne semblait pas convaincu par le discours du docteur Stahl. Il prenait des photos du conférencier comme si c’était une corvée, avec, au fond du regard, la lueur sauvage des animaux que l’on ne dresse pas. Il leva la main pour poser une question. Josef lui donna la parole.

— Vincent Delaroche, du journal Le *Miroir des monts*. Qu’arrivera-t-il le jour où l’on pourra modifier l’homme génétiquement, par exemple au profit d’une caste dirigeante ou d’une oligarchie ?

Après un court instant de réflexion, Stahl répondit :

— Rassurez-vous, nos sociétés sont protégées par des lois, qu’elles soient nationales ou européennes. Ces lois nous défendent.

— Comme pour les cultures transgéniques, on suppose ! Et les OGM, vous en faites quoi ? lança une voix parmi les derniers rangs.

C’était le président d’une association d’agriculteurs qui

organisait, chaque année, un concours de labours. Il était connu pour ses idées sur l'écologie. Tout en roulant une extrémité de sa moustache entre le pouce et l'index, il regardait l'orateur d'un œil vigilant. Apparemment, la question du journaliste venait de mettre le feu aux poudres. Un vent de contestation montait.

Josef avait été un peu trop bavard. Katharina, voyant que son auditoire commençait à lui échapper, décida qu'il était temps d'arrêter. Elle fit un petit signe au scientifique. Ensuite, elle s'approcha du micro en souriant.

— Mesdames et messieurs, il faut maintenant terminer cette conférence. Une excellente choucroute nous attend au banquet, précédée d'un verre de l'amitié... ou plus exactement d'une bière de l'amitié, si je puis dire. Merci pour votre présence à tous.

En descendant de l'estrade, Katharina se dirigea vers le journaliste. Les relations avec la presse faisaient partie du travail de la jeune femme. D'autre part, elle ne savait pas pourquoi, mais cet homme l'attirait et l'intriguait à la fois. D'habitude, les journalistes de province ne posaient pas des questions de la manière dont il l'avait fait.

— Puis-je vous proposer un rafraîchissement avant de partir ?

— Non, je ne bois pas.

— Un jus de fruit, alors ?

— Pas le temps. Merci quand même.

Déçue de ne pas voir son charme agir, elle essaya de retenir le

journaliste.

— Vous passerez nous voir après-demain ? Il y aura l'inauguration de notre exposition au centre d'art international.

— Alors j'y serai. Au revoir, madame la présidente.

En sortant, Vincent sentit l'envie confuse de changer d'air. Non loin d'ici se trouvait un paradis perdu, profondément enfoui dans la campagne. Aucun fruit défendu n'y poussait. Il ne restait plus qu'à mettre le pied à fond sur l'accélérateur.

***

La prochaine cible du journaliste était une île. Celle-ci s'étendait au milieu d'un lac artificiel. Édifié en 1949, un barrage électrique en régulait le niveau, apportant une plus-value inespérée dans la région. Ce lieu possédait une sorte de magie romantique, avec son château ainsi qu'un phare au sommet d'une colline.

Au fil du temps, c'était devenu un lieu de rendez-vous pour les artistes. Un centre d'art international y organisait de grandes manifestations tout au long de l'année : expositions, colloques et même concerts. La seule manière de s'y rendre, mis à part en bateau, était un pont long et étroit, à voie unique, que les gens d'ici appelaient la passerelle. La plupart du temps, un petit train très apprécié des enfants y cheminait.

Le convoi miniature avec ses wagons chargés de passagers venait de regagner la rive. Vincent en profita pour se rendre sur l'île en voiture, croisant au passage quelques groupes de visiteurs qui,

voyant « *Service de presse* » en lettres capitales sur le capot, s'écartèrent pour le laisser passer. Tout en avançant, Vincent regardait, songeur, les embarcations qui voguaient sur le lac. Au loin, un bateau-restaurant semblait se demander s'il allait prendre le large.

Il était aux environs de 20 h lorsqu'il gara son véhicule devant le château de l'île, en haut d'une route qui serpentait sous les arbres. La demeure datait du XVIIIe siècle, flanquée d'une large tour carrée. Les expositions se déroulaient en partie là, et en même temps, dans le centre d'art à côté du phare. Celui-ci, à mi-chemin entre purgatoire et paradis, n'avait jamais contenu de lampes. Son seul rôle était de donner l'illusion d'une île en plein océan.

Vincent traversa la cour. Il longea de grandes tables dressées pour le banquet de l'exposition. Il croisa deux dames à l'âge incertain, vêtues avec élégance. Elles faisaient partie des responsables qui organisaient la soirée.

— Le *Miroir des monts* vient de loin juste pour nous… fit la plus âgée des deux en le reconnaissant. La plus jeune répondit :

— Lorsque l'on travaille dans la presse, il faut savoir payer de sa personne, dit-on.

— Ce sera un plaisir puisque vous êtes charmante… répondit le journaliste en jouant les séducteurs pour les amuser.

Cela la fit rire, contrairement à sa voisine. Pour cette dernière, le mois de mai n'évoquait plus que de lointains souvenirs. Il leur

demanda quelques renseignements pour son article. Après en avoir obtenu plus que demandé, il entra dans le château.

La demeure ressemblait à un immense labyrinthe avec ses dédales de couloirs, ses pièces plongées dans la pénombre et ses escaliers sans fin. Dans un fond sonore improbable, des images sautillantes étaient projetées à même les murs. S'agissait-il d'une œuvre d'art contemporain, ou bien l'édifice tout entier se souvenait-il de son passé ?

Vincent arriva devant la salle de bal. Un ruban de couleur brun foncé en interdisait l'entrée. C'était une bande magnétique qui faisait le tour de la pièce en flottant. Placés au centre, sept gros ventilateurs étaient dirigés vers le sol. Leur souffle provoquait cette lévitation. Un panneau indiquait le nom de l'auteur dont l'idée était, peut-être, d'illustrer la volatilité de la mémoire.

Qui, depuis Andy Warhol, savait encore faire la différence entre transgression et subversion ? Dans une mise en scène habile, valeur ajoutée et vacuité s'unissaient en proportions égales. S'il y avait quelque chose à comprendre, peut-être fallait-il payer pour le savoir.

Vincent arriva dans la salle de réception. Éclairées par des néons multicolores, d'autres œuvres s'étalaient dans une quasi-obscurité. À cause des jeux de lumière et d'ombre, le journaliste avait l'impression d'avancer dans un univers aux limites mouvantes. Chaque nouveau pas était une invitation à entrer dans la dimension, par essence infinie, des apparences. Au détour d'une pièce,

quelqu'un l'appela.

— Bonjour Vincent. Tu travailles ou c'est l'heure de la récréation ?

Se retournant, il vit une jeune femme qu'il ne reconnut pas immédiatement. Elle vint vers lui en souriant et ajouta :

— Cette année, ils ont bien voulu de moi comme commissaire d'exposition. Une île de plus sur mon agenda, la semaine dernière j'étais au Japon, et la semaine précédente en Angleterre. Et toi ?

— Comme d'habitude, je me promène… En ce moment, je travaille pour un journal local. Rien de neuf cette année au centre d'art ?

— Le château vient d'être restauré. Maintenant, nous avons même des chambres pour les séjours d'artistes… et le boulanger nous livre tous les matins. Rien de tel qu'un croissant bien chaud dans les brumes de l'aube, en regardant le land art s'étendre dans le parc…

— Depuis la péniche, tu as fait du chemin, on dirait.

Voilà quelques années, la péniche était un atelier d'artistes flottant. Le navire ne restait jamais longtemps à la même place, montant ou descendant la Seine toutes les semaines, jetant l'ancre vers Boulogne ou en plein centre de Paris. La jeune femme y exposait ses premières toiles, qu'elle signait du prénom d'Ophélie suivi de deux X juxtaposés. C'était là qu'ils s'étaient rencontrés au hasard d'une soirée. À l'époque, il rentrait d'une mission à

l'étranger.

— Puisque tu es journaliste, alors je te fais visiter l'exposition.

— Volontiers, je suis là pour couvrir l'événement.

— Alors c'est parfait : tu arrives juste à l'heure de l'apéritif. C'est le meilleur moment pour faire connaissance avec nos invités.

Ophélie le conduisit dans la cour du château. Un grand nombre de personnes y étaient rassemblées, profitant du beau temps, un verre à la main. Elle présenta Vincent aux artistes de l'exposition. Il en profita pour les faire parler de leurs œuvres. Il enregistrait tout ce qu'ils disaient dans un petit coin de sa tête, en prévision de l'article qu'il devrait écrire plus tard.

— Je te laisse travailler, lui dit-elle. On se retrouve au banquet ? Arrête de courir et fais une pause, je t'invite…

— Alors ma dernière danse sera pour vous, jolie demoiselle. À tout à l'heure…

Il s'éloigna et continua son tour des personnes présentes. À quelques pas de lui, le journaliste aperçut un visage qu'il connaissait. C'était un écrivain frappé du pire pour un homme de plume : la cécité. Cela aurait réduit la plupart des gens à la canne blanche. Mais pour qui savait, cet homme-là avait un destin. Il se faisait un point d'honneur à continuer comme si de rien n'était, malgré sa paire de lunettes noires.

Il s'appelait Paul Lauteix. Il avait à son actif une trentaine d'ouvrages et des livres sur la Résistance. Sa fidèle secrétaire Élodie

l'accompagnait. Le journaliste s'approcha d'eux pour les saluer. Reconnaissant sa voix, l'écrivain tendit une main vers lui, au jugé. Vincent la saisit au vol.

— Bien le bonjour au petit journal… fit Paul Lauteix en souriant.

Ce sourire fut de courte durée. Paul reprit :

— Vous avez vu ça, ces derniers jours dans la région ? On compte les morts. Qu'en pensent-ils, au *Miroir des monts* ?

— Pour l'instant, pas grand-chose.

— Et bien, ils devraient. Deux Résistants assassinés, ça donne à réfléchir, tout de même. Mais rien ne sort. Pourtant, les gens d'ici, ils ont de la mémoire. Sauf qu'ils se taisent.

— Ils ont leurs secrets.

— Je sais que vous êtes prudent. Je vous aime bien, alors je vais vous dire ce que je sais. Les deux Résistants en question, je les ai connus. Pendant la guerre, ils étaient dans le même groupe de maquisards. Leur chef, vous le connaissez, vous l'avez photographié bien souvent : le capitaine Pierre.

— J'ignorais ces détails.

— Ce ne sont pas des détails. On les appelait les apôtres parce qu'ils étaient douze. Ils portaient les mêmes prénoms que les disciples du Christ. Un curieux hasard de la vie, un clin d'œil de Dieu peut-être. Appelez ça comme vous voulez… Mais c'était ainsi.

— Oui, et bien ?

— Avec les années, ils n'étaient plus que quatre survivants très âgés. Allons nous asseoir un peu à l'écart. Pas la peine que tout le monde entende ce que j'ai à vous dire.

Élodie prit Paul par la main. Ils s'installèrent à une table proche. Devant eux, le lac s'étendait dans des flots argentés. Vincent savait que Paul, l'écrivain aveugle, voyait le monde mieux que ceux qui ont des yeux. Lorsque la nature prend, elle donne toujours en échange.

— Lorsque Limoges a été libérée en 1944, les Résistants ont pris la préfecture. Les forces allemandes, dans leur fuite, n'ont pas eu le temps de détruire tous leurs documents. L'un d'eux parlait d'une mission dont la division Das Reich, présente dans notre région, aurait été chargée : avec une de leurs unités, protéger un convoi d'or jusqu'à Berlin.

— Ce document existe-t-il toujours ?

— On n'en sait rien. Il y avait aussi des registres avec les noms des délateurs que les nazis rétribuaient. Tout cela a disparu, évidemment… Encore aujourd'hui, certaines personnes se demandent, en tremblant, ce que tout cela est devenu.

— Plus d'un demi-siècle a passé, les années ont réglé les comptes, non ?

— Pour faire payer, il n'y a pas prescription dans la tête des gens, moi je vous le dis…

— Vous pensez que les deux meurtres sont liés à une vengeance ?

— Je l'ignore. Par contre, ce dont je suis persuadé, c'est que

quelqu'un cherche à mettre la main sur ce trésor. Il y aura de nouvelles victimes bientôt, croyez-moi. Voulez-vous un conseil ?

— Je vous écoute.

— Allez voir le capitaine Pierre et l'autre survivant de son groupe. Je vous donnerai les adresses si vous n'avez pas. D'après moi, ce sont les prochains sur la liste.

Il marqua une pause et respira profondément avant de reprendre.

— Sur cette histoire de trésor, je ne sais pas grand-chose, malheureusement. Par contre, je suis certain de l'honnêteté du capitaine Pierre et de ses hommes. Si l'or était tombé entre leurs mains, ils l'auraient rendu. Cela ne fait pour moi aucun doute.

— Je le crois aussi.

— Ou bien, quelque chose d'imprévu les en a empêchés. J'ignore quoi exactement. Mais j'en ai une idée…

— Pourriez-vous préciser ?

— Je préfère me taire, sinon vous allez me prendre pour un fou.

— Les fous disent parfois plus de choses sensées que certaines personnes saines d'esprit…

— Très bien. Mais je vous préviens, vous aurez sans doute des difficultés à me croire… Élodie, peux-tu nous apporter quelque chose à boire ? Un jus de fruit pour moi, s'il te plaît.

La jeune femme se leva et se dirigea vers le buffet. Vincent et Paul restèrent seuls. Personne d'autre ne pouvait entendre ce qu'ils

disaient.

— Vous savez, la Résistance, c'était ma jeunesse... Les jeunes d'aujourd'hui ne peuvent pas imaginer, avec leurs jeux vidéo et Internet, à quel point c'était un autre monde. Avez-vous déjà entendu parler de l'ordre noir ?

— Vous voulez parler des SS.

— Pour la plupart des gens, cela correspondrait, en effet. Ces criminels avaient trois couleurs : rouge, argent et noir. Creusez encore un peu...

— L'ordre de Thulé ? C'était une société secrète qui réunissait beaucoup de dignitaires allemands, fit Vincent en cherchant dans sa mémoire.

— Voilà une meilleure réponse. Mais l'ordre de Thulé n'était qu'un paravent, la partie visible de l'iceberg. Adolf Hitler faisait partie d'une loge noire. S'il prétendait que le IIIe Reich durerait mille ans, il ne l'avait pas dit à la légère. Il avait des raisons précises d'indiquer ce nombre-là plutôt qu'un autre.

— Rien d'étonnant vu le personnage, et alors ?

— À l'après-guerre, des filières ont permis à des criminels de guerre de s'enfuir, par exemple en Amérique du Sud. Ils ont même monté des sociétés là-bas.

— Et pour en revenir à l'ordre noir ?

— Rien n'exclut qu'une structure d'intérêts communs ait perduré jusqu'à nos jours. Une association, ou que sais-je encore.

— Vous êtes sérieux ?

— Ne les sous-estimez pas... Les nazis cherchaient dans tous les domaines. Les V1 et V2 en sont un exemple, leurs projets de bombes atomiques aussi. D'ailleurs, les américains ont récupéré bon nombre de leurs scientifiques à la Libération, avec l'opération Paperclip.

— C'était probablement plus prudent, étant donné les circonstances...

— Ce qu'on connaît moins, en revanche, ce sont les dossiers secrets nazis : ailes volantes Horten, alchimie, terre creuse, *Neu Schwabenland* et j'en passe. Voire même occultisme, magie... Hitler croyait dans ces choses. Il s'entourait d'astrologues et de médiums. Par exemple, avez-vous entendu parler du kabbaliste tchèque Franz Bardon, qu'il fit torturer pour lui voler ses secrets ? C'est un fait authentique, cherchez de ce côté-là et vous serez surpris. Voulez-vous connaître la suite ?

— Je vous écoute.

— Pour ce trésor, un lévite venu d'Ukraine, originaire de la communauté Loubavitch, l'aurait maudit selon un rite secret. Avant de mourir dans un camp, ce rabbin l'a dit à ses compagnons. Celui qui m'a raconté cette histoire, c'est un violoniste dont la mère était juive ashkénaze. Ce musicien ne croyait pas dans *ces choses-là*. Malgré tout, il m'en avait parlé à voix basse, comme s'il craignait je ne sais quoi...

Paul marqua un silence et murmura, juste assez fort pour que

Vincent puisse l'entendre :

— Le rabbin était un kabbaliste. Lors d'un rituel de haute magie, il a invoqué le dieu de Moïse et proféré la malédiction des Justes. Enfin, il a sacrifié un bélier dans les flammes d'un buisson ardent, afin que le sort ne s'éteigne jamais.

Il leva la tête vers le ciel comme si un oiseau immense, invisible, passait en faisant battre ses ailes. Pourtant, il n'y avait qu'un ciel bleu parsemé de nuages.

— J'ai parfois douté de l'existence de Dieu. Mais, curieusement, j'ai toujours cru en la justice divine… Cette malédiction était endormie et maintenant, elle est en train de se réveiller. Voilà pourquoi l'on commence à compter les morts. Ce trésor, il tuera tous ceux qui le toucheront de leurs mains, vous verrez…

Élodie revint et posa trois verres sur la table. Elle plaça celui de Paul juste devant la main de celui-ci, en faisant un peu de bruit pour que l'écrivain puisse le trouver facilement.

— Parlons d'autre chose maintenant, fit Paul à bâtons rompus, laissant ses paroles s'envoler vers un ciel transparent, comme si cette discussion n'avait jamais existé. Changeant de sujet, il continua :

— Dans deux jours, il va y avoir une grande inauguration sur l'île. Vous y serez présent, j'espère ?

***

Vincent rejoignit Ophélie au banquet. Quelques maires des

communes avoisinantes étaient rassemblés autour d'une table. La plupart d'entre eux connaissaient le journaliste depuis longtemps déjà. Les conversations allaient bon train. Quelques-unes portaient sur les événements des derniers jours.

Un conseiller municipal parla même, non sans inquiétude, de l'arrivée de forces militaires dans le chef-lieu du canton. Entre deux plats, tout le monde se félicitait de l'arrestation du groupe de néonazis en pensant que, d'ici quelques semaines, tout cela serait oublié.

En fin de soirée, le parc se transforma en piste de danse parmi les sculptures monumentales. Les organisateurs avaient fait venir un sound system pour animer le début de la nuit. Au hasard des reportages, le journaliste aimait découvrir ces fêtes qui paraissaient improvisées. Lorsque venait le matin, tout disparaissait et s'évanouissait comme un rêve. À se demander si cela avait réellement existé…

Après le banquet, Vincent marcha au bout du jardin qui entourait le château. Il s'assit sur une balustrade en pierre. Dans l'éclat diamantin de la pleine lune, il laissa son regard dériver vers le lac. Flottant dans l'air, la musique lui parvenait faiblement : un vieux funk des années 1980. La voix de la chanteuse, Gayle Adams, désormais numérisée, n'avait plus rien à craindre de l'outrage des années. Les parfums de la nature s'exhalaient au gré d'une brise tiède. Tout était en harmonie. Difficile de croire qu'un groupe d'activistes néonazis ait pu opérer dans la région…

Le journaliste avait toutes les photos qu'il voulait. Pas besoin de montre pour savoir qu'à présent, c'était le moment de partir. Il entendit quelqu'un marcher derrière lui et se retourna. C'était Ophélie.

— Tu t'en vas maintenant ? Reste encore un peu, je ne t'ai pas montré ma dernière création… Viens…

La jeune femme prit la main de Vincent, l'attirant dans le sillage de son parfum léger. Ils passèrent discrètement près des tables où quelques convives, un peu fatigués, refaisaient le monde en terminant les dernières bouteilles. Au loin dans le parc, les autres invités dansaient au milieu des vibrations trépidantes du sound system.

Lorsque Vincent et Ophélie entrèrent dans le château, celui-ci était désert. Malgré tout, une pulsation mystérieuse continuait à faire battre le cœur de la demeure. Personne n'avait éteint les œuvres audiovisuelles qui crachaient leurs images floues. Les sculptures se cachaient dans la pénombre, telles des créatures d'un autre monde, dans la lueur tremblotante des néons multicolores.

La jeune femme conduisit Vincent dans les étages, parmi un dédale de couloirs. Sur une des portes, l'inscription « *Chambre solaire* » était écrite en lettres anglaises déliées, sur une porte qu'elle poussa. Ils entrèrent.

Un espace lumineux s'étendait devant eux, ponctué de voiles et de filets. C'était une sorte de labyrinthe translucide fait de toiles blanches et ambrées, délimitant des pièces sans parois fixes.

Soulevant les murs d'étoffe, des ventilateurs invisibles soufflaient. Quelques miroirs renforçaient l'illusion d'un espace scintillant où les limites réelles, aux frontières de la réalité, ne pouvaient pas exister.

— Voilà, tu es de l'autre côté du monde. C'est du « room-art », par opposition au land art que tu connais déjà. Le centre d'art a mis cette pièce à ma disposition.

— Depuis toujours, tu voulais vivre à l'intérieur d'une œuvre. Mais c'était déjà le cas depuis ta naissance… fit Vincent en regardant la silhouette de la jeune femme se refléter, à l'infini, entre des glaces au fond doré. L'air songeur, il ajouta :

— Tu n'as vraiment pas changé…

— Et toi ? Que t'est-il arrivé depuis la dernière fois ?

— Avec mon métier, j'ai beaucoup voyagé. Mais finalement, je ne faisais que le tour des parallèles. Alors j'ai fini par comprendre une chose.

— Laquelle ?

— On n'a de temps que pour vivre et pour aimer.

Ophélie, troublée, baissa les yeux. Ils allèrent s'asseoir dans une balancelle derrière des filets argentés.

— Plutôt sympa comme canapé, tu ne trouves pas ? fit-elle. Rien ne rappelle une chambre ici, pas de chaises, pas de tables, pas de lit. À la place, uniquement des objets détournés, des choses que l'on trouve à l'extérieur. Je n'aime pas me sentir enfermée. Tu ne portes

toujours pas de montre ?

— Pourquoi en porterais-une, pour me sentir prisonnier du temps ?

— Tiens, je n'avais pas remarqué… dit-elle en apercevant une ombre à travers la chemise de Vincent. Je peux regarder ? Défais le bouton.

En remontant le tissu de la manche, on pouvait voir une partie du tatouage que Vincent portait sur son bras et son épaule gauche. Afin qu'Ophélie puisse en voir la totalité, il retira sa chemise. La jeune femme passa sa main sur la peau, tout en la caressant et en observant ce qu'elle découvrait d'un œil attentif.

Ce qu'elle voyait était une sorte d'emblème énigmatique : un homme ailé, torse nu, seulement vêtu d'une étoffe à partir de la taille, ouvrait ses ailes entre lesquelles passait une étoile filante. Il portait un serpent enroulé au poignet gauche. Entre ses mains, il tenait une chaîne qu'il venait de briser, dont les extrémités disloquées volaient en l'air.

— Je l'ai fait graver lorsque j'ai donné ma démission. Voilà pourquoi la chaîne est rompue, laissa échapper Vincent comme une excuse.

— Intéressant, ce lapsus, je croyais qu'on gravait uniquement l'acier, pas les êtres humains… Pourquoi l'étoile filante ?

— Parce qu'il y a un moment pour faire chaque chose.

— Et le serpent ?

— Un homme ne peut pas briser une telle chaîne à mains nues. Il a donc un secret.

— Et lui, est-ce un ange ou un homme ailé ?

— Si les anges n'ont pas de sexe, alors c'est simple à vérifier… fit Vincent en prenant tendrement la main de la jeune femme. Elle répondit en passant un bras autour de sa taille, l'enlaçant avec lenteur comme si c'était la première fois.

Elle laissa courir ses doigts sur les muscles de Vincent, s'arrêtant sur une cicatrice qu'elle connaissait déjà.

— C'est bon de te retrouver, mon beau légionnaire.

Du temps où ils étaient ensemble, elle aimait bien l'appeler ainsi. Pourtant, c'était d'un autre corps d'active dont il avait fait partie. Elle le savait bien.

— Pourquoi es-tu parti, Vincent ?

— Parce que je croyais dans certaines valeurs. J'ai mis des années à comprendre que les dés étaient pipés.

Il posa ses lèvres sur celle d'Ophélie avec douceur, en caressant sa joue. Ils s'embrassèrent longuement, découvrant les gestes des amants que la vie sépare puis réunit de nouveau.

Sur cette île en pleine terre qui paraissait si éloignée du reste du monde, et où montaient les échos de la fête dans le parc, il eut le sentiment que, s'il existait une vérité, alors elle se cachait au détour d'une allée, d'un ruisseau, ou peut-être dans le regard d'une femme que l'on déshabille.

Cela devenait presque lumineux ici, entre les miroirs dorés qui reflétaient les longs cheveux de la jeune femme, son corps de nymphe qui frémissait et ondoyait dans la lumière, parmi les filets argentés de cette chambre solaire. En observant le mouvement de la taille d'Ophélie, lent et régulier comme les vagues qui rejoignent un rivage perdu, Vincent songea qu'il aurait dû, dans sa jeunesse, apprendre à peindre plutôt qu'à utiliser les armes.

***

Dans la nuit, le journaliste fit un mauvais rêve. Il était à l'intérieur d'un camp de prisonniers avec des camarades de détention. Ils étaient tous d'une maigreur squelettique. Ils portaient des vestes et des pantalons à rayures crasseux. Lui et ses compagnons étaient réunis dans un minuscule réduit sans fenêtres, creusé sous leur cantonnement, étayé par quelques planches. Posée sur une table branlante, la flamme d'une bougie éclairait leurs visages décharnés.

Il était en train de réciter une sorte d'incantation à voix basse. C'était un bien curieux rituel qui se déroulait là, avec un tissu blanc, seule chose immaculée ici, dans l'odeur de la bougie qui laissait échapper une fumée noire. « *Oura, khévodi, oura hannévél vékhinor, aîra hacha'har* [7] *… El, Elohim, Adonaï, Tzevaot, Shaddaï, Ehyeh Asher Ehyeh* [8] … », telles étaient les paroles qui sortaient de sa bouche.

Il les disait en psalmodiant. Il les connaissait par cœur, comme les textes sacrés pour un prêtre, ou la Torah pour un rabbin. Puis il

dit le septième et dernier nom, celui qu'il ne fallait jamais prononcer en vain. Cela ouvrit une brèche déchirant l'espace.

Soudain, dans la magie de son rêve, il se trouva emporté au sommet d'une montagne. Un temple antique s'y dressait, comme issu d'une Jérusalem céleste. Il faisait jour et le ciel était d'un bleu magnifique. Pourtant, on pouvait voir briller quelques étoiles au firmament, vers le septentrion.

Il entendit un rugissement. À quelques pas, un lion prêt à bondir le regardait. Vincent prononça un mot et le fauve baissa la tête, puis releva celle-ci et marcha à ses côtés.

Tout à coup, surgi de l'infini, un immense soleil s'éleva dans une lumière aveuglante, emplissant la totalité de son champ de vision. Une vibration grave montait comme s'il était à proximité d'un puissant champ magnétique. Il avait l'impression que tous les poils de sa peau se hérissaient. La peur d'être réduit en cendres lui vint, qu'il chassa vite de ses pensées.

Un vieillard se tenait devant l'astre flamboyant. Il devait être d'un âge vénérable, car sa chevelure, dont une partie flottait dans un vent solaire, rejoignait sa taille. C'était le maître de cette sphère de conscience éblouissante, issue du monde des causes. Le regardant droit dans les yeux, il posa sa main sur l'épaule gauche de Vincent en disant :

— Tu portes le signe en toi, je le vois. Il fait partie de ta chair. Voilà pourquoi je peux poser ma dextre sur toi sans te foudroyer. On m'appelle le fils de l'ancien des anciens. Enfant de sagesse, ne laisse

jamais la haine franchir la porte de ton cœur, sinon elle t'emportera dans l'abîme. Maintenant, fais ce que tu as à faire…

La main du vieillard toujours posée sur son épaule, Vincent se tourna vers l'orient. Il prononça un tétragramme dans une langue inconnue, tendit un bras vers la vallée et s'exclama :

— Justice ! Ô Éternel, Ancien des Anciens, que l'or de nos temples ne puisse être touché que par les mains pures des Justes et des Innocents ! *Aïn Sof*, qu'il en soit ainsi !

Au moment où il prononça ces paroles, une décharge d'électricité traversa les nerfs de son épaule comme un glaive flamboyant. Un éclair de foudre s'échappa de sa main, traversa la vallée et frappa le sol dans un bruit de tonnerre. Faisant trembler la terre, un halo mauve se dissipa autour de l'impact. Stupéfait, il regarda son bras. Celui-ci était intact.

Vincent se réveilla en sursaut, trempé de sueur. Devant ses yeux, l'image du fils de l'ancien des anciens se dissipait lentement dans la nuit. La chambre solaire était plongée dans la pénombre. La vibration sourde qu'il avait entendue dans son rêve était celle, à peine audible, des ventilateurs. Il se demanda s'il avait hurlé dans son sommeil. Apparemment non, car Ophélie dormait tranquillement à ses côtés.

Pendant un instant, il songea au rabbin ukrainien dont lui avait parlé Paul Lauteix, ainsi qu'à l'histoire de la malédiction. L'origine de son rêve se trouvait là, pensa-t-il. Les mots en hébreu résonnaient encore à ses oreilles. Probablement le souvenir d'une

mission qu'il avait effectuée, voilà longtemps, à Tel-Aviv avec l'aide du Mossad.

Il ferma les yeux, respira profondément et finit par s'endormir du sommeil du juste.

6.
La petite voix

Josef Stahl poussa la porte de sa chambre d'hôtel. Machinalement, il marcha jusqu'à la salle de bains. Il posa sa sacoche et en extirpa une trousse en cuir patiné. Celle-ci contenait des outils chirurgicaux anciens. Ceux-ci avaient appartenu à son grand-père. Étant donné le passé familial de Josef, il s'agissait d'un héritage presque sacré.

Mais l'acier était sali, couvert de sang. Temporairement, il avait emballé le tout dans un sac en plastique. Ses vêtements de travail, parsemés de taches sombres, s'y trouvaient aussi. Maintenant, il fallait tout nettoyer.

Il fit couler l'eau et s'attela à la tâche. Il commença par les scalpels. L'eau et le savon suffiraient. Inutile de procéder à une stérilisation, car avec lui, les risques de complication n'existaient pas. Il se faisait un point d'honneur à extirper le mal en totalité. D'ailleurs, parmi ses patients, aucun n'était jamais retombé malade, ne fût-ce que pour un rhume…

Il regarda son visage dans le miroir. Josef était un homme bien bâti aux traits réguliers, avec un regard pénétrant. Ses cheveux étaient coiffés courts, à l'exception d'une mèche un peu longue qui descendait légèrement sur son front, apportant un peu de fantaisie. En fait, il ressemblait énormément à son grand-père.

Il passa sa main sur la surface de verre. Ses doigts se refermèrent lentement, ses ongles griffant le verre comme s'il voulait passer derrière. Il pensa un instant à sa jeunesse, à son adolescence dans le château familial, à son précepteur. Puis, fermant les yeux, il caressa l'image de son visage sur le miroir. Aujourd'hui, plus personne n'avait à lui donner d'ordres, il était libre. Libre de vivre comme bon lui semblait…

Derrière lui, une petite voix s'éleva. Il l'entendait distinctement. Pourtant, la pièce était déserte. Cette voix l'accompagnait partout. Quand il n'était pas seul, il faisait semblant de ne pas l'entendre.

— Josef, termine ce que tu as commencé. Surtout, fais disparaître les traces avec soin. Après, tu pourras t'amuser avec tes amis.

— Je me suis déjà amusé aujourd'hui, répondit-il machinalement.

— Ne te laisse pas distraire, continue à frotter. Voilà… Tu as presque fini. Essuie les outils maintenant. Range-les dans la trousse. À présent, mets celle-ci dans ton bagage. Demain, tu brûleras le linge sale.

Josef quitta la salle de bain. Il rangea les outils dans sa valise. Tout était irréprochable autour de lui : son lit fait au carré, un vase posé exactement au centre sur la table de chevet. Près du téléphone, son stylo tirait une diagonale parfaite par rapport à la fenêtre. Le fauteuil dans lequel il s'installa était parfaitement aligné par rapport à l'angle des murs. Même s'il était dans une chambre d'hôtel, il

aurait pu se croire chez lui.

Il se sentait fatigué. Plus précisément, une sorte d'angoisse montait en lui. Il chercha le tube de pilules dans sa poche et avala deux comprimés. Étant donné sa profession, il en avait pour tout. Son stock d'excitants et de calmants ne le quittait jamais. C'était un souvenir de sa jeunesse, à l'époque de ses premières autopsies à la faculté.

Pour faciliter l'absorption par son organisme, il alla boire un verre d'eau gazeuse. Il éprouvait déjà une sensation de calme, mais ce n'était qu'une illusion, il le savait. Ce qu'il venait d'avaler mettrait vingt minutes avant d'agir vraiment.

Il ferma les paupières. Quelques images passèrent devant ses yeux. Quand il repensait au château familial, il se sentait mieux, presque à l'abri. Il se souvint du jardin où il jouait avec sa cousine, une jolie adolescente dont il était tombé amoureux. L'image de son vieux précepteur pénétra comme une ombre noire dans ce souvenir.

Quand il était enfant et ne travaillait pas assez bien, le vieil homme le punissait. Celui-ci avait fait la guerre, il en gardait le souvenir dans sa chair. Une balle avait traversé sa main. Depuis ce temps, l'un de ses doigts était resté bloqué, perpétuellement replié en équerre, tel un crochet acéré. Avec ce membre mutilé qui ne formait plus qu'un seul os, il le frappait sur le front comme pour lui percer la tête.

Josef se revit devant une porte inconnue du château, entrant dans une pièce qu'il n'avait jamais visitée avant. C'était l'ancien

cabinet d’entomologiste de son grand-père. Tout au long des murs, dans une odeur d’humidité, un grand cimetière s’étendait : de grandes vitrines contenaient toutes sortes de papillons crucifiés. De superbes papillons qui auraient dû, normalement, s’envoler dans l’air de l’été…

Qui avait commis ce massacre ? Seul un monstre l’aurait pu. Peut-être était-il tapi ici, prêt à bondir sur lui ? Contemplant les dépouilles au cœur transpercé d’une aiguille, Josef avait été pris de terreur.

Il avait fui à toutes jambes en oubliant de refermer la porte. Des ombres effrayantes le poursuivirent jusqu’à l’entrée du jardin. En un instant, elles se consumèrent sous les rayons du soleil. Son père, marchant dans une allée, avait remarqué qu’il tremblait. Aussitôt, il lui avait dit :

— Un homme ne doit jamais montrer ses faiblesses. Jamais, entends-tu ? Sinon, c’est la mort. Fais comme moi, sois fort. Maintenant, dis-moi ce qui t’a fait peur.

Josef lui avait expliqué. Son père s’était mis à rire en s’exclamant :

— Mais ce n’est rien du tout, ça ! Tu n’as pas vu le reste, heureusement…

Josef en avait conclu que les papillons étaient des insectes faibles. Il s’était alors juré de ne jamais leur ressembler.

Le « *reste* » dont parlait son père, il l’avait découvert à sa

majorité, alors qu’il commençait ses études de médecine. Les vitrines aux papillons cachaient une collection secrète, totalement impensable, conservée dans le formol. C’était son grand-père qui l’avait constituée, du temps où celui-ci était docteur dans les camps nazis.

Les joints de quelques bocaux étaient en mauvais état. Cela expliquait les relents nauséabonds dans la pièce. Aucun organe humain ne manquait à ce sinistre conservatoire : globes oculaires, doigts, reins, testicules, ovaires, fœtus. Et aussi quelques échantillons qu’il n'arrivait même pas à identifier.

Ce jour-là, de nouveau, Josef s’était mis à trembler comme un enfant. Dire qu’il avait grandi ici, à quelques pas seulement de ces reliques maudites.

Quelques mois ensuite, en faisant des recherches, il avait appris qu’au Japon, les médecins de l’unité 731 avaient été plus loin dans l’horreur. Ils avaient semé l’épouvante jusqu’à la fin de la Deuxième Guerre mondiale : inoculation du virus de la peste, du choléra, dans un camp où se déroulaient des actes de pure barbarie, absolument inimaginables, à des fins soi-disant médicales. La vivisection était pratiquée systématiquement sur les prisonniers, sans anesthésie. Etant donné qu’ils remuaient beaucoup malgré les sangles, une bonne habitude du scalpel était indispensable. Heureusement, leurs hurlements cessaient lorsqu’ils s’étaient vidés de la moitié de leur sang.

Apprendre cette histoire l'avait soulagé. Son grand-père n’était

donc pas le pire des monstres. Il s'était senti comme pardonné. Malheureusement, l’année suivante, il avait souffert de violents maux de tête. Ceux-ci revenaient de temps à autre malgré le traitement qu’il s’était prescrit lui-même.

À la faculté de médecine, il procédait à des autopsies. Avec les années, il était devenu très instruit en anatomie. La spécialité familiale étant la chirurgie et surtout la reconstruction faciale, c’était dans ce domaine qu’il avait fait ses preuves.

Titulaire de deux doctorats, l’un en médecine et l’autre en biochimie, il était supérieurement intelligent. Passionné par la génétique, il soupçonnait que l’on pouvait modifier bien plus qu’un visage. Un nez, une bouche, des yeux : trop simple pour lui… Le clonage l’intéressait davantage. À vrai dire, s’il continuait à exercer aujourd’hui, c’était uniquement par goût. Financièrement, il n’en avait jamais eu besoin.

Il prit un troisième comprimé. La petite voix s’éleva derrière lui, venant de l’autre côté d’un miroir invisible :

— Deux c’est suffisant, pourquoi en prendre trois ?

Il se leva brusquement et cria :

— Je ne suis pas malade ! Les malades sont faibles, moi je suis fort !

Il arpenta la pièce avec nervosité. Ses mains tremblaient. Il se dirigea dans la salle de bains et regarda son visage dans la glace. Son regard était particulièrement vif, sans la moindre trace d’atonie.

Une force puissante faisait frémir tous les atomes de son corps. Il se sentait invincible, maître du monde. Au bout de ses doigts, il vit des ondes rouges qui se diluaient dans l'atmosphère.

Tout à l'heure, en début de soirée, il avait rencontré une jeune femme dans un pub. Coiffée court, vingt ans peut-être, un parfum léger flottait autour d'elle. Il se revoyait lui offrant un verre. Puis il l'avait invitée à dîner. Plus tard, dans la voiture, elle s'était rendu compte que quelque chose n'allait pas. Elle pouvait lire dans ses pensées, il le sentait. À ce moment, la petite voix avait parlé dans la tête de Josef, lui suggérant ce qu'il devait faire.

Tout à coup inquiète, la jeune femme avait ouvert la bouche pour crier. Trop tard. D'un coup de scalpel, il venait de lui trancher la carotide. Elle n'eut même pas le temps de se débattre, une lueur d'horreur et de surprise dans les yeux. Josef laissa couler le sang entre ses doigts comme une huile précieuse. Il respira le dernier souffle de sa victime comme s'il s'agissait d'un parfum subtil.

Ce moment fugitif avait duré le temps d'un battement d'ailes de papillon, lui semblait-il. Il avait signé son œuvre avec soin, sculptant la chair tiède avec les outils chirurgicaux de son grand-père. Celui-ci avait le droit dans les camps.

Puis Josef avait séparé la tête du thorax avec précision, comme d'habitude, avant de faire pareil avec le reste. Enfin, il avait disposé le tout en croix, dans une ruelle déserte. Il s'était éloigné à reculons pour admirer son travail une dernière fois. Une pensée traversa alors son esprit : si elle avait eu des cheveux blonds et des yeux

bleus, cette jeune femme aurait ressemblé à une magnifique aryenne.

— Non ! se mit-il à hurler à cette idée.

— Ne parle pas comme les faibles, lui répondit la petite voix derrière le miroir. Ton sang est pur, celui de cette femme ne l'était pas. Tu appartiens à la race supérieure. Tu as fait ton devoir, comme tes ancêtres l'ont fait avant toi.

Brusquement, Josef sentit un grand froid. La température avait baissé d'une dizaine de degrés, lui semblait-il. Sans comprendre pourquoi, il se sentait comme un enfant devant les monstres imaginaires qui peuplent la nuit. Il glissait lentement dans un puits aux parois lisses, sans rien pour s'accrocher ni freiner sa chute. Il ne pouvait faire cesser le flot de pensées dans sa tête. C'était une spirale béante qui l'aspirait dans un vide silencieux. Une sorte d'éclair passa devant ses yeux. Très sûre d'elle, la petite voix continua posément :

— N'aie pas peur, Josef. Je suis là, juste à tes côtés. Si tu veux me voir, regarde devant toi…

Un point lumineux brillait derrière la glace, se transformant en éclairs colorés dans une giration scintillante. Des images floues défilaient sur le verre, devenant plus nettes à chaque seconde, envahissant progressivement son champ de vision. Il se demanda s'il était victime d'une hallucination. Brutalement pris de terreur, Josef mit ses mains sur sa tête en gémissant.

Dans un mouvement sénestrogyre, il tournait sur lui-même, les

bras écartés, à l'intérieur d'un stade immense. Sur les gradins, rassemblés en foule, d'innombrables spectateurs applaudissaient. Des bannières ornées d'aigles germaniques flottaient au vent. Le soleil filtrait au centre d'étendards en forme de svastikas, portées par des soldats en uniformes SS. Une équipe d'athlètes entra sur la piste en faisant le salut hitlérien.

Debout à la tribune, un homme en uniforme s'adressait à la foule. Plongé dans une transe extatique, il ressemblait à un pantin aux ficelles tenues par les démons de l'enfer. Les yeux levés vers le ciel, mains ouvertes vers le haut comme pour capter une énergie surnaturelle, du feu semblait jaillir par sa bouche. Josef le reconnut immédiatement.

— Lui aussi, il peut m'entendre, fit la petite voix dans sa tête. Tes amis sont là, il n'en manque aucun. Tous sans exception, ils m'ont vendu leurs âmes depuis longtemps. Je les ai fait revenir pour toi. Amuses- toi bien, Josef…

***

Profitant de la livraison du boulanger au château, Vincent apporta le petit déjeuner au lit à Ophélie : croissants, thé, confitures ainsi que quelques fleurs cueillies dans le jardin.

— Tu fais quelque chose de précis ce soir ?

— Pas plus que d'habitude… dit-il en déposant un baiser sur les lèvres de la jeune femme.

— Alors à ce soir…

L’heure de son rendez-vous avec le *grand méchant loup* avait sonné. Lorsque Vincent arriva vers 10 h, le centre du village était presque désert.

En sortant de voiture, le journaliste remarqua un individu en costume noir attablé à la terrasse d’un bar. Il le reconnut immédiatement et, d’un pas décidé, marcha vers lui. L’homme regarda sa montre, laissant échapper dans un sourire :

— Vous n’avez pas changé. Toujours aussi précis, Dancer…

Dancer : deux syllabes cristallines comme des notes de musique. À l’entraînement, l’exercice favori de Vincent était d’atteindre quatre cibles en deux secondes, en tournant sur lui-même avec un pistolet dans chaque main. Lorsqu’il était dans l’active, cette volte-face, il l’appelait une valse. D’où son surnom.

— Ne m’appelez plus par mon nom de code, répondit Vincent. J’ai démissionné.

— Les démissions n’existent pas chez nous. Officiellement, vous n’avez pas renouvelé votre contrat. Quatre ans déjà…

— Je suis rayé des cadres à présent. Pourquoi m’avoir demandé de venir, colonel ?

— Dans l’équipe, tout le monde vous regrette. Il y en a même qui vous citent en exemple… Vous savez, il y a toujours votre photo au mess, en bonne place. Je vous offre quelque chose ? Café, comme d’habitude ?

— Pourquoi pas.

Vincent s'assit en face du colonel Lucas. Il sentait que son interlocuteur allait lui poser une question qu'il devinait, aussi répondit-il par avance.

— Vous savez, je suis à la retraite maintenant.

— N'êtes-vous pas trop jeune pour cela ? D'ailleurs, avec le journalisme, vous restez dans le renseignement, comme avant… non ?

— Mais sans personne à abattre. Voilà la différence.

— Allez, soyez philosophe. Nous balayons les saletés, tout au plus. C'est mieux de vivre dans un monde propre… Ne trouvez-vous pas ?

— Lorsque nous faisons notre travail, le sang se met à couler. Est-ce cela que vous appelez la propreté ?

— Vous réfléchissez trop. Votre lunette de tir ignore le bien et le mal. Elle vous montrera des blancs, des noirs et des gens de toutes les couleurs. Mais la seule chose qui compte, ce sont les ordres.

— Et si demain, c'était vous qui étiez dans le viseur ? Vous seriez toujours d'accord ?

Vincent baissa la tête tout en continuant de regarder son interlocuteur. L'air détaché, il prit un sucre et le laissa fondre dans sa tasse, faisant mine d'attendre une réponse.

— Au fait, personne n'a jamais su pourquoi vous étiez parti. C'est toujours un secret ? demanda le colonel Lucas.

— Non, cela tient en un mot.

— Peace and love, comme en 1968 ?

— Pas du tout. En parlant de nettoyage, on en a balayé combien, des saletés – ou supposées telles… - comme vous dites ?

— La discipline est la force principale des armées. Nous n'avons pas à dire qui est innocent ou coupable. Vous le savez bien, étant donné votre grade. Nous nous battons pour la paix.

— Oui, comme tant d'autres avant nous. Le résultat, nous le connaissons tous. Voyez-vous ce monument aux morts, là-bas ?

— Oui.

— Qu'y a-t-il écrit dessus ?

— Guerre de 1914 - 1918.

— Et juste en dessous ?

— Maudite soit la guerre.

— À cause de ces mots, ce mémorial n'a jamais été inauguré. Malgré tout, des noms ont été gravés dans le marbre, en souvenir de ceux tombés sous les balles nazies. Vous voyez, même dans ce trou perdu, on ne peut pas mentir éternellement aux gens.

Vincent pensa qu'auparavant, une seconde inscription complétait la première, ce qui donnait : « *Maudite soit la guerre, qui m'a rendu orphelin* ». D'où la présence, juste à droite du monument, de la statue d'un écolier levant le poing. Ce monument attendait toujours une hypothétique inauguration, car pour justifier les guerres futures, il fallait faire oublier aux foules les mensonges précédents.

— Et la liste n'est pas complète, on pourrait ajouter des noms récents sur nos monuments aux morts. J'en connais au moins une vingtaine.

— Moi aussi, Dancer... C'est une des raisons pour laquelle, sous l'Arc de Triomphe, la flamme brûle pour un soldat inconnu. Elle brille aussi pour vous, pour moi, pour chacun d'entre nous. Quels que soient nos grades, que l'on opère dans la lumière ou dans l'ombre. Mais je ne viens pas pour discuter de cela. Votre petit coin tranquille ne l'est plus, vous êtes au courant ?

— Merci de me le rappeler.

— Et vous comptez faire quoi ? Prendre des photos, regarder votre télé et compter les points ?

— Me dire ça, ce n'est pas chic de votre part, mon colonel. Pas avec mes états de service.

— Une bande de dingues est en liberté. Ils torturent et tuent d'anciens Résistants. Ils signent leurs crimes avec des croix gammées. Alors, l'élégance... L'Élysée a fait appel à nous, les meilleurs des meilleurs. Les gladiateurs sont de retour dans l'arène : Montagnard, Corrézien, Vipère. Tous dans l'équipe. Alors, vous en êtes ou pas ?

Une lueur passa dans le regard de Vincent. La première partie de sa vie s'était écoulée entre ombre et lumière. D'un côté, le calme apparent des cellules de renseignement. De l'autre, le feu des théâtres d'opérations. Malgré tout, les bons souvenirs ne

manquaient pas. C’était son univers. De là à rempiler, il y avait un grand pas.

— Également, un budget illimité a été fixé pour cette mission, reprit le colonel Lucas. Vous manquez d’argent pour terminer la restauration de votre maison ? Ne dites pas non, c’est sur la fiche vous concernant. Pas de problème, votre contrat de mission est prêt. Le montant de la prime devrait supprimer toute hésitation. Il ne manque que votre signature.

— Sur mon épaule, je porte un tatouage : un homme ailé brisant ses chaînes.

— Et alors, que cela change-t-il ?

— C’est clair : gardez votre argent. Ma liberté n’est pas à vendre.

Vincent se leva en pensant à toutes les opérations auxquelles il avait participé. Les habitudes étaient restées. Dans l’éventualité d’un départ urgent, il tenait toujours une valise prête. À la réflexion, il ne s’était jamais senti en paix nulle part, sauf parmi les loups de son espèce qui, comme lui, se croyaient civilisés parce qu’ils servaient dans l’arme.

— Avant que vous ne partiez… C’est l’honneur de la France qui est en jeu. Il est temps que vous repreniez du service, capitaine Delaroche.

— Trouvez quelqu’un d’autre. Je suis libre maintenant.

— Vous ne construirez pas l’avenir en oubliant votre passé. Vous êtes né à vingt ans, sur un champ de bataille. Où avez-vous reçu le

baptême ? Dans les flammes de la guerre. Ce feu, vous ne pourrez pas l'éteindre. Il brûlera en vous à jamais. Et vous le savez…

Très calme, Dancer se leva en regardant le colonel droit dans les yeux. Comme s’il n’avait pas le droit de laisser parler son cœur, Lucas ajouta sur le ton de la confidence :

— La porte n’est pas ouverte pour tout le monde. Mais pour vous, sachez qu’elle l’est. Ce sera avec plaisir que nous vous accueillerons, à nouveau, dans nos rangs.

Vincent s’éloigna d’un pas rapide. Il n’avait pas à choisir parce que sa décision était prise depuis longtemps. Il marcha vers sa voiture et ouvrit la portière. Avant de s’asseoir, il fit un tour sur lui-même pour observer les alentours, par habitude plus que par précaution. Puis il démarra. Encore attablé, le colonel Lucas vida son café d’un trait.

— Toujours la même tête de mule… murmura-t-il en posant sèchement la tasse sur la table. L’esquisse d’un léger sourire se dessinait, malgré tout, sur ses lèvres.

Vincent tourna rapidement dans une suite de petites rues avant de regagner la route principale. Ensuite, il regarda dans ses rétroviseurs pour vérifier s’il était suivi. Ce n’était pas le cas. Il réalisa alors que, sans s’en rendre compte, il s’était remis à conduire comme avant, du temps où il était en mission. Une main sur le volant, l’autre sur le levier de vitesses, prêt à empoigner le frein à main pour le prochain dérapage contrôlé.

Ses vieux réflexes remontaient à la surface. Le temps d'écouter le chant des oiseaux était terminé. Celui de marcher en silence était revenu, comme dans une guerre que l'on aurait oublié de déclarer officiellement. Allait-il se contenter de prendre seulement quelques photos ?

Tout en regardant la route, Vincent chercha dans une poche de son gilet reporter. Il en tira un carré de papier plié, donné par Paul Lauteix lors de leur entretien. Deux adresses étaient inscrites dessus, celles des survivants du groupe de maquisards que l'on nommait les Apôtres : le capitaine Pierre et son lieutenant Jean Masouleix. Le temps était venu d'aller les rencontrer.

7.
Mademoiselle Scorpion

Assis devant une table, Jean Masouleix écrivait ses mémoires. Phrase après phrase, il égrenait ses années de guerre. Membre d'une association d'anciens combattants, il comptait au nombre des maquisards encore vivants aujourd'hui. Il était de ceux qui écrivent leur témoignage, s'attelant à ce travail comme à un devoir. Mais c'était aussi un plaisir, car cela lui rappelait sa jeunesse. Au détour d'un paragraphe, quelques bons souvenirs lui revenaient. Il se mettait alors à sourire.

C'était une tache difficile pour lui. Très âgé et bien que sa mémoire soit intacte, le reste suivait difficilement. Un tremblement léger agitait ses mains, parfois pendant des heures. Essayer de maîtriser cela exigeait une concentration de chaque instant. Tout en remontant ses épaisses lunettes sur son nez, il pensa qu'écrire dans ces conditions ne dépendait pas uniquement de la volonté, mais aussi de la providence. De temps en temps, l'ange gardien du vieux maquisard regardait par-dessus son épaule et lui murmurait, tout doucement à l'oreille, où se trouvaient ses fautes d'orthographe…

La pendule marquait 11 h lorsque Jean entendit une voiture s'arrêter devant sa maison. D'habitude, rares étaient ceux qui venaient ici. Depuis le décès de sa femme, il vivait seul. Sa fille qui habitait Paris ne venait pas le voir souvent. De toute manière, elle

appelait toujours avant.

Intrigué, le vieil homme prit sa canne et marcha vers la fenêtre. Il écarta les rideaux. Au dehors, plusieurs véhicules noirs de marque allemande, tous du même modèle, étaient garés dans la rue déserte. On aurait dit des corbeaux posés dans un champ. Jean se frotta les yeux.

Rapidement, six hommes descendirent des voitures. Vêtus de costumes sombres, ils ressemblaient à certains agents gouvernementaux dont il est préférable d'ignorer l'existence.

Ils se dirigèrent vers sa maison. Ils avaient fait le repérage de celle-ci quelques jours auparavant. Main posée sur la hanche, ils se déployèrent devant la façade. Deux d'entre eux s'approchèrent de l'entrée. Ils portaient tous une oreillette. Celui qui était devant, un blond à l'allure germanique, coiffé court, frappa violemment sur la porte.

— Jean Masouleix ? Êtes-vous là ? Répondez, c'est urgent !

Le sang de Jean se glaça dans ses veines. La personne qui venait de parler avait un fort accent allemand. Cela lui rappela les années noires de l'occupation. Les coups sur la porte redoublèrent, résonnant de manière sinistre dans la maison. Son cœur se mit à battre plus fort. Il avait déjà vécu ce genre de situation. Par expérience, il savait qu'aucun doute n'était permis. Ceux-là venaient pour lui.

— Jean Masouleix ? Nous savons que vous êtes ici, ouvrez !

Machinalement, il se tourna vers la cheminée. Il cherchait du regard la cache de son pistolet-mitrailleur Sten, son arme à l'époque du maquis. Malheureusement, il en avait fait don au musée de la Résistance quelques années plus tôt. Dans une boîte à biscuits, il lui restait un vieux pistolet de calibre 45 qu'un soldat américain lui avait donné à la Libération, en échange d'une bouteille d'eau de vie. Depuis cette époque-là, il avait conservé la vieille relique en souvenir de cette bonne affaire.

Au-dehors, les hommes du commando parlaient en allemand :

— Sergent Hartmann, défoncez la porte. On ne va pas y passer la journée, non ?

— À vos ordres, commandant Maier.

S'appuyant sur le rebord d'une fenêtre, le vieux maquisard regarda au-dehors à travers un rideau. L'un des membres du commando, un géant à la carrure impressionnante, s'apprêtait à défoncer la porte. Une décharge d'adrénaline se répandit dans le corps de Jean. À cet instant, il sut ce qu'il devait faire.

Précipitamment, il alla dans la cuisine et ouvrit la porte du buffet. Il chercha sa vieille boîte à biscuits. Les mains tremblantes, il en retira son pistolet. La dernière fois qu'il l'avait utilisé, voilà une dizaine d'années, celui-ci fonctionnait bien, faisant de jolis trous de 11,43 dans des planches. Le seul problème venait de lui.

Il avait besoin de tenir sa canne pour rester debout. Son 45 ACP n'était pas en condition de tir parce qu'il fallait tirer la culasse en

arrière, pour faire monter la première cartouche dans le canon. Mais comment faire avec une seule main disponible ?

Il entendit un choc violent et le craquement de la porte qui cédait, rebondissant avec violence contre le mur de l'entrée. Pris d'une soudaine inspiration, Jean posa la hausse de son pistolet sur le bord de sa ceinture, crosse vers le haut. La main retournée, il poussa la poignée en avant. Ainsi calée, la culasse était en position arrière. Ensuite, il leva le bras d'un coup sec. L'arme se referma avec un claquement métallique.

Trois membres du commando entrèrent dans la maison. Stupéfaits, ils virent le vieil homme qui s'appuyait d'une main incertaine sur sa canne. De l'autre, il braquait son arme sur eux, l'air déterminé, prêt à faire feu.

Les trois hommes échangèrent un rapide regard. Leur commandant s'adressa à Jean.

— Posez ça, grand-père, sinon vous allez vous faire mal. Ce n'est plus de votre âge…

Jean les tenait toujours en respect, bien décidé à se défendre. Curieusement, l'impression de revivre ses années de résistance lui redonnait de la force, comme si sa jeunesse revenait. Tout cela n'était qu'une impression, il le savait. Quoi qu'il en soit, se rendre ne faisait pas partie de ses intentions.

Pour l'instant, les trois hommes regroupés étaient des cibles faciles. Leur chef continua à parler, attirant l'attention de Jean,

pendant que les deux autres se déployaient avec l'intention de l'encercler. Comprenant la manœuvre, il se cala fermement sur sa canne et, essayant de ne pas trembler, visa le commandant. Sans hésiter une seconde, il pressa la détente.

Le chef du commando, en soldat entraîné, plongea sur le côté juste au moment où le coup partit. La déflagration claqua, assourdissante, dans la pièce. La suite se déroula à la vitesse de l'éclair. Jean essaya de doubler son tir. Mais, comme il était très âgé, ne pas lâcher son 45 était déjà un exploit.

Les autres hommes bondirent pour lui prendre son arme. Celle-ci lui échappa des mains. En tombant sur le sol, le chien du pistolet s'abattit, laissant s'échapper un second coup de feu. Le projectile termina sa course quelque part dans la pièce.

— *Scheisse*! Hartmann, tu es touché ou pas ? cria l'un des mercenaires.

— Non, lieutenant Ulrich, ça va, répondit l'autre du haut de ses deux mètres de hauteur.

— Alors, ramasse l'arme et aide-moi à relever le vieux.

Le sergent Hartmann se tourna vers Jean. Il tendit l'index dans sa direction comme un canon de pistolet.

— Maintenant, grand-père, plus de blagues. Sinon boum…

Le commandant Maier se releva. Avec un air de désapprobation, il s'approcha du vieux Résistant.

— Vous n'auriez pas dû, monsieur Jean Masouleix. J'en déduis

que vous ne voulez pas coopérer. Vous allez venir avec nous. J’espère que vous répondrez à nos questions.

Les trois hommes sortirent de la maison en poussant Jean devant eux. Le commandant se tourna vers un des hommes restés au-dehors.

— Walter, reste ici pour trouver des indices. Le vieux a peut-être caché une carte ici. Dans une heure, nous reviendrons te chercher.

Ensuite, ils firent asseoir Jean dans une de leurs voitures. Sur le siège arrière, il se retrouva entouré par le géant à la carrure impressionnante et le commandant Maier. Le reste de l’équipe regagna les autres véhicules. Le convoi démarra à toute vitesse.

***

Le second du commando, le lieutenant Ulrich, conduisait. Un autre homme était installé à l’avant. Il n’était pas coiffé comme un militaire. Le commandant Maier s’adressa à celui-ci.

— Docteur Josef Stahl, voici l’homme dont vous aurez à vous occuper, fit-il en désignant leur prisonnier.

Il s’adressa ensuite à Jean :

— Herr Stahl est un excellent chirurgien. Il pourrait commencer par vous retirer les doigts un à un, phalange après phalange. Sans anesthésie, bien sûr… Si vous voulez éviter cela, dites-nous ce que nous voulons savoir. D’accord ?

Jean garda un visage impassible. Il essayait de ne rien montrer de sa peur. Les yeux braqués fixement devant lui, il gardait le silence.

— Dites quelques mots à votre patient, docteur Stahl. Racontez-lui comment vous opérez d'habitude. Écoutez bien, monsieur Jean Masouleix. Je suis certain que cela vous captivera…

Josef Stahl se tourna vers le vieil homme en lui faisant un grand sourire. En croisant le regard de celui-ci, Jean comprit qu'il n'avait rien de bon à espérer.

— Cher monsieur, je vais vous découper en petits morceaux. Vous pourrez observer ce que je ferai, seconde par seconde. J'ai des drogues qui vous empêcheront de vous évanouir. De cette manière, vous assisterez à tout le spectacle… Le commandant Heiner Maier, assis à côté de vous, vous le confirmera.

Le commandant Maier n'avait aucune estime pour Josef Stahl. Il n'aimait pas les bourreaux. À cause de ses principes, sa sympathie allait plutôt à l'ancien Résistant. Celui-ci avait combattu et risqué sa vie, tout comme lui.

Pour le reste, Maier n'avait pas de rancune. Si le maquisard lui avait tiré dessus, cela faisait partie des risques du métier. Ce n'était pas la première fois, et certainement pas la dernière. Il chassa rapidement ces pensées, car il n'avait pas à faire de sentiments. Le groupe de mercenaires qu'il commandait avait un objectif précis à remplir.

Si lui et ses hommes avaient accepté cette mission, c'était à cause de leurs idées. Et pour certains d'entre eux, de leur passé familial. L'argent ? C'était grassement payé, évidemment… Maier connaissait ses commanditaires. Ils étaient à la solde d'une organisation

allemande dont les ramifications s’étendaient partout dans le monde. La couverture de celle-ci était une fondation culturelle. Les ordres donnés au commando transitaient par Josef Stahl.

Également, le commandant Maier avait organisé un groupuscule local de néonazis. En réalité, des boucs émissaires… L’idée était de rendre ceux-ci responsables des actions en cours. Malheureusement, cette partie de l’opération avait mal tourné, leur faire endosser la responsabilité n’était plus possible.

Le commandant Maier posa sa main sur l’épaule de Jean avec une douceur feinte.

— Nous savons que, pendant la dernière guerre, le groupe de Résistants dont vous faisiez partie s’est emparé d’un convoi d’or nazi. Cet or nous appartient. Nous voulons savoir où il se trouve aujourd’hui.

Jean comprit immédiatement de quoi il s’agissait. Par instinct, il se garda de répondre. Voyant qu’il se taisait, Heiner Maier continua à lui parler d’un ton calme.

— Dites-nous ce que nous voulons savoir. Après, vous pourrez rentrer chez vous tranquillement. D’accord ? Il nous reste une dizaine de minutes avant d’arriver à destination. Je vous laisse ce temps pour réfléchir.

À travers les bois, le convoi roulait à toute allure sur des routes sinueuses. Après une quinzaine de kilomètres, les voitures atteignirent le bord d’un fleuve dont elles longèrent la rive. Elles

atteignirent une usine désaffectée aux murs sans âge, se garant dans un hangar délabré. Sur la façade, on pouvait lire des lettres à moitié effacées, indéchiffrables, souvenir d'un temps où chacun pouvait avoir du travail.

Les mercenaires conduisirent Jean dans le corps de bâtiment principal. Après quelques détours, ils entrèrent dans une pièce aux murs sales et humides. Un brasero était allumé, au fond duquel rougeoyaient des charbons ardents.

— Nous allons prendre soin de vous, monsieur Jean Masouleix, fit le commandant Maier. Pour que vous n'ayez pas froid, nous avons allumé un feu. Cela servira aussi à vous cautériser, si besoin est…

Jean vit une table où étaient posés, à côté d'une petite sacoche en cuir, des outils en acier brillant : pinces, scalpels, scies, et d'autres à l'aspect inquiétant dont il ne connaissait pas l'usage. Quelques chaises en bois étaient disposées autour.

Sur l'une d'elles se trouvait un objet étrange, une croix gammée en métal. Celle-ci était soudée à une tige terminée par une poignée. On aurait dit un fer à marquer le bétail. Des cordes étaient fixées sur un siège où s'étalaient des traces de sang séché. D'autres taches sombres s'étendaient par terre, sur un sol de ciment poussiéreux.

— Asseyez-vous là, monsieur Masouleix, continua le commandant Maier. D'après ce que notre enquête nous a appris, vous étiez le second du capitaine Pierre, est-ce bien cela ?

Jean prit l’air de quelqu’un ne comprenant pas ce qui se passe, avec une lueur d’incompréhension dans les yeux. Cherchant comment il pouvait gagner du temps, il répondit machinalement en patois.

— Io né ché ma in paobré païzan à lo rétriéto. Io né possédé pas grand saozo ; qué mé vouliez vous ? [9]

Le commandant Maier et son second, le lieutenant Ulrich, se regardèrent longuement, d’abord surpris. Maier demanda alors :

— Nous sommes en France et vous ne parlez pas français, grand-père ? Vous ne connaissez rien d’autre que le patois d’ici ? Vous voulez vraiment nous faire croire ça ?

Jean répondit, toujours en patois.

— Io parlé lo lingo dé mou anchiens. Appré d'abouord à parla lo lingo dé mou anchiens qu'en fruza et qué choun mouors aqui. Aprié, té pourra creuré ché qué té vouei. [10]

Le commandant fit un geste à ses hommes. Sans ménagement, ceux-ci ligotèrent Jean sur la chaise ensanglantée. Il essaya de se débattre sans succès.

— Très bien, reprit Maier. Pendant quelques heures, nous allons nous occuper de vous. À bâtons rompus, si j’ose dire… Si vous ne coopérez pas, alors nous demanderons au docteur Stahl d’exercer ses bons offices. N’est-ce pas, Herr Stahl ?

D’un regard glacé, Josef Stahl dévisagea l’ancien maquisard en se demandant par où il commencerait : un doigt, une main - ou une

oreille, peut-être ? Cela dépendrait de l'inspiration de l'instant. La seule chose qu'il laisserait intacte, ce serait la langue afin que le vieil homme puisse parler.

D'un naturel perfectionniste, il aimait donner une dimension artistique à son travail. Quand tout serait terminé, il signerait son œuvre avec une croix gammée rougie au feu. Imprimer ce signe au front de ses victimes lui procurait un plaisir intense. C'était comme s'il s'appropriait leur âme. Il prit le fer d'une main, svastika vers le haut. Une fumée légère s'en échappait à cause de la chaleur. Il fit tourner l'emblème lentement, d'un air songeur.

— Le sang sur lequel vous êtes assis, c'est celui de vos amis morts ces derniers jours, commença Josef Stahl.

Il regarda l'ancien maquisard droit dans les yeux, puis déclara avec une innocence simulée :

— Je vous assure que nous ne plaisantons pas, monsieur Masouleix…

***

Les kilomètres défilaient devant le pare-brise de la voiture de Vincent. En rase campagne, la route se prolongeait dans une suite de virages étroits. Il arriva aux abords d'un hameau. Un petit pont enjambait une rivière près d'un vieux moulin à aubes, sous un soleil radieux.

La maison de Jean Masouleix était située à une centaine de mètres. Vincent freina et gara sa voiture à quelques pas. En

s’approchant de la demeure, il constata que la porte d’entrée était fracturée. Un signal d’alerte s’alluma immédiatement dans sa tête.

Il regarda dans l’embrasure et tendit l’oreille, tous ses sens en éveil. L’intérieur de la maison semblait désert et silencieux. Il poussa la porte avec l’épaule afin de ne pas laisser d’empreintes digitales. Devant lui, tout avait été retourné. À croire qu’une tornade s’était abattue ici.

Vincent fit quelques pas en marchant entre des tiroirs renversés. Une multitude d’objets jonchaient le sol. Même les vases avaient été brisés, tout comme les cadres de photographies, pour voir si quelque chose s’y cachait. Celui qui avait fouillé la pièce n’avait pas fait dans la dentelle. Mais pour trouver quoi ?

Lorsque Vincent entra dans la pièce suivante, il sentit une présence. À la limite de son champ visuel, il perçut un mouvement rapide dirigé vers son visage. Sans réfléchir, il para un premier coup avec son avant-bras. Devant lui, une silhouette habillée de cuir pivotait sur elle-même, prenant de l’élan pour lui envoyer un coup de pied dans la figure.

Les réflexes de Vincent, issus de l’entraînement et de l’expérience du combat, refirent surface. Il évita plusieurs coups en quelques secondes, par habitude, comme une machine bien rodée. Visiblement, il avait affaire à un habitué du corps à corps, un baroudeur qui ne lâchait rien. Aucun des deux ne laissait à l’autre le moindre instant de répit, ne fût-ce que pour lever la tête.

D’ordinaire, quelques instants suffisaient à Vincent pour déblayer

le terrain. Mais pas cette fois-ci. La manière de bouger de son ennemi, déliée et rapide, lui semblait familière. Une vérification s'imposait. Il fit deux pas en arrière pour regarder le visage de son adversaire. Celui-ci fit de même et prononça quelques mots.

— Tiens, Dancer… Cette façon de se battre me rappelait quelque chose. Dis, c'est juste une valse, ou tu as rempilé ?

Vincent songea que le colonel n'avait pas menti : les gladiateurs étaient de retour dans l'arène. La personne qui lui faisait face était un ancien de la cellule Lucas, un agent d'infiltration avec une spécialité de coups tordus en tous genres.

— Que fais-tu là, Vipère ?

C'était le nom de code de la jeune femme. Vincent se souvenait qu'elle possédait des surnoms qui ne devaient rien au hasard : *Mademoiselle Scorpion*, *Miss Calamité*, *la Fée qui tue*. Tous aussi mérités les uns que les autres…

Elle passa une main dans sa chevelure rousse et, tout en essuyant quelques grains de poussière sur ses manches de cuir noir, dit en souriant :

— Je constate que mon ancien professeur n'est pas trop rouillé…

Voilà quelques années, Vincent était l'instructeur de Vipère. Voilà pourquoi, entre deux manchettes, il s'était senti en terrain connu. C'était lui qui avait tout appris à cette bombe humaine. Il avait même réglé la minuterie sur explosion immédiate. D'un ton désinvolte, elle ajouta :

— Je suis là sur les ordres du colonel Lucas. Et toi ?

— Je venais parler avec Jean Masouleix.

— Tu veux rester libre, le colonel me l'a dit. Je te comprends, ils t'en ont fait voir, du pays... Ta présence ici montre que tu es dans notre camp. Je me trompe ?

— La réponse, tu la connais déjà : c'est oui. Ne perds pas de temps avec des questions inutiles.

— Si Jean Masouleix n'est pas ici, nous devons le trouver. Lui et le capitaine Pierre sont mes objectifs. Mon équipe a pour mission de les protéger.

— Eh bien, vous avez un coup de retard, on dirait...

Juste au moment où il prononçait ces mots, un bruit s'éleva dans la pièce voisine. Ils s'y précipitèrent et poussèrent la porte. Devant eux, un homme ouvrait une fenêtre pour s'enfuir. En les voyant, il comprit qu'il n'aurait pas le temps de s'échapper. Sans perdre un instant, il porta la main à sa hanche. Une arme dans un holster de ceinture s'y trouvait.

Vipère et Dancer échangèrent un court regard. Ils bondirent au même instant sur l'homme. Celui-ci n'eut pas le temps de dégainer. *Miss Calamité* lui envoya une manchette en plein visage, pendant que Vincent retournait un bras de leur adversaire dans le dos. Celui-ci commença à se débattre. Vincent força sur l'articulation pour faire passer le message : fini de jouer.

Vipère s'empara de l'arme dans le holster. C'était un pistolet

autrichien de calibre 9 mm à carcasse polymère. En agent entraîné, elle savait qu'elle devait placer la barre assez haute pour se faire respecter par l'intrus. Sans hésiter une seule seconde, elle posa immédiatement le canon sur la tête de l'homme, comme prête à faire feu.

— Qui es-tu ? Que fais-tu ici ? Parle !

— Vous pouvez me tuer, je ne dirai rien, répondit-il avec un fort accent allemand. De toute manière, vous ne tirerez pas.

— Eh bien, c'est ce qu'on va voir…

Elle abaissa le canon vers le genou droit de l'homme, sans lui laisser le temps de réfléchir. Elle ajouta d'un ton froid :

— Si je tire, tu boiteras jusqu'au restant de tes jours. Sur mon rapport, ce sera une balle perdue… As-tu envie qu'on essaye ?

Devant l'air décidé de Vipère, l'homme hésita un instant. Décidant de ne pas prendre de risque, il laissa échapper :

— Je m'appelle Walter Dietrich. Je suis un soldat employé par une société militaire privée.

— Belle expression pour désigner un mercenaire… fit Vipère en le regardant droit dans les yeux.

— Je suis également citoyen allemand. Je veux contacter mon ambassade !

— On verra ça plus tard, dit-elle en sortant une paire de liens en nylon de sa veste.

Ils firent asseoir l'homme sur une chaise et l'y attachèrent. Vincent savait que, si celui-ci était resté silencieux, Vipère n'aurait pas hésité. Elle aurait tiré. Elle aurait fait en sorte de rater la jambe du mercenaire à un cheveu près, pour qu'il ressente bien la déflagration. Immédiatement après, elle aurait reposé la même question sans sourciller. Elle ne l'aurait blessé en aucun cas, afin d'éviter l'état de choc provoqué par un projectile de gros calibre.

Vipère vérifia si l'homme avait des papiers sur lui. Ce n'était pas le cas. Lorsqu'elle posa l'arme sur une table, Vincent pensa que ce soldat appointé avait bien fait de parler. Mais qu'avait-il lâché ? Juste les renseignements autorisés par l'entraînement en cas d'interrogatoire. Étant donné qu'il ne faisait pas partie d'une armée régulière, il s'était abstenu d'indiquer son grade. Tranquillement, *Mademoiselle Scorpion* composa un numéro sur le clavier de son téléphone portable.

— Allo ? Oui, c'est Vipère. Le papillon s'est envolé, mais j'ai capturé un serpent, fit-elle en désignant l'homme d'un geste de menton.

Elle s'adressa à Vincent et chuchota : « *C'est le colonel Lucas. Tu es là ou pas ?* » Vincent acquiesça d'un mouvement de tête. Elle reprit :

— Dancer est là aussi… Affirmatif, nous vous attendons…

Elle se tourna ensuite vers Vincent et lui dit :

— Le *grand méchant loup* n'est pas loin, il arrivera bientôt. En

attendant, peux-tu me dire pourquoi tu t'occupes de cette affaire ? Tu n'avais pas démissionné ?

— J'ai changé de métier, je suis journaliste maintenant. Autre chose ?

— Oui : que fais-tu ce soir ? On pourrait dîner ensemble, comme au bon vieux temps…

***

Le colonel Lucas arriva quelques instants ensuite. Il était accompagné par deux hommes de l'équipe que Vincent reconnut immédiatement : Montagnard et Corrézien. Ils commencèrent à parler à bâtons rompus, heureux de revoir Vincent. Le colonel les rappela à l'ordre.

— Messieurs, nous ne sommes pas dans un salon de thé… Si nous faisons assez vite, nous avons une chance de sauver Jean Masouleix. Sa vie est en jeu. Chaque minute compte.

Leur prisonnier, brutalement devenu le centre d'intérêt général, paraissait vaguement inquiet. S'il avait pu se transformer en petite souris, probablement l'aurait-il fait. Le colonel Lucas s'adressa à lui d'une voix posée.

— Hier, nous avons capturé les membres d'un groupe néonazi. Étant donné votre présence ici, le fait que vous êtes armé, nous avons tout lieu de croire que vous étiez en contact avec eux. Est-ce le cas ?

L'homme fit un grand sourire au colonel pour le narguer,

resserrant ses lèvres pour mimer un baiser. Puis il le regarda d'un air ironique avec défi. Le regard de Lucas se durcit. Il n'était pas du genre à tolérer un seul instant ce manque de respect.

— Nous ne sommes pas des policiers, mais des agents gouvernementaux, lança le colonel d'un ton ferme. Une seule chose compte pour nous, le résultat. Vous êtes mercenaire ? Parfait, alors vous savez ce qui vous attend… Oui, je le vois dans vos yeux, aucun doute…

Réalisant les conséquences de son erreur de jugement, l'homme commença à s'agiter sur sa chaise pour essayer de se dégager, mais les liens étaient solidement fixés. Il n'avait que deux jambes libres. Étant donné les circonstances, c'était insuffisant pour s'échapper.

Le colonel Lucas fit un signe imperceptible à Vipère.

— Voyez-vous cette jeune femme ? C'est une spécialiste des interrogatoires. Une de ses aïeules est morte dans un camp, pendant la Deuxième Guerre mondiale, dans d'atroces souffrances. Mais sa petite fille n'a pas oublié. Avec le temps, c'est même devenu une obsession pour elle…

Vipère, qui avait compris l'idée du colonel, se baissa pour prendre son couteau de botte. Lentement, elle caressa le tranchant de la lame du bout de l'ongle, d'une manière plutôt éloquente, avec un regard glacé.

Le mercenaire regarda autour de lui, cherchant quelque chose pour se sortir de ce mauvais pas. Le colonel continua à parler.

— Nous allons vous laisser en tête à tête avec *Mademoiselle Scorpion*. Nous reviendrons vous voir un peu plus tard. N'est-ce pas, sergent ?

Avec gravité, Montagnard se tourna vers le mercenaire et, posant une main sur l'épaule de celui-ci, laissa échapper d'un ton compatissant :

— Cette opération, elle est finie pour vous. Faites en sorte de vous en sortir entier, en un seul morceau… Vous êtes jeune, non ? Pas la peine de continuer avec des bouts en moins…

Ils sortirent de la pièce, laissant Vipère derrière eux avec son couteau. D'un air inspiré, la *Fée qui tue* jeta un superbe regard de folle à leur prisonnier, laissant échapper dans un soupir :

— Bon, à nous deux maintenant…

Vipère donna un coup de pied dans la porte qui se ferma en claquant. Lucas, Vincent et Montagnard n'eurent pas à attendre longtemps. Quelques minutes passèrent, entrecoupées par une sorte de raclement : le glissement d'un couteau sur le bois d'une chaise. Une voix féminine, sur le ton de la confidence, murmurait : « *Monsieur Dietrich, voilà le bruit que fait une lame sur l'os… Avez-vous envie d'entendre ce que cela donne en vrai ?* ». Tout à coup, ils entendirent le mercenaire hurler.

— Revenez ! Ne me laissez pas seul avec cette cinglée ! Je vais vous dire ce que je sais !

Ils rentrèrent dans la pièce. Le colonel Lucas ne put s'empêcher

de sourire en pensant que leur bluff avait fonctionné. Le procédé était peut-être moralement discutable, mais il fallait sauver une vie, celle de Jean Masouleix si c'était encore possible. Le mercenaire commença à parler de manière rapide.

— Ce que je fais, c'est uniquement parce que cette mission est très bien rémunérée. Autrement, je me tairais.

— Dans votre situation, il n'y a pas honte à parler, dit le colonel pour encourager son prisonnier.

— Je fais partie d'un groupe d'une douzaine d'hommes. Nous travaillons pour ceux qui ont rendu son intégrité à la grande Allemagne.

— Vous parlez d'un réseau international ?

Dietrich esquissa un sourire.

— Notre patrie se rend progressivement maîtresse de l'Europe, vous pouvez le constater à chaque jour qui passe. Ou alors, c'est que vous êtes aveugle... Je peux vous le dire, car personne ne pourra s'y opposer : vous allez devenir, que vous le vouliez ou non, les citoyens d'un nouvel ordre mondial. Le IVe Reich...

— Vous êtes sérieux ?

— Oui, très. Vous avez vu notre planète aujourd'hui, avec ses conflits, qu'ils soient militaires ou économiques ? Mes supérieurs travaillent pour la paix du monde. Le jour où ils contrôleront tout, il n'y aura plus de guerres et chacun aura du travail. C'est un honneur pour moi d'obéir à leurs ordres. Nous représentons l'avenir de

l'humanité.

— Gardez votre baratin pour vous. Votre commando ne compte que douze hommes ?

— Treize en comptant notre agent de liaison.

— D'où viennent les ordres ?

— D'une organisation allemande. Je n'ai aucun contact avec eux, c'est complètement cloisonné. Moi, je suis un pion, rien d'autre.

Une addition s'imposa dans l'esprit du colonel Lucas : un commando dont les ficelles étaient tenues depuis l'étranger, une idéologie aux relents de national-socialisme allemand des années 1930, une logique de conquête. À quoi ressemblerait le total si l'on ne faisait rien ? En tous cas, la nouvelle était plutôt dure à digérer.

— Dois-je comprendre que l'idéal vous motive plus que l'argent ?

— Je ne suis qu'une pièce rapportée. J'ai opéré en Russie et en Tchétchénie, c'est pour cela qu'ils m'ont recruté.

— Et l'ancien maquisard ? Où l'avez-vous emmené ?

— Dans une usine désaffectée sur les bords d'un fleuve. Avez-vous une carte ? Je vais vous montrer.

Après avoir localisé l'endroit, ils continuèrent à poser d'autres questions au mercenaire. Walter Dietrich leur dit tout ce qu'il savait, impatient de se retrouver avec des fonctionnaires aux méthodes connues.

— Une dernière question, monsieur Dietrich. Pourquoi êtes-vous

resté ici, au lieu de repartir avec votre équipe ?

— Nous cherchons quelque chose qui a été caché dans la région. Dans la maison de Masouleix, je devais trouver des indices nous permettant de trouver.

— De quoi s'agit-il ?

— Je l'ignore exactement. Notre chef, Heiner Maier, ne nous l'a pas dit. Il a simplement précisé qu'avec, il serait possible d'acheter un pays entier, en faisant levier avec les banques. Pour les détails, je n'en sais pas plus…

***

L'interrogatoire terminé, ils emmenèrent le mercenaire avec eux, quittèrent la maison et marchèrent vers le command-car du groupe Lucas. Tout en menottant Walter Dietrich à un siège, Montagnard essaya de rassurer le mercenaire à sa manière.

— Vous êtes un petit veinard, vous savez ? Tout ce que Vipère a découpé dans sa vie, c'est des fruits et des légumes. Par contre, nous avons de vrais affreux chez nous aussi… Alors, un conseil : la prochaine fois qu'on vous posera une question, faites pas le malin, répondez. Sinon… ce sera à vos risques et périls !

Le colonel Lucas, le regard posé au lointain, avait quelqu'un à convaincre. Il vint près de Vincent et, très calme, l'informa :

— Nous partons à l'usine désaffectée maintenant.

— Je ne pourrais pas suivre l'opération, je présume.

— Un journaliste, que voulez-vous qu'on en fasse ? Par contre,

nous avons de la place pour un agent expérimenté. À vous de voir lequel des deux vous êtes…

— Et le contrat de mission ? Difficile de travailler sans mandat officiel.

— J'ai carte blanche. Il me suffit d'un appel téléphonique pour vous mettre dans le coup. Capitaine, votre place est parmi nous, les loups de l'ombre… Alors, vous en êtes ou pas ?

Vincent repensa aux paroles du colonel, dans la matinée : « *Vous ne construirez pas l'avenir en oubliant votre passé* ». D'anciens camarades de combat allaient risquer leur peau. Dans ces conditions, pouvait-il passer l'après-midi à faire des reportages, comme si de rien n'était ?

— J'en suis, répondit-il sans hésiter un seul instant.

— Je peux vous le dire maintenant, j'avais fait préparer de l'équipement pour vous… Suivez-moi.

Le coffre du command-car était rempli de matériel varié. D'un œil expert, Vincent fit un inventaire rapide. Une vingtaine d'armes de poing étaient alignés avec des pistolets-mitrailleurs divers, parmi lesquels une douzaine de FN P90. Des fusils de tireur d'élite se trouvaient dans les râteliers : quelques fusils FRF2, deux carabines à lunette en calibre 308 Otan, un Dragunov et même une Ultima Ratio en 12,7 mm. Empilés dans un coin comme pour s'excuser du reste, quelques Tasers faisaient pâle figure. Il ne lui restait plus qu'à faire son choix.

— Pas besoin de toute cette quincaillerie. Un vieux PM Scorpio ou un Beretta 93R me suffiront…

— Notre dernier pistolet de dotation, un HK 9 mm, a fait ses preuves. Vous n'en voulez vraiment pas, sans regret ?

— Un Walther PP m'irait mieux… ou un Beretta modèle 71, en souvenir du Mossad. Surtout pas de Desert Eagle, cette arme arrive même à déformer les poches d'un treillis. Tiens, que fait ce push dagger [11] ici ? Je croyais que vous n'en vouliez pas dans l'unité ?

— Vous avez toujours bonne mémoire, je vois… Bon, allez, prenez ce HK, c'est notre rasoir jetable. Vous ne le regretterez pas…

Le colonel demanda ensuite à Corrézien de contacter l'unité pour transmettre ses derniers ordres. Vincent s'assit dans la cabine à l'avant du véhicule, entre Lucas et Vipère qui conduisait. Leur prisonnier ne pouvant pas les entendre, il demanda à la jeune femme :

— Que lui as-tu dit pour qu'il parle aussi vite ?

— Pas grand-chose. Quand je me suis approché de lui, couteau en main, il a vraiment cru que j'allais le transformer en saucisson. Je l'ai lu dans ses yeux.

— Normal, fit le colonel Lucas qui les écoutait tout en regardant au lointain.

— Mon colonel, vous pensez que Walter Dietrich a été témoin de véritables séances de torture ? demanda Vipère.

— J'ai vu les photos des deux victimes. Ce qu'un bourreau

sadique peut faire, Dietrich l'a vu aussi. Voilà pourquoi j'étais certain qu'il parlerait…

8.
Un coup de pied dans la fourmilière

Sur une route cahoteuse bordée d'arbres, le command-car du colonel Lucas roulait à vive allure, longeant le fleuve que le mercenaire leur avait indiqué. Lorsqu'ils arrivèrent à proximité de l'usine désaffectée, tout semblait calme et désert.

Le chant des grillons s'élevait dans la campagne et ses parfums printaniers. Vipère se gara à une cinquantaine de mètres des bâtiments lézardés, à l'orée d'un bois. Derrière les feuillages, leur véhicule était suffisamment caché pour ne pas être vu.

Ils descendirent du véhicule et s'équipèrent de gilets pare-balles. Emportant avec eux des fusils d'assaut, ils commencèrent à progresser vers l'usine et ses murs délabrés. Ils prirent position sur une petite butte en hauteur, point de vue imprenable sur le bâtiment et ses alentours.

Quatre berlines allemandes de couleur noire étaient garées dans la cour. Montagnard prit des jumelles pour inspecter la zone en détail.

— Vous apercevez quelqu'un, sergent ?

— Personne pour l'instant. Ils n'ont aucune raison d'attendre de la visite, à vrai dire. Ce coin est réellement désert.

— Corrézien, où sont nos renforts maintenant ?

— À dix minutes de route, répondit-il après avoir vérifié sur l'écran de son GPS.

— Combien d'issues dans l'usine, sergent ?

— J'en vois deux. On peut les contrôler d'ici avec nos fusils d'assaut.

— Attendons les renforts. Pas la peine de prendre des risques inutiles.

Vincent regarda le bâtiment en se demandant s'ils avaient vraiment le temps d'attendre. Après tout, personne ne savait ce qui se passait à l'intérieur. Il se tourna vers le colonel Lucas.

— S'il n'est pas encore mort, Jean Masouleix doit passer un sale quart d'heure. Et nous ne faisons rien ?

— Sans renforts, c'est trop risqué. Vous voyez une autre solution, Dancer ?

— Entrer dans l'usine pour un repérage. Si c'est possible, essayer de sauver Masouleix.

— Je ne peux pas vous autoriser à faire cela. À un contre treize, c'est de la folie.

— Vous me connaissez : donnez-moi un micro-émetteur, un fumigène, et je vous ouvre le terrain…

— Pas d'armes ?

— Un Taser me suffira.

Pesant le pour et le contre, le colonel se mit à réfléchir. Vincent

ne parlait pas à la légère. Il savait aussi que son agent était capable de réussir quand la plupart auraient échoué.

— Pour n'importe qui d'autre, ce serait du suicide, vous savez ?

— Ne vous en faites pas pour moi. Laissez-moi donner un coup de pied dans la fourmilière. Et peut-être, sauver une vie…

Le colonel Lucas respira profondément, regarda Vincent droit dans les yeux puis se tourna vers Montagnard.

— Sergent, avez-vous entendu le capitaine ? Donnez-lui le matériel qu'il demande.

Montagnard rapporta l'équipement demandé à Vincent, profitant de cette occasion pour lui dire à voix basse :

— Un pot est prévu à dix-neuf trente avec l'équipe, mon capitaine. Vous y êtes cordialement invité, alors faites pas le con.

— Merci, je m'en souviendrai, sergent…

Ensuite, Vincent regarda Vipère en lui faisant un sourire pour la rassurer. Elle ne répondit pas, visiblement inquiète. Puis il se dirigea vers l'entrée de l'usine.

***

Le commandant Maier et Josef Stahl étaient assis autour d'une table, en train de jouer tranquillement aux cartes. L'interrogatoire de Jean Masouleix se déroulait dans la pièce à côté. Maier songeait que ses hommes n'aimaient pas les méthodes du docteur Stahl. Aussi, ils questionnaient Jean Masouleix avec les méthodes classiques des militaires. Avant tout, ils étaient des soldats, pas des

bourreaux ni des bouchers.

— Arrêtons de perdre du temps, dit Josef Stahl en tirant une bouffée de sa cigarette. Laissez-moi m'occuper de Masouleix et cela ne traînera pas.

— Je connais vos méthodes, Herr Stahl. Je ne les aime pas. Mes hommes non plus. Masouleix est âgé, il parlera bientôt de toute façon.

— C'est stupide, vous êtes en train de perdre un temps précieux. Et vous le savez… Ne soyez pas sentimental.

— Mon grand-père était militaire et homme d'honneur. Pour moi, il y a des limites à ce qu'un soldat doit faire, ou ne pas faire. Mes hommes et moi, nous vous avons vu à l'œuvre à plusieurs reprises. Franchement, voir votre image dans un miroir ne vous dégoûte jamais ?

— Si vous saviez tout ce que l'on peut voir dans une glace…

— Pour savoir qui vous êtes vraiment, je n'en ai pas besoin.

— Ah bon ? dit Josef Stahl en abattant un pli. Alors qui suis-je, d'après vous ?

Le commandant Maier marqua un temps de silence, se demandant s'il devait continuer ou pas. Mais pourquoi laisser dormir ce qu'il savait dans les limbes de sa mémoire ?

— Un assassin, fit-il en prenant une profonde inspiration. Vous n'êtes rien d'autre qu'un assassin.

— C'est notre métier qui le veut. Les guerres sans victimes

n’existent pas.

— Je ne parlais pas de cela. Une opération de commando et un délit de droit commun, ce sont deux choses différentes.

Josef Stahl regarda le commandant dans les yeux avec un petit sourire, s’apprêtant à répondre, mais le commandant continua :

— Je vous ai suivi l’autre soir, vous savez ? Vous avez tranché la gorge d’une jeune femme dans une voiture. Vous ne pouvez pas dire le contraire, je vous ai vu. Après, vous vous êtes débarrassé du corps à votre manière. Pour terminer, vous êtes rentré tranquillement à votre hôtel, comme si de rien n’était. Vous tuez par plaisir, sans autre raison.

Avec un grand calme, Josef Stahl replia l’éventail de cartes qu’il avait en main.

— Le jour où nous contrôlerons le monde, nous pourrons faire tout ce que bon nous semble. J’ai pris un acompte, voilà tout.

— Et la prostituée assassinée l’autre jour, c’était vous aussi ?

— Oui, bien sûr. Cela vous gêne, on dirait ?

Le commandant Maier ne s’attendait pas à ce que Josef Stahl avoue cela froidement, d’un air détaché, comme si tout cela n’avait pas d’importance.

— Les tuer ne servait à rien. Alors pourquoi ?

— Par plaisir, comme vous dites. Et aussi parce que leur sang n’était pas pur.

— Vous êtes fou, vraiment fou, vous savez ?

Josef Stahl sembla absent un court instant, comme s'il écoutait une voix que lui seul pouvait entendre, à tel point que le commandant Maier se demanda, un court instant, s'ils étaient bien seuls dans la pièce. Puis le chirurgien reprit :

— Mes petits talents ne vous plaisent pas, d'accord, mais ils vous sont indispensables. D'autre part, je suis aussi votre agent de liaison. Ne l'oubliez pas.

— Écoutez-moi bien : je vais prévenir nos commanditaires pour qu'ils vous retirent de l'opération. De retour chez vous, vous en profiterez pour respecter, je l'espère, ces règles dont vous n'avez rien à faire.

— Je vous croyais plus intelligent… Si vous échouez, devinez ce que nos commanditaires vous feront ? Inutile de me répondre, vous le savez déjà. Alors, lorsque Jean Masouleix aura parlé, vous me remercierez… et vous aurez la correction d'oublier, en homme d'honneur, les points de détail sans importance… termina-t-il dans un éclat de rire, en regardant le commandant Maier avec un air de méprisante supériorité.

***

Pendant ce temps, Vincent venait d'atteindre le mur de l'usine. La porte principale, en mauvais état, n'était pas fermée. Il jeta un regard rapide dans l'embrasure. Devant lui s'étendait une pièce vide, jonchée de gravats et de détritus. Tous ses sens en alerte, il entra.

Plus loin, une autre porte, ouverte elle aussi, donnait sur un couloir. Il parla à voix basse dans le micro-émetteur.

— Je suis à l’intérieur. Je vois une pièce et un couloir. Pour l’instant, personne en vue. Je continue.

L’usine désaffectée datait de la période préindustrielle. C’était un grand corps de ferme qui avait été transformé, jadis, en lieu de production. Sous l’enduit craquelé des murs, des pierres disjointes apparaissaient un peu partout. Cette bâtisse était complètement délabrée. En fait, c’était une vraie ratière. Celui qui pénétrait ici devenait une cible facile. Deux solutions pour s’en sortir vivant : soit être un expert des parcours de combat, soit se transformer en petite souris.

Vincent entendit des bruits de voix. Il risqua un regard dans la pièce suivante. Vêtus de costumes noirs, deux hommes discutaient. Sous leurs vestes se devinait une bosse. Chacun d’eux portait un pistolet gros calibre dans un holster d’épaule. Apparemment, c’était l’heure de la pause. Ils étaient en train de fumer une cigarette.

Avec la pointe de sa chaussure, Vincent fit involontairement du bruit en écrasant quelques gravats. Aussitôt, un des hommes tourna la tête et dit :

— Tu as entendu ça, là-bas ?

— Oui. Ne t’inquiète pas, ce doit être un chat comme la dernière fois. Avec tous les Anglais qui habitent dans le coin, rien d’étonnant…

— Franchement, tu te crois en vacances ? Tu te prends pour un touriste ?

— Allons, sois moins nerveux. Il n'y a personne, on est dans un trou perdu…

— Assez discuté, couvre-moi maintenant !

— D'accord, laisse-moi le temps d'écraser ma cigarette…

Sans attendre, le premier homme s'approcha de la porte. Il donna un coup de pied pour l'ouvrir. Celle-ci, bloquée par les gravats au sol, ne put se rabattre complètement. Surpris, il regarda autour de lui dans un mouvement instinctif. Pistolet au poing, main droite en appui sur la main gauche, il commença à faire un pas en avant.

Caché par la porte, Vincent attendait ce moment. Tout se passa en une fraction de seconde. Il agrippa le bras du mercenaire et tira dessus brutalement. Celui-ci perdit l'équilibre. Sans lui laisser le temps de tomber à terre, Vincent le frappa en plein visage avec la grenade fumigène. L'élan et la chute de son adversaire augmentèrent la violence du choc.

Un craquement d'os se fit entendre : le nez de l'homme n'avait pas résisté. La figure ensanglantée, celui-ci tomba à terre d'un seul coup, foudroyé. Toujours caché par la porte, Vincent restait hors de vue du deuxième mercenaire.

Celui-ci marqua un temps d'arrêt. Derrière l'ouverture, il ne pouvait rien voir d'autre que les jambes de son équipier gisant étendu.

— Hans ! Réponds-moi !

Taser en avant, Vincent jaillit dans l'embrasure de la porte, visa et appuya sur la détente. Dans un sifflement à peine audible, les fils se déroulèrent instantanément. L'homme réalisa trop tard ce qui lui arrivait. Traversant le tissu de sa chemise, les deux électrodes se fichèrent dans sa peau simultanément. Il s'écroula après une sorte de soubresaut muet, une grande lueur de stupéfaction dans les yeux. Vincent envoya une seconde décharge pour être certain qu'il soit vraiment assommé.

Dans de telles conditions, où il fallait faire le moins de bruit possible, le Taser avait ses avantages. Avec une arme à feu, Vincent songea qu'il aurait déjà donné l'alerte au reste du commando, ce qui aurait compromis le déroulement de la mission.

Une voix résonna dans son écouteur, celle du colonel Lucas :

— Dancer ? Où en êtes-vous ?

— Contact avec l'ennemi, je répète : contact avec l'ennemi. Deux cibles neutralisées.

— Nos renforts sont arrivés, ils sont en position. Repliez-vous tout de suite, sinon vous risquez d'être pris dans un tir croisé.

— Compris, je décroche…

Vincent rebroussa chemin et parvint rapidement à la sortie de l'usine. Il aperçut une dizaine de soldats en treillis postés contre le mur, fusils d'assaut bandoulière, masques à gaz sur le visage, grenades fumigènes en main.

— Je suis le capitaine Delaroche, du groupe d'intervention Lucas. Et vous ?

— Première section de combat de l'unité Lucas, vingt-cinq hommes en position. Capitaine, ne restez pas là, on prend le relais. On vient avec du lourd. Dites, ce sont vraiment des néonazis qu'on doit neutraliser ?

— Oui. Et ceux-là, ils font le poids : de vraies photocopies des modèles d'origine. J'en ai eu deux, reste onze. À vous de jouer et bon courage, les gars...

À couvert, il marcha vers la butte où se trouvait le PC d'opération. D'un geste, le colonel Lucas lui fit signe de venir s'abriter. En contrebas, la section lançait ses premiers fumigènes.

Une épaisse fumée commençait à s'échapper par les fenêtres de l'usine. Les hommes de Lucas avançaient en formation de combat dans le bâtiment, se couvrant mutuellement. Vincent aperçut plusieurs tireurs d'élite cachés dans les feuillages. Leur mission était de clouer les mercenaires qui tenteraient de fuir.

L'opération de capture venait de commencer. Logiquement, aucune chance qu'elle puisse échouer. Les forces déployées au sol en donnaient l'assurance. Dans quelques minutes, c'en serait fini pour le commando de mercenaires.

***

Suivi de Joseph Stahl, le commandant Maier venait de rejoindre ses hommes. Les bruits qu'ils entendaient au-dehors ne laissaient

planer aucun doute, l'attaque était imminente. Ligoté sur sa chaise, Jean Masouleix, épuisé, écoutait ce qu'ils disaient. Un filet de sang s'échappait de son nez.

Josef Stahl se tourna vers Maier. Tel un serpent, Stahl cracha son venin.

— Vous n'êtes qu'un imbécile, commandant ! Choisir cette usine était stupide !

— Ah, vous croyez cela ? Et bien, vous allez voir… Lieutenant Ulrich, nous allons faire comme prévu, termina Maier en se tournant vers son officier.

Le lieutenant Ulrich donna à ses hommes l'ordre de s'équiper. Ils enfilèrent leurs gilets pare-balles. Deux lance-roquettes furent retirés d'une lourde caisse. Les mercenaires aux épaules les plus larges s'en équipèrent. Les autres mirent en bandoulière leurs pistolets-mitrailleurs.

— Sergent Hartmann, donnez-moi la télécommande des détonateurs.

Lors de leur arrivée, ils avaient piégé les abords de l'usine par précaution, au cas où ils devraient évacuer l'endroit en urgence. Ils avaient utilisé des bombes indétectables, activables à distance. Posées dans les règles, celles-ci avaient l'avantage d'être invisibles pour les détecteurs de métaux.

Un nuage gris commençait à monter dans la pièce, passant par le dessous de la porte. À cause des fumigènes, il ne fallait pas perdre

une seule seconde. Leur issue était une brèche dans un mur à l'arrière du bâtiment. Dissimulée par des taillis, celle-ci était placée non loin de leurs véhicules.

— Messieurs, chacun de vous sait ce qu'il doit faire. Herr Stahl, j'espère que vous savez utiliser une arme. Sergent Hartmann, donnez-lui un pistolet. Se battre contre des gens qui se défendent, cela changera les habitudes du docteur…

— Que faisons-nous de Masouleix ? Il n'a toujours pas parlé, fit le lieutenant Ulrich.

— On l'abandonne ici, sinon ce serait un boulet pour nous. Pour les renseignements qui nous manquent, nous les aurons lorsque nous mettrons la main sur le capitaine Pierre.

— Vous ne finissez pas Masouleix ? demanda Josef Stahl.

— Supprimer Masouleix maintenant, c'est contraire à nos intérêts.

Les membres du commando s'éloignèrent du vieux maquisard. Ils ouvrirent une dernière porte d'un coup de pied. À deux mètres devant eux, ils pouvaient voir au-dehors à travers un mur partiellement effondré. C'était par là qu'ils allaient s'enfuir. Le son d'un porte-voix s'éleva juste à ce moment précis.

— Ici le colonel Lucas. Vous êtes encerclés par une unité de combat de l'armée française. Nous sommes plus nombreux que vous. Si vous voulez que tout se passe bien, posez vos armes et rendez-vous !

Pour toute réponse, le commandant Maier regarda la télécommande du détonateur. Il déverrouilla la sécurité à l'aide d'un code. Les charges étaient au nombre de cinq, programmées pour exploser chacune à deux secondes d'intervalle. Il pouvait donc compter sur dix secondes de diversion. Laissant son doigt en suspens sur la dernière touche, il s'adressa à ses hommes.

— Nos adversaires croient qu'ils vivent en temps de paix. Montrons-leur qu'ils se trompent. Nous n'avons pas de limites, nous sommes en guerre. Maintenant, en avant, mes amis !

Il appuya sur le bouton. La première explosion fit trembler les murs du bâtiment. Cette bombe se trouvait placée à quelques mètres de l'entrée principale. À cause du fracas, il était difficile de dire si des cris montaient. Les hommes du commandant Maier se déployèrent, faisant feu en tous sens pour se couvrir et regagner leurs véhicules.

Profitant de l'effet de surprise, les mercenaires équipés de RPG lancèrent trois roquettes vers les bois. La présence de tireurs embusqués y était probable. Un nuage de flammes embrasa instantanément les arbres et les feuillages.

La deuxième explosion se produisit comme à contretemps, entre deux battements de cœur. Projetant des cailloux dans tous les sens, une colonne de terre et de poussière s'éleva. Le sang chargé d'adrénaline, Maier remarqua un éclair de lumière en haut d'une butte. Probablement un tireur d'élite en train de viser. Il se tourna vers un de ses hommes qui portait l'un des deux lance-roquettes :

— Descends ce sniper ! fit-il en désignant l'objectif d'un geste éloquent.

Le mercenaire visa avec son tube. La troisième mine détonna précisément à cet instant, son souffle ôtant toute stabilité au lance-roquettes. La fusée explosive termina sa trajectoire dans le fleuve. La déflagration projeta une immense gerbe d'eau.

Le commandant Maier ne s'était pas trompé. Ses adversaires croyaient qu'ils opéraient en temps de paix. En six secondes seulement, il venait de leur prouver le contraire. Malgré les tirs adverses qui déployaient un rideau de plomb, son commando ne comptait pour l'instant aucune perte. Que demander de plus ? Juste quelques secondes de chance. Ses hommes étaient arrivés à une quinzaine de mètres des voitures. Il ne lui restait plus qu'à les rejoindre.

Tout à coup, il entendit le claquement métallique d'une culasse de pistolet. Derrière lui, Josef Stahl prononçait quelques mots comme s'il parlait à une créature invisible. Puis, soudain, il mit le commandant en joue, le doigt posé sur la détente, prêt à tirer.

— Stahl, vous êtes fou, que faites-vous ?

— Vous en savez trop sur moi. Désolé, je ne peux pas vous laisser vivre…

Le commandant Maier porta la main à son holster. Il tenta de dégainer, mais c'était déjà trop tard. Le coup de feu l'atteignit en pleine tête. Il s'effondra sans vraiment comprendre ce qui lui

arrivait. Pendant que la quatrième mine explosait, Josef Stahl se mit à courir vers les véhicules du commando. Dans la fumée et les rafales qui claquaient de toutes parts, personne ne l'avait vu abattre Maier.

Voyant arriver Stahl qui courait, le lieutenant Ulrich ouvrit la porte de sa voiture. La cinquième et dernière charge explosa juste à ce moment. Les mercenaires eurent encore le temps d'envoyer deux roquettes à fragmentation avant de démarrer en trombe, tirant sur tout ce qui bougeait autour d'eux.

Leurs voitures disparurent rapidement sur la route derrière l'usine désaffectée, malgré les tirs de la section Lucas qui n'avait disposé que de dix secondes pour réagir.

***

Installé en haut de la butte, le colonel Lucas voyait son opération se terminer en désastre. Cinq cratères autour de l'usine marquaient les endroits où les bombes avaient explosé. La fumée n'était pas encore retombée. Tout un pan de forêt était en feu. Le souffle de la première explosion avait épargné ses hommes à l'intérieur du bâtiment. L'entrée de l'usine s'était écroulée. C'était une véritable scène de guerre qu'il avait sous les yeux.

— Bon Dieu, ces mercenaires nazis se croient en enfer ? À quoi leur sert d'alourdir la facture, de toute manière ils sont foutus ! On est en France ici, pas à Sarajevo…

— On va leur rendre la monnaie, mon colonel, répondit

Montagnard en serrant les dents.

— Corrézien, transmettez mes ordres, décida Lucas. Il faut éteindre l'incendie et s'occuper de nos blessés au plus vite. Quant à cette bande de cinglés, envoyez l'hélicoptère pour les localiser. Je veux savoir où ils sont, minute par minute.

Il se tourna ensuite vers Vincent et Vipère.

— Après un coup pareil, je serais probablement relevé de mon commandement en fin de la journée. Dancer, descendez dans l'usine avec Vipère. Allez voir si Masouleix est en vie. Dans le prochain quart d'heure, j'aimerais avoir une bonne nouvelle à annoncer à madame le ministre de la Défense, au moins…

— Impossible de faire mieux dans cette situation, dit Vincent. Nous n'avions pas l'équipement pour détecter ces bombes-là.

— Merci, capitaine Delaroche, mais je n'ai pas besoin d'excuses et j'assumerai mes responsabilités. Maintenant, ne perdez pas de temps et trouvez Masouleix.

Sans perdre un instant, Vincent et Vipère se dirigèrent vers l'usine désaffectée. Ils se frayèrent un passage dans les décombres, parmi les autres soldats de la section qui dégageaient leurs camarades. Le spectacle n'était pas beau à voir. Quelques-uns étaient blessés, apparemment sans trop de gravité. La plupart étaient plus ou moins sonnés à cause de la série d'explosions à deux secondes d'intervalle.

Après quelques efforts, ils arrivèrent dans le couloir emprunté

par Vincent peu avant. Le nez fracassé, le premier mercenaire gisait toujours au même endroit, mais pas son compagnon. Après avoir repris connaissance, celui-ci s'était enfui sans demander son reste.

Continuant dans l'usine, ils entrèrent dans une grande pièce où un brasero fumait. Terminé par une croix gammée, une sorte de fer à marquer le bétail traînait par terre. À quelques pas, un vieil homme était ligoté sur une chaise. D'un air fatigué, il regarda vers eux en gémissant.

— Jean Masouleix ? demanda Vincent.

Le vieux maquisard fit un signe avec la tête. Un filet de sang coulait le long de son menton. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais la force lui manqua.

— N'essayez pas de parler, dit Vipère. Les secours vont arriver. Dans bientôt, vous recevrez des soins à l'hôpital le plus proche. Essayez de tenir le coup. En attendant, nous allons vous détacher.

Jean Masouleix respira profondément. Au prix d'un effort surhumain, il laissa échapper quelques mots d'une voix à peine audible.

— Je n'ai pas parlé… Ces monstres ont commencé à me cuisiner, mais je ne leur ai rien dit… Rien lâché… Même pas un mot de français…

— Reposez-vous. Plus tard, vous aurez le temps de nous raconter ce qui s'est passé.

— Non… Cherchez dans la cave de ma maison, derrière la pierre

disjointe… Il faut que vous alliez voir le capitaine Pierre… Il vous dira où se trouve ce que cherche cette bande de nazis. Dix tonnes d'or et de pierres précieuses… Le trésor de guerre de la division Das Reich…

Une détonation claqua derrière eux, interrompant Jean Masouleix dans sa phrase. Vincent se retourna. L'homme qu'il avait neutralisé au Taser était debout derrière eux, arme à la main. Vive comme l'éclair, *la Fée qui tue* dégaina. Elle fit feu avant qu'il ne puisse doubler son tir.

Le mercenaire vacilla puis tomba à la renverse, l'arrière de son crâne heurtant violemment le sol. Le projectile l'avait atteint en plein front. Un léger tremblement nerveux agita une de ses jambes pendant quelques secondes. Dancer et Vipère se regardèrent, ne comprenant pas pourquoi le mercenaire les avait manqués.

Pourtant, l'explication était simple. Ni Vincent ni la jeune femme n'étaient visés. La cible, c'était Jean Masouleix. La tête du vieux Résistant reposait sur son épaule, les yeux grands ouverts sur un monde rempli de souvenirs et d'histoire. La balle était pour lui. Elle l'avait frappé en plein cœur.

Fidèle à sa parole, il allait continuer de se taire à jamais. Son secret partait dans la tombe avec lui.

9.
Retour au maquis

Conduits à l'hôpital le plus proche, les blessés de l'unité Lucas en sortirent rapidement. Aucun d'eux n'avait subi d'atteintes graves. Leurs équipements individuels les avaient bien protégés. Pour éteindre l'incendie dans le bois, l'intervention des sapeurs-pompiers nécessita deux casernes de soldats du feu des cantons voisins. En trois heures seulement, ils réussirent à contenir le sinistre. La fin de la journée leur serait nécessaire pour en venir à bout. Heureusement, l'eau ne manquait pas. Il suffisait de pomper dans le fleuve.

Pendant ce temps, à la gendarmerie, le colonel Lucas et son équipe faisaient le bilan de leur mission. Les bombes réglées à deux secondes d'intervalle auraient-elles pu être détectées à temps ? Pas avec le matériel de dotation disponible, reconnurent les officiers présents. D'autre part, personne ne s'attendait à essuyer le feu de plusieurs lance-roquettes. En effet, était-on en zone de guerre ou même de guérilla ? Non, évidemment.

Tel un boxeur envoyé dans les cordes du ring, Lucas sentait ses poings se serrer. Il ne pouvait rien faire de plus pour le moment, mis à part évoquer l'unique point positif de l'opération.

— Quatre hommes du commando sont hors d'état de nuire. L'un d'eux, que nous avons fait prisonnier, a avoué qu'ils étaient treize en

comptant leur agent de liaison. Ils ne sont donc plus que neuf.

— Mon colonel, qu'en est-il des quatre autres ? demanda Montagnard.

— Le premier est dans le coma. C'est le capitaine Delaroche qui l'a neutralisé en début d'opération. Si l'on avait pu faire pareil avec tous les autres, je m'en serais largement contenté…

Quelques regards étonnés se tournèrent vers Vincent, provenant de soldats de l'unité qu'il ne connaissait pas. Vincent se serait dispensé d'une telle carte de visite. Tant pis, les présentations étaient faites avec les nouveaux. Pour les anciens, c'était la routine. Lucas continua :

— Le deuxième a été fait prisonnier avant l'attaque, il s'appelle Walter Dietrich. Le troisième a été abattu par Vipère. Le quatrième a reçu une balle en pleine tête, mais le projectile ne provient pas des armes de notre unité.

— Mon colonel, vous voulez dire que… ce sont ses collègues qui l'ont tué ?

— D'après le mercenaire blessé à la jambe, non. Emmené à la morgue pour identifier le cadavre, il a reconnu leur commandant, un certain Heiner Maier.

— Donc, nous pouvons en déduire que ce groupe est, désormais, livré à lui-même ?

— Oui, Montagnard. Avec toutes les conséquences que cela implique…

Le colonel Lucas, pensif, fit quelques pas et clôtura la réunion par des paroles cinglantes :

— Maintenant, messieurs, plus question de sous-estimer ce commando comme nous l'avons fait jusqu'ici. Il va falloir que j'informe l'Élysée de notre échec. Étant donné la casse, je ne vous fais pas un dessin…

Dans la pièce, tout le monde comprenait ce que cela signifiait. Le colonel risquait d'être relevé de l'opération, ni plus ni moins. Sans parler de l'enquête que mènerait le Ministère de la Défense, dans le but d'établir d'éventuelles responsabilités…

Le colonel demanda ensuite à Vipère, Vincent et Corrézien de le suivre dans le véhicule des transmissions. Depuis son arrivée, celui-ci était resté garé dans la cour de la gendarmerie. Ce blindé léger était équipé de plusieurs antennes sur le toit, de nombreux équipements informatiques ainsi que d'un groupe électrogène.

Toute la partie arrière avait été aménagée pour servir de PC de campagne. Lorsqu'ils entrèrent, les ordinateurs étaient en veille, leurs écrans affichant les heures des principales capitales du monde. Lucas se tourna vers son responsable de l'informatique.

— Corrézien, mettez-moi en communication avec madame le ministre. C'est le moment.

Il se tourna ensuite vers Vipère et Vincent.

— Masouleix vous a dit quelque chose avant d'être tué ?

— Il a parlé de dix tonnes d'or et de pierres précieuses. C'est cela

que le commando nazi serait venu chercher ici, répondit Vipère.

— Dix tonnes, rien que ça ?

— D’après lui, il s’agirait du trésor de guerre de la division Das Reich.

— Et depuis la fin de la guerre, personne n’en aurait rien su ? Cela ne tient pas debout ! Je connais bien l’histoire grâce à mon père, un militaire de carrière comme moi. Que la Das Reich ait pu disposer d’un trésor de guerre d’une telle importance, c’est de l’utopie. Dix tonnes d’or et de pierres précieuses, vous imaginez ce que cela représente ? Dancer, qu’en pensez-vous, vous qui connaissez la région ?

— Ce commando n’est pas venu ici par hasard. Ils doivent disposer d’informations que nous n’avons pas.

Corrézien, penché sur le clavier d’un ordinateur, pressa une touche puis s’adressa au colonel Lucas :

— Mon colonel, j’ai le Ministère de la Défense en ligne, en communication cryptée.

— Merci, Corrézien. Je vais vous demander à tous de sortir, le temps que je m’entretienne avec madame le ministre.

Cette conversation relevait du secret défense. Vipère, Dancer et Corrézien descendirent du véhicule. Toutefois, le contenu de l’entretien était facile à deviner. Le colonel aurait besoin de toute sa diplomatie pour annoncer l’échec de son opération. Quant à la suite, elle serait décidée en haut lieu. La porte du camion se rouvrit

quelques minutes ensuite. Lucas, l'air préoccupé, leur fit signe de rentrer.

— Nous restons sur le coup pour l'instant, leur déclara-t-il en fermant la porte derrière eux. Madame le ministre n'étant pas l'ultime chef des armées, la décision viendra d'au-dessus. Pour être plus précis, du président de la République lui-même.

— Et en attendant ? demanda Vincent.

— Pour le moment, une seule priorité : localiser les hommes du commando. D'ici là, nous devons tirer au clair cette histoire de trésor. Car c'est cela qu'ils viennent chercher…

Corrézien, ayant déjà deviné, laissa échapper :

— Tout de même, vous ne pensez pas à une recherche dans les serveurs de la DRS ?

— Allons leur rendre une petite visite en ligne, cela ne nous coûtera rien.

Dépendant d'un ministère bien connu, la Direction du renseignement stratégique possédait un immeuble entier garni de matériel informatique à la pointe de la technologie. Officiellement, ce service gérait des bases de données. Au sommet de cette pyramide numérique, un moteur de recherche permettait d'extraire des informations sur n'importe quoi ou n'importe qui. Pouvant interconnecter des fichiers, ce système n'était pas censé exister. La Commission nationale de l'informatique et des libertés n'y trouvait rien à redire. Il aurait d'abord fallu qu'elle le sache.

Un haut degré d'accréditation était nécessaire pour utiliser ce dispositif. Il était impossible d'y accéder sans lignes cryptées. Deux clés numériques encodées par des algorithmes complexes servaient de sésame. L'unité Lucas n'en avait pas. Normalement, il aurait fallu remplir une demande de renseignements quarante-huit heures à l'avance. Mais pour Corrézien, ce n'était pas un problème.

— Pas de souci, mon colonel. Je vais pirater directement le ministère de la Défense. Et pour les proxys sur le réseau ?

— États-Unis, Japon, Tasmanie, peu m'importe. Même la face cachée de la Lune, si cela vous fait plaisir. On ne va pas leur laisser notre carte de visite, quand même…

Corrézien, en technicien aguerri, connaissait par cœur l'adresse du serveur. Il ne lui fallut que quelques instants pour établir la liaison, dissimulant leur piste derrière des relais anonymes partout dans le monde. De cette manière, dans l'éventualité où ils seraient détectés, ce serait difficile - pour ne pas dire impossible - de remonter jusqu'à eux.

— J'ai la DRS par l'intermédiaire du réseau du ministère. Et maintenant, mon colonel ?

— Faites sortir tout ce qu'on peut avoir sur la division Das Reich et un éventuel trésor.

Corrézien lança plusieurs recherches. Rapidement, des dossiers s'affichèrent à l'écran : effectifs et armement de la division Das Reich, nom des officiers, liste des opérations et massacres commis,

parmi lesquels Oradour-sur-Glane et Tulle. Mais rien ne concernait ce qu'ils recherchaient. Après plusieurs recherches infructueuses, il fallait se rendre à l'évidence. Pour la DRS, jamais la division Das Reich ne s'était emparée d'un trésor de guerre.

— Creusez encore, Corrézien. Puisque Masouleix l'a confirmé, et qu'un commando nazi est sur place, il n'y a pas de doute. Ce trésor existe réellement.

— Colonel, je fais ce que je peux. Cette base de données, c'est l'hypermarché du top-secret. Tenez, voulez-vous les noms des tireurs qui ont abattu Kennedy ? Ou bien les Centuries de Nostradamus décryptées par la NSA ? Je ne vous parle pas du reste… Sérieusement, j'attaque par où ?

— Par les archives noires…

— Vous m'en donnez l'autorisation ?

— Je vous le confirme. Pour une fois, faites-vous plaisir, Corrézien.

Les archives noires, c'était la malédiction des hommes politiques. Avec leur contenu, faire éclater n'importe quel gouvernement français n'aurait posé aucun problème. Également, le dénouement d'affaires dont l'opinion publique n'avait jamais connu la fin se trouvait là, en compagnie de plusieurs mystères historiques. Mais c'était un puits sans fond. Il fallait savoir à quelle profondeur chercher…

— Mon colonel, j'ai un élément. Le FBI a cherché Adolf Hitler

jusqu'en 1954 parce qu'ils le croyaient vivant. Le dossier a été déclassifié voilà quelques années. La version complète, non censurée, est ici.

— Mon père, qui était général, me l'avait dit. L'avion d'Hitler, un junker, a été retrouvé en Amérique du Sud. Il y avait aussi une histoire de sous-marin. Voilà pourquoi les Américains ont cherché, mais rien ne prouvait la présence d'Hitler à bord. Quoi d'autre ?

— Martin Bormann avait constitué un trésor de guerre nazi sans qu'Hitler ne le sache. Après la guerre, un certain Otto Skorzeny en devint responsable. Son organisation, la Bruderschaft, devint plus tard l'Odessa, regroupant les anciens de la SS et administrant les fonds récupérés.

— Qu'est devenue cette organisation par la suite ?

— Elle a fini par disparaître. On en perd complètement la trace au milieu des années 1970. Malgré l'absence d'indices, il se peut qu'elle ait perduré sous une autre forme.

— Quoi d'autre encore ?

— Nous avons le trésor de guerre de Rommel, ramené de Lybie en Corse, dont la plus grande partie était composée du trésor du Négus. Le bateau qui le ramenait en France, en 1943, a été coulé lors d'une attaque alliée.

— Rommel, le renard du désert… Comment croire qu'il aurait rapatrié imprudemment un trésor de cette importance ? Son QG était dans le Vexin, au nord de Paris. Peut-être avait-il prévu un plan

pour que ces richesses traversent la France en sécurité.

— Nous avons des témoignages. Il se peut que le navire allemand coulé n'ait été qu'un leurre, mais, en définitive, rien ne le prouve. En principe, ce trésor repose par soixante mètres de fond, quelque part entre la Corse et la France.

— Bref, nous ne sommes pas plus avancés. Effacez nos traces et déconnectez-vous.

Corrézien entra dans une autre partie des serveurs de la DRS. Sa cible était le fichier des connexions. Il effaça quelques lignes pour faire disparaître les traces de leur passage. Seuls deux ou trois pirates informatiques sur la planète pouvaient y parvenir. C'était d'ailleurs l'un d'eux, un cerveau bleu en résidence surveillée, qui lui avait montré comment faire. Le colonel Lucas se tourna vers son équipe.

— Capitaine Delaroche, depuis que vous travaillez dans la région, personne ne vous a jamais parlé de cette histoire de trésor ?

— Jamais, sauf Jean Masouleix avant de mourir.

— A-t-il parlé de quelque chose d'autre ?

— D'aller chez lui, dans sa cave, pour chercher quelque chose derrière une pierre disjointe. Ensuite, d'aller voir le capitaine Pierre.

— Vipère, vous confirmez ?

— Affirmatif, répondit-elle.

— Corrézien, contactez le sergent Montagnard. Il faut que celui-ci fouille la cave de Masouleix avec sa section. Trouvez aussi

l'adresse du capitaine Pierre, pour qu'on lui rendre visite pendant ce temps.

— À vos ordres, mon colonel.

Lucas, Vipère et Dancer montèrent ensuite dans le command-car de l'unité. Ils partirent en direction de Montcastel-les-Bois, localité où habitait le capitaine Pierre. Vipère brancha la radio pour écouter les journaux d'actualité. La réponse à toutes leurs questions se trouvait peut-être derrière une vieille pierre poussiéreuse, ou dans la mémoire d'un ancien maquisard.

***

Depuis la mort de Heiner Maier, les mercenaires avaient besoin d'un nouveau chef. Josef Stahl s'était proposé comme commandant. Aucun des hommes n'avait discuté. Le solde à percevoir faisait taire les réflexions désobligeantes. De plus, c'était lui le contact direct avec les commanditaires.

En se branchant sur la fréquence radio de la gendarmerie, le commando venait d'apprendre l'installation de barrages routiers aux alentours. Leur but initial, capturer le capitaine Pierre pour le faire parler, avait évolué. Maintenant, le plan était de prendre des otages pour leur servir de sauf-conduit.

Les voitures noires du commando entrèrent à toute vitesse dans la municipalité de Montcastel-les-Bois. Les mercenaires s'arrêtèrent quelques instants dans un endroit désert. Ils endossèrent leurs équipements de combat. Ensuite, ils se dirigèrent vers le centre-

ville, puis garèrent leurs véhicules derrière le parking de la mairie.

— Ludolf, tu feras le guet à l'entrée, ordonna Josef Stahl. S'il y a quelque chose d'anormal, préviens-nous.

Le reste de l'équipe pénétra dans l'édifice public. Armes au poing, ils se déployèrent à l'intérieur. Voyant le groupe armé faire irruption, la secrétaire de la mairie, dame d'un certain âge, poussa un cri. Prise de peur, elle leva les mains en l'air, toute tremblante.

Sous la menace de leurs pistolets-mitrailleurs, ils réunirent le personnel dans la salle principale. Dans un bureau, ils trouvèrent le maire, Paul Montgarde, en compagnie du conseiller du canton. Ceux-ci, comprenant immédiatement la situation, ne tentèrent pas de résister. Ils n'en avaient pas les moyens.

Les mercenaires les regroupèrent avec une dizaine d'autres personnes, parmi lesquelles une mère de famille et son enfant âgé d'environ sept ans. Aucun d'eux ne laissait échapper le moindre mot. Dans les circonstances présentes, prendre la parole était un risque inutile.

Paul Montgarde était le doyen des personnes présentes, ce qui lui conférait une position différente. Attirer l'attention sur soi, c'était protéger les autres et il le savait. Il jeta un regard rapide au conseiller. Celui-ci, ayant compris ce qu'il voulait faire, lui répondit par un clignement de paupières.

— Que nous voulez-vous ? demanda Paul Montgarde. Vous n'êtes pas dans une banque. Ceci est une mairie. Il n'y a pas d'argent ici.

Le chef du commando s’approcha du maire. Il lui fit face, le dominant de toute sa hauteur. Coiffé court, une petite mèche descendait sur son front, lui donnant un air faussement décontracté. D’un regard glacé, il regarda fixement Paul Montgarde. D’un seul coup, il le gifla avec violence.

— Taisez-vous ! Je dirige ce commando. Nous allons choisir quelques personnes parmi vous, pour nous servir d’otages. Je vous conseille à tous de coopérer.

Accusant le coup, Paul Montgarde passa sa main sur ses lèvres pour essuyer un filet de sang qui coulait. Il avait parfaitement reconnu l’accent allemand de Josef Stahl. Cela lui rappela la rafle de la division Brehmer dont avaient été victimes, pendant la guerre, plusieurs membres de sa famille.

Josef Stahl devait faire un choix. Deux ou trois otages suffiraient s’il prenait les plus intéressants. Son regard se posa sur une jeune femme qui tenait un enfant par la main.

— Non, pas lui ! cria-t-elle, comprenant que son fils venait d’être choisi.

— Viens ici, petit… fit Stahl en prenant une voix rassurante. Ne craignez rien madame, je ne vous ferai pas de mal, ni à vous ni à votre bambin.

Sentant la peur de sa mère, l’enfant leva la tête d’un air de défi. Voulant la protéger, il lança avec innocence :

— Mon papy était un Résistant, il a tué des nazis pendant la

guerre, il t'aura aussi !

Stahl, d'abord surpris, éclata de rire.

— Que voilà un jeune homme courageux ! Plus courageux que vous tous ici… Alors, jeune homme, ton papy a tué beaucoup de nazis, c'est ça ? dit Stahl en se baissant, pour se mettre à la même hauteur que son jeune interlocuteur.

— Ne réponds pas, fit sa mère de plus en plus inquiète.

— Laissez-le parler, Madame. Alors, petit, comment t'appelles-tu ?

— Sébastien.

— Ton papy est un ancien Résistant, c'est ça ?

— Il était capitaine et il t'aura, laissa échapper le gamin en regardant Stahl droit dans les yeux, ignorant à qui il avait affaire.

— Tiens, un capitaine ? C'est bien… et il s'appelait comment, dis-moi ?

— Pierre.

— Le capitaine Pierre… murmura Stahl surpris, en se relevant. Il fit quelques pas, l'air de réfléchir, puis s'adressa de nouveau à l'enfant.

— Ton papy, où est-il en ce moment ?

— Papy est allé se cacher dans la forêt, pour pas qu'on le trouve.

— Pourquoi n'est-il pas chez lui ?

— À cause de ses copains tués il y a quelques jours, il m'a dit

avant de partir.

— Mais toi, tu sais où il est, non ?

Sébastien baissa la tête. Brusquement, il se mit à avoir peur de cet homme, de sa manière de parler froide et détachée, comme si tout cela n'avait aucune importance. Le gamin se mit soudain à trembler de tous ses membres.

— Ta maman t'aime beaucoup, Sébastien. Et toi aussi, tu l'aimes. Si tu veux qu'il ne lui arrive rien, dis-moi où est ton grand-père. On ne veut pas lui faire de mal, juste lui poser quelques questions. Il ne risque rien, tu comprends ?

Sébastien regarda le pistolet-mitrailleur de Stahl dirigé vers le ventre de sa mère. Le teint blême, celle-ci donnait l'impression qu'elle ne tarderait pas à s'évanouir.

— Je t'écoute, Sébastien. Où est ton papy ?

— Là où il se cachait pour faire la guerre avec ses copains. C'est dans la forêt. Sauf que ça s'appelle autrement.

— Tu veux dire le maquis, c'est ça ?

— Le maquis des trois sources, il m'a dit.

— Sais-tu où cela se trouve ?

— On y a été une fois en voiture, mais je sais plus où c'est.

Josef Stahl s'approcha du maire. Il posa le canon du pistolet-mitrailleur sur la tempe de celui-ci. Ensuite, il s'adressa à ses prisonniers d'un ton menaçant.

— Dans le passé, mes ancêtres ont mis ce pays à feu et à sang. Alors je vous préviens : deux otages me suffiront. Je pourrais, par exemple, supprimer ceux dont je n'ai pas besoin, si l'envie m'en prenait… Alors, où se trouve le maquis des trois sources ?

Personne ne répondit. Tout à coup, le conseiller du canton, homme jeune et déterminé, bondit vers Stahl. D'un geste vif, il poussa l'arme de celui-ci vers le haut, essayant de s'en emparer. Dans le mouvement, une rafale s'échappa et les projectiles transpercèrent une partie du plafond.

Stahl parvint à se dégager. D'un coup de crosse, il frappa le conseiller en plein visage. Celui-ci tomba à terre. Stahl le mit en joue et, sans hésiter un seul instant, lui tira dans la jambe. Un hurlement s'éleva.

— J'aurais pu le tuer, dit froidement Stahl à ses prisonniers pour leur montrer sa grande mansuétude. Puis, brusquement, il ajusta Paul Montgarde dans sa ligne de mire.

— Monsieur le maire, vous connaissez le maquis des trois sources, j'en suis certain. Je n'ai pas de temps à perdre. Parlez et je vous laisse la vie sauve.

Comme tous les anciens de la commune, Montgarde savait parfaitement où se trouvait ce maquis. Mais il ne comptait pas le dire en souvenir de sa famille. Et aussi de tous ceux qui n'avaient jamais rien avoué, même pas sous la torture… À deux pas de lui, le conseiller du canton était étendu sur le sol, les deux mains posées sur sa jambe blessée. Il se tordait de douleur, victime de son acte de

courage. Quel sens donner à cela si lui, le premier magistrat de la ville, parlait ?

La secrétaire de mairie observa le regard du maire de Montcastel. Belle-sœur de celui-ci, elle savait exactement ce que cela signifiait. En homme fidèle à ses idéaux, Montgarde avait décidé de se taire, quitte à y perdre la vie. Peut-être se sentait-il coupable parce qu'il ne pouvait rien faire. Mais elle ne pouvait se résoudre à laisser les choses se terminer de cette manière.

— Moi, je sais où est le maquis des trois sources, dit-elle d'un ton ferme. Laissez monsieur Montgarde tranquille, je vais vous conduire là où vous voulez.

— Voilà une décision intelligente, madame, déclara Josef Stahl. Puisqu'il en est ainsi, veuillez nous suivre avec le jeune Sébastien et sa mère.

Il se tourna ensuite vers ses hommes. Il leur demanda de ligoter les prisonniers et de prendre leurs téléphones portables, ainsi que de couper les lignes de la mairie. Quelques instants plus tard, les voitures noires du commando partaient vers les bois, en direction du Maquis des Trois Sources.

La secrétaire était assise à l'arrière d'un des véhicules. Elle cachait sa peur en essayant de rester impassible. Une goutte de sueur perlait sur son front, laissant deviner son état d'esprit réel.

— Ce n'est pas loin d'ici, dit-elle en s'adressant à Josef Stahl. Nous y serons dans une quinzaine de minutes. C'est facile, suivez les

stèles fleuries. Ce sont celles des Résistants abattus pendant l'occupation. Cette route, d'après vous, à qui est-elle ?

— À la République française, j'imagine ? répondit Stahl en riant.

— Elle appartient d'abord aux hommes et aux femmes qui, au péril de leur vie, ont vaincu vos ancêtres…

***

Aux portes du mont Gargan, la douce lumière d'un soleil de fin d'après-midi baignait la clairière. Perdue au milieu de celle-ci, une butte de terre se dressait, entourée de quelques arbres qui prodiguaient ombre et fraîcheur.

Ce monticule avait été creusé par les maquisards pendant la Deuxième Guerre. Étant donné le passé historique de la Résistance dans la région, les derniers survivants avaient décidé de restaurer cette cache voilà quelques années. À leur mort, ils avaient prévu de léguer cet héritage aux générations futures. Tout y avait été reconstitué à l'identique, jusqu'au soupirail qui permettait de regarder au-dehors sans être vu.

Bien caché derrière les feuillages, le capitaine Pierre observait les alentours avec ses jumelles. L'endroit était sûr. Jamais les troupes du IIIe Reich ne l'avaient trouvé. Quand bien même, elles auraient été obligées de progresser sur une centaine de mètres parmi les ronces et la bourdaine qui s'étendaient ici auparavant. Autant dire un massacre garanti…

Aujourd'hui, c'était une clairière totalement à découvert. Étant

donné la topographie de l'endroit, il était facile d'en protéger l'accès avec un seul fusil mitrailleur.

Celui d'époque, un vieux Bren, venait de reprendre sa place sur son trépied. Aidé par un ami agriculteur, il l'avait remonté en début d'après-midi. Le chargeur était engagé. Sur le toit de la cache recouvert par un filet de camouflage, l'arme était prête à faire feu.

À vrai dire, il ne s'était jamais senti le cœur de rendre ce souvenir de jeunesse aux gendarmes. Pieusement, il l'avait conservé dans son grenier pendant toutes ces années, au milieu de sa petite collection personnelle.

Qu'étaient devenus Mathieu, Simon et Jean, trois de ses anciens compagnons au temps de la Résistance ? À sa connaissance, morts ou disparus… Le capitaine Pierre savait qu'il était le quatrième et dernier de la liste. Voilà pourquoi il était venu se réfugier ici. Les provisions, amenées en même temps que le FM, ne manquaient pas. L'eau non plus, grâce à une source proche.

Un pistolet-mitrailleur Sten était posé sur son lit de camping. Grâce au chargeur horizontal de cette arme, on pouvait tirer par-dessus un remblai sans lever la tête, se protégeant ainsi des tirs ennemis. En complément, il avait emporté son vieux pistolet GP35, en calibre 9 mm, de la Fabrique nationale d'armes de Belgique. Cette prise de guerre, il l'avait faite à la libération de Limoges en 1944. En dessous de la culasse, des svastikas étaient frappés au poinçon.

Enfin, à n'utiliser qu'en toute dernière extrémité, il portait une

grenade sur lui. Celle-ci était dans une poche de sa veste de chasse. S'il était fait prisonnier, celui qui le capturerait y laisserait sa peau. Pierre ne comptait pas finir comme ses autres lieutenants, avec une croix gammée marquée sur le front. À tout prendre, il préférait partir dans une ultime explosion finale.

***

À la lisière de la forêt, le capitaine Pierre remarqua un mouvement dans les feuillages. Il pensa tout d'abord qu'il s'agissait d'une biche ou d'un petit sanglier. Il régla ses jumelles pour augmenter le grossissement. Puis, brusquement, son cœur se mit à battre plus fort lorsqu'il aperçut, vêtus de gilets de combat, deux hommes avec des pistolets-mitrailleurs en bandoulière. Il regarda plus attentivement. Il ne s'agissait pas de gendarmes ni de soldats français.

Pierre monta péniblement sur le toit de la cache. Ce genre d'efforts n'était plus de son âge. Essoufflé, il tira sur le filet de camouflage pour dégager le canon du fusil-mitrailleur, puis arma la culasse. Aucun doute n'existait dans son esprit. Ceux-là venaient pour lui.

Il les aligna dans le viseur et, sûr de lui, appuya sur la détente. Le recul violent et la déflagration surprirent le vieil homme. Il cessa immédiatement le tir. Quand il était jeune, cette arme ne bougeait pas autant, pensa-t-il. Dans ses souvenirs, elle était moins bruyante. Un sifflement désagréable résonnait dans une de ses oreilles. Pendant ce temps, la rafale se perdit à l'autre bout de la clairière,

faisant fuir les deux hommes sans même les blesser.

Serrant les dents, le capitaine Pierre massa son épaule droite quelques instants, se disant que les choses commençaient mal. Il n'était pas le seul à penser cela. À la lisière de la forêt, Josef Stahl venait de plonger dans les feuillages en même temps que le lieutenant Ulrich. En fait, les projectiles les avaient ratés de peu, se fichant dans le sol à un mètre d'eux à peine.

— Scheisse! s'exclama Stahl en se relevant. Ce diable de gosse n'avait pas menti en parlant de son grand-père…

— Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda le lieutenant Ulrich. Il n'y a pas le moindre talus pour s'abriter en chemin ! Si on avance dans la clairière, on va y passer exactement comme le gamin l'a dit. Tout ce que l'on peut faire, c'est d'attaquer au lance-roquettes.

— Pas question, je veux le capitaine Pierre vivant.

Josef Stahl songea qu'il devait trouver une solution immédiatement. Se replier aurait signifié perdre la face, car un vrai commandant ne doit pas reculer devant un vieillard. Qu'aurait fait Heiner Mayer à sa place ? C'est alors que la petite voix se mit à parler dans sa tête.

— Utilise le gamin comme bouclier, Josef. Tu poseras le canon de ton arme sur sa tête. Tu prendras un drapeau blanc pour obliger le capitaine Pierre à bien regarder. Il n'ouvrira pas le feu, sinon il pourrait tuer l'enfant.

Le lieutenant Ulrich remarqua l'attitude étrange de Josef Stahl, les yeux grands ouverts, tendu comme une corde d'arbalète. Il semblait plongé dans un état second. Pour peu, cela aurait rappelé à l'officier les discours filmés d'Adolf Hitler, car Stahl semblait possédé par la même force obscure et mystérieuse. L'officier ne put s'empêcher de frissonner en observant cela.

Stahl lui expliqua ce qu'ils allaient faire. Ulrich ne trouva aucune raison de s'opposer étant donné que, tactiquement parlant, cette solution était idéale. Si tout se passait bien, aucun coup de feu ne serait tiré. Les deux hommes sortirent du sous-bois en faisant passer Sébastien devant eux.

— Monsieur Pierre ! cria Stahl. Nous avons avec nous quelqu'un de votre famille. Un enfant qui s'appelle Sébastien. Si vous ouvrez le feu, il sera tué. Est-ce cela que vous voulez ?

Sur le toit de la cache, le capitaine Pierre regarda attentivement avec ses jumelles. Il vit son arrière-petit-fils entre les deux hommes. Les canons de leurs armes étaient posés sur la tête de Sébastien. De sa main libre, Ulrich agitait un drapeau blanc, confectionné avec un mouchoir et une petite branche.

Pendant une seconde, Pierre pensa abattre les deux hommes avec une rafale bien placée. Malheureusement, c'était trop risqué. L'enfant y passerait à la moindre erreur de tir. Par conséquent, il n'existait pas d'autre solution que de les laisser avancer. Après quelques minutes, ils arrivèrent au pied de la butte. Josef Stahl regarda la cache d'un œil à la fois étonné et impressionné.

— Monsieur Pierre, je vois que vous êtes un homme prévoyant. En temps normal, on ne vous aurait jamais trouvé ici. Je vous adresse toutes mes félicitations…

Pierre jeta un regard sombre aux deux hommes. Ceux-ci braquaient toujours leurs armes sur la tête de Sébastien. Il devinait sans peine ce qu'ils allaient lui demander. Pour l'instant, il ne voyait aucune autre solution pour sauver son arrière-petit-fils.

— Que voulez-vous ?

— Juste vous poser quelques questions. Lorsque vous y aurez répondu, nous libérerons Sébastien. Je m'y engage sur l'honneur. Qu'en dites-vous ?

— Pour moi, votre honneur c'est de la foutaise. Menaceriez un enfant sinon ? Relâchez-le immédiatement !

— Seulement après, Monsieur Pierre. J'ai été éduqué à la dure et, quand je donne ma parole, je m'y tiens. L'éducation allemande, n'est-ce pas…

— Je sais ce que valent ceux de votre espèce. Entrez dans l'abri, l'entrée est sous la toile de camouflage. Je descends par la trappe pour vous rejoindre.

— N'en profitez pas pour nous faire une mauvaise plaisanterie. Sinon, tant pis pour Sébastien.

L'intérieur de la cache était sombre, seulement éclairé par la lumière qui filtrait d'un soupirail. Le seul mobilier disponible se résumait à un lit, une chaise et une table de récupération. Pierre

alluma une lampe de camping pendant que les deux hommes entraient avec Sébastien.

— Est-ce que ça va, mon petit ? Ils ne t'ont pas fait de mal ? demanda Pierre à l'enfant.

— Ça va, Papy, répondit Sébastien.

— Monsieur Pierre, je vois que vous portez un pistolet. Il faut me le donner.

— Allons, ne me faites pas rire. Vous avez deux armes contre moi, et vous avez peur d'un vieillard de mon âge ?

— Je préfère la tranquillité. Ne discutez pas.

En soupirant, le capitaine Pierre retira son GP35 de son holster de ceinture. La crosse en avant, il le tendit à Josef Stahl. Celui-ci ôta les munitions de l'arme. Quand ce fut terminé, il jeta celle-ci par terre comme un vulgaire détritus.

— Je ne vous poserai qu'une seule question, dit Stahl. Pendant la guerre, avec votre groupe de maquisards, vous avez mis la main sur un convoi d'or. Nous voulons le récupérer.

— Mes hommes et moi, on l'appelait le trésor de la division Das Reich. Cette bande d'assassins brûle en enfer aujourd'hui. Ce sera bientôt votre tour, vous savez ?

— Montrez-moi où il se trouve. J'ai un plan de la région sur moi.

Stahl chercha dans son gilet de combat et en retira une carte. Il posa celle-ci sur la table. Pendant ce temps, le lieutenant Ulrich continuait de tenir Sébastien par l'épaule, le canon de son pistolet-

mitrailleur braqué sur l'enfant.

— Je vous conseille de ne pas faire d'erreur, monsieur Pierre. Sinon, votre jeune descendant en subira les conséquences. Avez-vous compris ?

Pierre n'avait pas le choix. Entouré par les deux hommes, il s'approcha de la carte. Il chercha quelques points de repère par rapport aux rivières. Puis, brusquement, il posa son doigt en disant :

— C'est juste ici, un village disparu qui n'est plus sur les plans aujourd'hui. Voilà longtemps, mes hommes et moi avons creusé un passage derrière la chapelle, puis étayé jusqu'à la pierre d'autel.

— Quelqu'un vous a-t-il vu ?

— Notre cache précédente n'était plus assez sûre. Alors, nous avons cherché un nouvel endroit. Ce hameau venait d'être abandonné. Donc, pas de témoins.

— Et aucun de vous n'y a touché depuis…

— On voulait tout rendre un jour. Mais nous étions communistes et les gouvernements avaient bien changé. Rappelez-vous la guerre froide, la bombe atomique… Au moins, cet argent n'a pas servi à rendre le monde pire qu'il n'est aujourd'hui.

— Vous ne regrettez rien ?

— Vraiment rien. Le trésor est toujours dans ses caisses avec ses croix gammées dessus. Honnêtement, qui songerait à venir fouiller là ?

— Personne, monsieur Pierre. Même si nous sommes ennemis, je

vous adresse mes félicitations les plus vives…

D’un air à la fois étonné et admiratif, Stahl portait toute son attention sur les chemins d’accès, les mémorisant un à un de manière systématique.

— Maintenant, vous allez nous accompagner là-bas. Au cas où vous m’auriez menti, Sébastien en subira les conséquences.

— Je vous ai dit la vérité. Je me ferais tuer pour sauver mon arrière-petit-fils. Pour ce qu’elle vaut, ma vieille vie…

Avec l’attitude d’un vieillard fatigué, il mit une main dans sa veste de chasse. Stahl ne fit pas attention à ce mouvement tout de suite. Pierre attrapa la grenade qu’il portait et dégoupilla celle-ci. Il la remit immédiatement dans sa poche. Voyant ce geste, le lieutenant Ulrich porta les mains à son pistolet-mitrailleur. Par réflexe, il le pointa en direction du vieux maquisard.

— Sébastien, sors d’ici et enfuis-toi ! Va chercher du secours ! hurla le capitaine Pierre en se jetant sur Stahl. Il réussit à le faire trébucher avec son élan.

Les deux hommes tombèrent à terre. Ulrich n’osait pas tirer de crainte d’atteindre son chef.

Avec rage, Pierre agrippait l’allemand de toute sa force. Il voulait le tuer dans l’explosion de la grenade. Stahl représentait ce qu'il haïssait le plus au monde : l’oppression, la dictature, l'ordre nazi. Pas question de laisser vivre une ordure pareille, même s’il devait y perdre la vie. Pendant ce temps, Sébastien, apeuré, se mit à courir. Il

quitta la cache en deux enjambées.

Ulrich hésita un bref instant. Devait-il d'abord aider son supérieur, ou bien rattraper l'enfant en premier ? Il para au plus pressé en frappant Pierre pour l'assommer. Stahl réussit à se dégager, se mettant à fuir à toutes jambes avec Ulrich.

Moins d'une seconde après qu'ils soient sortis, la grenade explosa. Le souffle souleva le toit qui retomba d'un coup, faisant tomber le fusil-mitrailleur de son trépied. Un grand nuage de fumée s'échappa par le soupirail et l'entrée.

— Voilà pourquoi nos ancêtres fusillaient les maquisards. La seule chose capable d'arrêter celui-là, c'était la mort…

— Herr Stahl, on fait quoi pour le gosse ? demanda Ulrich.

— Rien. Cela n'a plus d'importance puisque le capitaine Pierre a parlé.

— Et s'il nous a menti ?

Ulrich remarqua que Josef Stahl reprenait la même attitude étrange que tout à l'heure, l'air quasiment extatique. Il semblait en état de transe. Ses lèvres bougeaient à peine. Une voix rauque s'échappait par sa bouche, prononçant des paroles incompréhensibles. Le lieutenant Ulrich avait l'impression d'entendre un démon, à tel point qu'il sentait ses poils se hérisser sur sa peau.

Après quelques instants, Stahl sembla revenir à la réalité comme s'il se réveillait d'un mauvais rêve. Ulrich préféra attribuer ce

moment d'absence à l'explosion de la grenade. D'ailleurs, la déflagration de celle-ci l'avait, lui aussi, un peu sonné.

— Je peux vous garantir que le capitaine Pierre a dit la vérité, lieutenant Ulrich… Assez discuté, partons d'ici maintenant. Allons récupérer le trésor.

10.
Sur les ondes

Une lumière rouge était allumée. De l'autre côté de la porte, un ingénieur du son s'affairait, poussant quelques curseurs dans un fondu sonore. Derrière la vitre, l'animatrice de la station venait de prendre place devant le micro, écouteurs posés sur la tête, à côté d'un journaliste. Sur la pendule du studio, les aiguilles s'alignaient en verticale parfaite.

— Ici Véronique, vous êtes sur Radio-Tarnac. Il est 18 h 30, voici les titres de l'actualité régionale. Tout d'abord, un incendie près d'une usine désaffectée. Plusieurs explosions ont été entendues. S'agit-il d'une nouvelle catastrophe industrielle ? Apparemment non. Alors, une affaire liée au terrorisme ? Notre correspondant spécial est allé enquêter sur place. Que pouvez-vous nous dire actuellement, Arnaud ?

Véronique se tourna vers le journaliste qui, penché sur ses notes, commença à parler.

— Oui, Véronique, une affaire liée au terrorisme ? De violentes explosions ont été entendues en début d'après-midi, près d'une ancienne usine. Quelques instants après, un violent incendie se déclarait dans un bois proche. L'intervention de trois casernes de sapeurs-pompiers a été nécessaire pour circonscrire le sinistre. Mais des voisins ont entendu de nombreux tirs d'armes à feu. Écoutons

leurs témoignages maintenant…

Véronique fit un signe à l'ingénieur du son. Celui-ci poussa deux curseurs et lança la lecture du reportage. Une voix monta dans les écouteurs de l'animatrice.

— Paul, vous êtes agriculteur ici depuis une trentaine d'années, c'est cela ?

— Oui, commença une voix rocailleuse. En trente ans, je n'ai jamais vu ça. On aurait cru la guerre. J'étais sur mon tracteur, j'ai d'abord entendu une explosion et des rafales. Cela a continué à péter de partout, un vrai feu d'artifice.

— Et avez-vous pu voir quelque chose ?

— Mon champ est en hauteur, alors je vois bien la cour de l'usine. Il y avait de la fumée partout. J'ai vu des gars en train de se tirer dessus. Et croyez-moi, ils ne se faisaient pas de cadeau ! À la fin, des hommes sont partis dans des voitures noires, ils ont même balancé des roquettes derrière eux. À côté de ça, je peux vous dire que les séries américaines, c'est du pipeau…

D'autres témoignages se succédèrent à l'antenne. À chaque fois, c'était le même récit : explosions et tirs d'armes automatiques. Le journaliste reprit le micro.

— Hier matin, une profanation avait lieu dans un cimetière proche. Des croix gammées étaient peintes sur plusieurs édifices publics. Dans la nuit, un commando d'élite de l'armée capturait, d'après les déclarations officielles, un groupuscule d'extrême droite.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'arrivée des militaires n'est pas passée inaperçue. Voici les témoignages des voisins de la gendarmerie…

Pendant que la suite du reportage passait, profitant de la coupure du micro, Véronique et Arnaud échangèrent quelques paroles.

— Véro, dès ce soir, toutes les chaînes nationales vont nous relayer. On est les premiers sur le coup. Tu vois le truc ?

— On va devenir intouchables. Notre autorisation d'émettre, plus personne ne pourra essayer de nous la retirer.

— Après l'affaire des activistes du plateau, choisir Radio-Tarnac comme nom, c'était plutôt gonflé…

— Mon petit chéri, et la liberté d'expression, t'en fais quoi ? On n'est pas là pour enfiler des perles façon JT de 20 h. Ni faire prout-prout devant un micro, comme l'autre pétasse de la télé. D'accord ?

— Tu as raison, notre rôle est de parler quand les autres se taisent. Sinon, ils vont encore étouffer l'affaire. Comme d'habitude…

— En attendant, mets les patins : c'est à toi dans deux secondes.

Derrière la vitre, l'ingénieur du son tendit l'index en avant, leur faisant signe qu'ils repassaient en direct.

— Mais l'affaire d'aujourd'hui ne s'arrête pas là, reprit Arnaud. Plusieurs auditeurs nous ont appelés, voilà une quinzaine de minutes, pour nous dire qu'une prise d'otages venait de se produire à la mairie de Montcastel-les-Bois. Il semblerait que les preneurs d'otages se soient déjà enfuis. S'agirait-il du même groupe

d'hommes qu'à l'usine ? Bref, tout cela ressemble de plus en plus à une action terroriste d'envergure. Parmi les personnes nous ayant donné leur témoignage, l'une d'elles n'a pas hésité, d'ailleurs, à employer le terme de « *néonazis* ». En tous cas une chose est sûre, ils sont armés. Si j'avais un avis à donner…

— Lequel serait-il, Arnaud ?

— Si vous aviez prévu de sortir ce soir, restez chez vous. Il y a des contrôles de gendarmerie un peu partout.

— Je suppose que vous allez vous rendre immédiatement à la mairie de Montcastel-les-Bois ?

— Bien sûr, Véronique. Je vous appelle dès que j'ai du nouveau.

— Merci, Arnaud. Nous invitons tous les auditeurs qui auraient vu quelque chose à nous appeler sur notre ligne rouge. Radio-Tarnac suit cette affaire de près. Rendez-vous pour notre prochain flash d'info dans une heure. Maintenant, voici le dernier album d'un groupe folklorique du plateau, actuellement en tournée dans toute la région…

***

Le command-car roulait à toute vitesse en direction de Montcastel-les-Bois. La gendarmerie venait de contacter le colonel Lucas pour l'informer de la prise d'otages. L'officier supérieur digérait la nouvelle en serrant les dents.

La radio était branchée pour suivre les journaux d'information. Dans cette zone, les stations que l'on pouvait recevoir se comptaient

sur les doigts d'une main. En écoutant un flash d'information, Lucas manqua de s'étouffer.

— Radio-Tarnac, c'est quoi cette radio ? Ils savent déjà pour la prise d'otages ? Contactez le ministère, que l'on s'occupe de leur cas…

— À vos ordres mon colonel, répondit Vipère.

— Et comment se fait-il qu'ils soient au courant ?

— Un membre du personnel municipal a pu les informer, répondit Vincent. On ne va pas tarder à le savoir, voilà la mairie.

Devant l'édifice, une quinzaine de personnes s'étaient rassemblées. Les gendarmes venaient d'arriver. Un brigadier interrogeait quelques témoins. Le command-car se gara à proximité du fourgon de la collectivité de brigades, près d'un véhicule du SAMU. Le colonel Lucas, Vipère et Vincent descendirent rapidement.

Ils s'approchèrent de l'attroupement. Tous les regards se tournèrent vers eux, car depuis l'attaque de l'usine, ils étaient toujours en tenue de combat. Tout à coup, le silence se fit.

— Groupe d'intervention Lucas, fit le colonel en s'adressant aux gendarmes.

— Étant donné les circonstances, nous sommes heureux de vous voir, colonel, déclara le brigadier-chef.

— Moi aussi. Faites-moi un point de la situation.

— Neuf hommes armés sont arrivés ici voilà une demi-heure. Ils

ont pris trois otages : la secrétaire de la mairie, un enfant de 7 ans et sa mère. Le conseiller du canton a été blessé par balles.

— Ses jours sont-ils en danger ?

— Pas d'après les médecins du SAMU. Ceux-ci sont en train de lui donner les premiers secours.

Le brigadier reconnut Vincent et demanda au colonel :

— Je connais le journaliste du *Miroir des monts*. Comment se fait-il qu'il soit en tenue de combat avec vous ?

— Le capitaine Delaroche est un officier de réserve. Vous ne pouviez pas le savoir. Vos fiches de renseignement protègent l'anonymat de nos agents.

— Alors, notre journaliste est capitaine. Voilà pourquoi je lui trouvais parfois l'esprit maison… fit le gendarme avec le regard de quelqu'un pour qui tout s'éclaire.

— Le temps m'est compté, brigadier. Je dois localiser rapidement les preneurs d'otages.

— Le maire vous le dira mieux que moi. Monsieur Montgarde ?

En entendant son nom, Paul Montgarde se retourna brusquement. Encore sous le choc, il marcha vers eux et, d'un ton sec, s'adressa au colonel Lucas.

— J'ai entendu parler de votre arrivée. Alors, c'est vous que Paris a envoyé pour nous protéger, c'est ça ?

Une lueur brillait au fond des yeux du maire comme un reproche

muet. Il continua :

— En tentant de me sauver la vie, le conseiller du canton a été blessé. Tenez, regardez.

Deux infirmiers venaient de sortir de la mairie. Dans un brancard, ils portaient un homme recouvert d'une couverture isolante. Un médecin les suivait en tenant la poche d'une perfusion. Ils se dirigeaient vers le véhicule du SAMU.

En essayant de cacher sa colère, Paul Montgarde reprit :

— Ceux qui ont fait ça sont une dizaine. Ce sont des tueurs. La vie n'a aucune valeur pour eux.

— Je sais, répondit Lucas en repensant à l'attaque de l'usine.

— Non, vous ne savez rien, rien ! Les nazis sont revenus à Montcastel, et vous ne le réalisez même pas…

— Mes hommes et moi étions sous leur feu tout à l'heure. J'ai vu de quoi ils étaient capables. Si vous avez quelque chose à ajouter, c'est maintenant.

— Leur chef a déclaré qu'il mettra la région à feu et à sang comme ses ancêtres avant lui. Moi, je l'ai entendu. Je peux vous garantir qu'il fera tout pour cela. Aucun doute dans mon esprit !

Tout en accusant le coup, le colonel Lucas resta impassible. Depuis la mort du commandant Maier, il pensait que le commando ennemi était livré à lui-même, privé de tête pensante. Sans s'en rendre compte, le maire venait de l'informer que, malheureusement, tel n'était pas le cas.

— Je l’ai vu de près, celui qui les commande, continua Paul Montgarde. Mon Dieu, si vous aviez croisé son regard…

— Savez-vous où ils sont partis ?

— Au maquis des trois sources, afin de trouver le capitaine Pierre.

Le colonel Lucas se tourna vers Vincent.

— Connaissez-vous ce maquis, capitaine Delaroche ?

— Je l’ai couvert lors d’un reportage sur la Résistance.

— Supposez qu’ils soient toujours là-bas, colonel ? demanda le brigadier-chef. À trois contre une dizaine, qu’allez-vous faire ?

— S’ils sont sur place, prendre position et attendre nos renforts. Autrement, nous aurons dégagé le terrain. Déjà cela de gagné pour vous.

— Quelque chose ne colle pas, fit Vincent. Comment ce commando espère-t-il s’enfuir, puisqu’ils nous obligent à déployer de plus en plus d’hommes ?

— Justement, capitaine Delaroche. Il faut tirer cela au clair.

***

À bord du command-car, le colonel Lucas, Vipère et Dancer atteignirent le maquis des trois sources en une dizaine de minutes. Celui-ci se situait au sommet d’une colline, au bout d’une route sinueuse qui se perdait au fond des bois. Aucun autre véhicule n’était en vue. Tout paraissait absolument désert et silencieux.

Apparemment, ils arrivaient trop tard.

Guidés par Vincent, ils suivirent un chemin forestier qui les conduisit à une clairière. Aucun ennemi n'était visible dans les parages. Après une centaine de mètres à découvert, ils parvinrent à la cache. En y entrant, le spectacle qu'ils découvrirent leur rappela les heures noires de certaines missions qu'ils auraient préféré oublier.

Une charpie rougeâtre parsemait le plafond. Elle s'étendait également sur une table criblée de grenaille. À terre, un homme ensanglanté, coupé en deux, gisait dans la poussière. Le ventre déchiqueté, la moitié d'un bras emporté, son visage était levé vers le ciel. Inexplicablement, il semblait paisible, les yeux grands ouverts, avec le sourire de ceux qui ont accompli leur devoir sans craindre la mort.

— C'est le capitaine Pierre, fit Vincent en reconnaissant le Résistant qu'il avait photographié tant de fois.

— Tombé au champ d'honneur, mais dans quelle guerre… laissa échapper le colonel Lucas. Une grenade a explosé ici, sentez-vous l'odeur ?

— Il la portait sur lui quand elle a explosé. Regardez ses blessures et les marques au sol.

— Alors il s'est sacrifié… murmura Vipère.

En sortant de la cache, Vincent sentit un mouvement dans les fourrés. Il regarda autour de lui et aperçut, dissimulé entre les

feuillages, un jeune enfant accroupi. Il s'adressa à lui d'une voix douce pour le rassurer.

— N'aie pas peur, les méchants sont partis. Tu t'appelles comment ?

— Sébastien.

— Qui t'a amené ici ?

— Ce sont les soldats dans la mairie. Ils nous ont conduits jusqu'ici.

— Sors de ta cachette, Sébastien. C'est fini maintenant, nous allons te ramener chez toi.

— Et ma maman ?

— Elle ne doit pas être loin. Nous allons la retrouver, je te le promets. Allez, ne reste pas là tout seul, viens…

L'enfant se leva, écarta quelques branches se dirigea lentement vers eux. Tout à coup, il changea de direction pour aller dans la cache où reposait le capitaine Pierre.

— Mon Papy est là… fit-il, le bras tendu en avant, en guise d'explication.

Vipère le rattrapa juste avant qu'il n'entre. Elle se plaça devant lui et posa une main sur son épaule. D'une voix apaisante, elle commença à lui parler. L'enfant écouta avec attention. Quelques instants après, le colonel Lucas et Vincent les rejoignirent.

— Le capitaine Pierre a été obligé de révéler où se trouvait le

trésor, leur dit Vipère. D'après ce que Sébastien a entendu, c'est en dessous d'une chapelle, dans un village abandonné. Le capitaine Pierre a montré l'endroit sur une carte. Seul problème, l'enfant n'a rien pu voir.

— Donc, le commando ennemi sait où se trouve le trésor, mais notre unique témoin l'ignore, c'est cela ?

— Oui, mon colonel.

— Alors, nous n'avons pas un instant à perdre. Partons d'ici.

De retour dans le command-car, ils contactèrent Corrézien par radio. Il fallait savoir si l'hélicoptère de l'unité avait localisé les voitures du commando ennemi.

— Toujours rien mon colonel, répondit le responsable des transmissions. J'ai une bonne nouvelle, le sergent Montagnard a trouvé le manuscrit de Jean Masouleix.

— Et bien ?

— Masouleix a écrit comment le capitaine Pierre et ses hommes ont, en juin 1944, attaqué un convoi allemand. Il confirme l'existence du trésor qu'ils ont emporté avec eux, à savoir une dizaine de tonnes d'or et des pierres précieuses.

— Donc, nous avons maintenant une preuve écrite qui recoupe les témoignages. Il n'y a désormais plus aucun doute sur l'objectif du commando nazi.

— Affirmatif, mon colonel.

— Nous n'avons plus qu'à les attendre à leur destination, et

mettre le paquet. Félicitez Montagnard de ma part. À propos, où est-il, ce trésor ?

— Les caisses contenant l'or ont, au début, été cachées dans le maquis. Quelques années ensuite, elles ont été déplacées dans un lieu plus sûr. Malheureusement, Masouleix n'a pas indiqué l'endroit…

— Et il n'aurait laissé aucun indice dans ses notes ? Cherchez mieux, il a certainement laissé des détails, quelque chose pour nous mettre sur la piste. Il faut absolument savoir où c'est !

— Encore une chose, nous venons de recevoir les nouveaux ordres du ministère.

— Eh bien ?

— Le général Lambreuil de Lagarde arrivera dans la nuit. Il vient avec un gros effectif, une compagnie de l'Armée de Terre et un commando des forces spéciales.

— Et nous ?

— Nous avons ordre de tenir la permanence jusqu'à leur arrivée. Après, nous serons mis en réserve jusqu'à la fin des opérations. Mon colonel, officieusement, madame le ministre vient de nous mettre sur la touche.

***

De retour à Montcastel-les-Bois, Vincent suivait la route qui bordait le lac. Le soleil descendait lentement derrière les nuages. Depuis quelques heures, tout semblait redevenu tranquille. Mais ce

n'était qu'une illusion, il le savait bien. Plongé dans ses pensées, il gara sa voiture à quelques pas du Comanche.

L'enseigne clignotante jetait ses feux sur des motocyclettes américaines de grosse cylindrée. Des croix de fer ou des crânes nickelés étaient fixés aux guidons, dans le plus pur style Hell's Angels. Une partie de ces machines étaient neuves, l'autre restaurée à la perfection par des amoureux de la mécanique. Quasiment toutes auraient pu, sans problème, tourner dans un remake d'*Easy Rider*.

Lorsque Vincent entra dans l'établissement, il vit les habitués de l'endroit ainsi qu'une quinzaine de motards en tenue de cuir, attablés au fond, en train de manger tranquillement. Quelques-uns portaient des lunettes de soleil malgré l'heure tardive. Leur moyenne d'âge dépassait la quarantaine.

Vincent s'assit à une table. Nicole, la patronne, s'approcha de lui dès qu'elle le vit.

— Ta montre est en panne ? D'habitude, tu n'as *jamais* le temps de t'asseoir. Ne me dis pas que tu viens dîner, sinon je cours acheter un billet de loterie...

— J'attends quelqu'un.

— Je te sers quelque chose ? Café, comme d'habitude ?

— Avec plaisir, fit-il en regardant la salle. Apparemment, tu fais carton plein ce soir.

— C'est le week-end annuel des *Mechanics Angels*, des passionnés de Harley-Davidson. Ils sont de la région. Ils ont loué le

camping pour deux jours. Le reste de la semaine n'a pas été terrible, alors je suis bien contente qu'ils soient là ce soir…

Vincent entendit au-dehors le rugissement d'un moteur V8. Regardant par l'entrée du bar, il vit passer un coupé sport de couleur rouge qui se gara sur le parking. Vêtue de cuir noir, une jeune femme rousse sortit du véhicule. D'un pas souple, elle entra dans l'établissement. D'un seul coup, tous les regards se tournèrent vers elle. Dans le coin, on ne voyait pas souvent des carrosseries de ce genre.

Sans hésiter un seul instant, elle se dirigea vers la table de Vincent. Croisant délicatement les jambes, elle s'assit en face de lui. C'était l'heure du pot prévu par le groupe Lucas. Comme prévu, Mademoiselle Scorpion venait d'arriver. Mais, fidèle à ses habitudes, elle n'avait pas précisé si ce serait en toute discrétion.

— Elle n'est pas un peu voyante, ta nouvelle voiture, Vipère ? demanda Vincent.

— Elle a l'avantage d'être blindée. Cadeau d'un prince saoudien lors d'une précédente mission…

— Encore un cœur brisé ?

— Non, juste un remerciement. J'ai évité des problèmes à l'un de ses fils, en voyage à Paris, qui se croyait tout permis…

Vipère avait été son élève voilà quelques années. Il lui avait enseigné tout ce qu'il savait : close-combat, tir instinctif, conduite offensive et tout le reste. En fait, il la considérait un peu comme une

petite sœur. Malgré tout, l'écart d'âge entre eux n'était pas si grand.

— Tu as permission de minuit ce soir ?

— Le pot a été annulé, répondit-elle. Ils sont tous consignés à la caserne. Étant donné les circonstances, Montagnard, Corrézien et tous les autres sont de permanence, sauf moi. Pourquoi s'encombrer d'une faible femme ?

Cette expression fit sourire Vincent. Une faible femme ? Les ennemis de Vipère finissaient toujours à l'hôpital avec un problème : nez, coudes, poignets et même genoux, pour les moins chanceux. Tout dépendait de l'humeur du moment. Le seul défaut de cette demoiselle, c'était la fatigue. Elle visait alors les points vitaux. Jamais elle ne les ratait. Il l'avait déjà vue à l'œuvre. Il pouvait affirmer avec certitude que, si une seule personne sur Terre méritait le surnom de *Fée qui tue*, c'était elle…

— Dancer, connais-tu le général Lambreuil de Lagarde ? Le colonel Lucas ne semble pas le porter dans son cœur.

— Ils étaient camarades de promotion. Lambreuil a mis Lucas sur la touche en utilisant ses relations. Si Lucas n'est pas général aujourd'hui, devine à qui il le doit…

— Ensuite ?

— Lambreuil a été rapidement promu. Il a ensuite passé sa vie dans les bureaux d'état-major. Il s'y est fait beaucoup d'amis.

— À part ça, que vaut-il sur le terrain ?

— À vrai dire, personne n'en sait rien… Ce qui manque à cet

officier pour ses états de service, c'est un vrai succès en opération.

— Lambreuil voudra profiter de l'échec de Lucas, non ?

— Mais de quel échec parles-tu ? Lucas a réussi la mission qui lui était confiée : capturer le groupe de néonazis de la ferme.

— Cela a mal tourné après : l'attaque à l'usine, la prise d'otages…

— Si Lucas n'avait pas agi immédiatement à l'usine, Jean Masouleix serait mort sous la torture. Franchement, est-ce qu'on pouvait laisser faire ça ?

— Mais Masouleix est mort quand même.

— D'abord, tout a été tenté pour le sauver. Absolument tout… Ensuite, rien ne nous permettait de connaître les moyens de nos ennemis. D'accord ?

Nicole s'approcha d'eux pour prendre leurs commandes. Remarquant l'élégance de Vipère, elle adressa un regard complice au journaliste. Ce que pensait Nicole était facile à deviner, mais elle se trompait sur toute la ligne. Aussi Vincent dit-il à son ancienne élève, selon un code qu'ils avaient déjà utilisé dans le passé :

— Puis-je me permettre de vous suggérer un apéritif, madame la comtesse ?

— Avec plaisir, fit Vipère après un instant de surprise quasiment imperceptible.

Le plus naturellement du monde, Vipère continua avec un accent très *jet-society*, dans un rôle d'aristocrate dorée sur tranches. Vincent se demanda comment elle faisait pour ne pas perdre son

sérieux.

— Ah, mon petit Vincent… Si vous saviez à quel point je suis heureuse (elle se fit un plaisir d'insister, d'un air snob, sur *heureuse*) que vous ayez accepté de rédiger l'histoire de mes ancêtres depuis le temps des croisades… Je suis sûre, absolument sûre que vous saurez faire un travail remarquable…

— Ce sera un honneur pour moi. Soyez-en assurée, madame la comtesse.

Cette manœuvre était destinée à Nicole. Celle-ci repartit en adressant un regard gêné à Vincent, d'un air de dire : « *Je me suis trompée, toutes mes excuses…* ». Lorsqu'elle eût le dos tourné, Vipère et Dancer ne purent s'empêcher d'éclater de rire.

— La dernière fois qu'on a fait ce coup-là, c'était où ? lui demanda Vipère. Paris, Londres, New York, Pékin, Moscou ?

— Peu importe…

— Et maintenant, te voilà dans un coin perdu, c'est tout juste s'il est sur la carte. Cela ne te dérange pas, après avoir visité les plus beaux endroits de la planète ?

— Ici, pas de guerres ni de cibles à abattre. C'est mon coin de paradis.

— Les loups sont entrés dans ton petit Éden, tu sais. Personne n'est jamais parfaitement en sécurité, qu'il soit président ou clown : Kennedy, Coluche…

— Si j'avais su, je serais parti plus loin encore.

— Mais, plus loin, ça n'existe pas !

— Si, de l'autre côté du monde. Latitude et longitude s'y rejoignent en un seul point. C'est là où s'arrêtent les pages des atlas. Un jour, j'irai là-bas.

— Et bien justement, en parlant de cartes…

Vipère tira d'une poche de sa veste une feuille de papier pliée. Elle la lui tendit.

— C'est la photocopie d'une page du manuscrit de Jean Masouleix. Il y parle de la cache du trésor. Dis-moi si un détail te permettrait d'identifier l'endroit.

Vincent commença à lire. Masouleix écrivait que le trésor était resté caché « *pendant longtemps, des années* » dans le maquis, avant d'être finalement déplacé. Mais pour quelle destination ? Dans un village abandonné à cette période, écrivait-il. Un lieu qui ne figurait plus sur les cartes… Celui qui trouverait n'aurait qu'à creuser sous la chapelle. D'après l'ancien maquisard, un passage avait été étayé jusqu'à la pierre d'autel.

— Comme indices, c'est tout ce que nous avons ?

— Oui. As-tu une idée, Vincent ?

— Déplacer dix tonnes d'or avec des barrages de gendarmerie partout, c'est impossible. Le commando se fera arrêter avec un chargement aussi lourd. À moins que…

— Oui ?

— À moins qu'ils n'aient prévu autre chose.

— Contre une unité des Forces spéciales et une compagnie de l'Armée, que peuvent-ils faire ?

— Moi, à leur place, je créerais une diversion.

— Cela les obligerait à diviser leurs forces, donc à les affaiblir.

— Pas forcément. Tout dépend jusqu'où ils ont prévu de faire monter les enchères…

Pendant qu'ils discutaient, un groupe de blues rock monta sur scène et commença à jouer. Les musiciens firent vibrer l'air avec des riffs de basse, des solos de batterie et les improvisations *vintage* du guitariste. Les spectateurs, parmi lesquels les membres du Mechanics Club, battaient la mesure et applaudissaient.

— Drôle d'endroit, dit Vipère. Dire qu'il faut aller dans ton coin perdu pour entendre de la bonne musique, au lieu des neuroleptiques qu'on nous passe sur les ondes…

Ils se séparèrent en début de soirée, après avoir évoqué quelques derniers souvenirs de mission. Ensuite, Vipère regagna le QG mobile de l'unité Lucas, propulsée par plus de deux cents chevaux.

Vincent prit la direction de l'île pour retrouver Ophélie. Celle-ci l'attendait dans la chambre solaire et ses voiles dorés. Il pensait qu'il retrouverait la paix là-bas. Pour lui, aucun endroit au monde n'aurait pu être plus tranquille que celui-là…

Troisième partie

Radio-Tarnac

1.
Gestion des médias contre descente de police

Les premières lueurs du jour pointaient à l’horizon. À l’intérieur de la gendarmerie, la salle de réunion était à moitié pleine. Entouré des soldats de son unité, le colonel Lucas regarda sa montre. La petite aiguille indiquait 6 h. Il prit la parole.

— Messieurs, j’ignore quelle décision prendra le général Lambreuil de Lagarde concernant la suite de l’opération. Nous le saurons rapidement, puisqu’il arrivera dans une quinzaine de minutes. D’ici là, je tenais à vous dire que, quoique le Ministère de la Défense en pense, vous avez parfaitement effectué la mission qui nous était confiée. D’ailleurs, je tiens à vous remercier tous, ainsi qu’à féliciter chacun d’entre vous, à titre personnel.

Instinctivement, le sergent Montagnard se leva et se mit au garde-à-vous. Les autres hommes de la section firent immédiatement de même. Le colonel ne s’attendait pas à cela. Surpris, il répondit par réflexe :

— Merci, messieurs. Mais ne me faites pas tant d’honneur, je n’ai fait que mon devoir. Au repos maintenant.

On frappa à la porte. Une vingtaine de militaires en treillis les saluèrent et entrèrent dans la pièce. Ils s’écartèrent pour laisser passer une dernière personne que Lucas reconnut immédiatement : le général Lambreuil de Lagarde.

Le visage hiératique, le regard autoritaire, celui-ci avança dans la salle. De taille moyenne, il portait un béret rouge qui lui faisait gagner quelques centimètres. Normalement, il n'aurait pas dû arborer cette couleur, réservée aux parachutistes, sur son couvre-chef. Peut-être des espérances de jeunesse déçues ? Un lieutenant-colonel, probablement son aide de camp, ordonna :

— Au salut pour le général !

Tous les hommes se mirent au garde-à-vous, à l'exception de ceux de Lucas. Ceux-ci regardèrent leur colonel du coin de l'œil. Lucas leur fit un petit signe imperceptible pour qu'ils saluent. Pour sa part, il fit quelques pas vers Lambreuil de Lagarde.

— Avez-vous fait bonne route, général ?

— Elle aurait pu être meilleure, colonel. Je déteste m'éloigner de l'État-major à Paris, surtout pour des problèmes qui auraient pu être évités avec un peu de jugeote. Vous me comprenez ?

Lucas préféra ne pas relever la pique que Lambreuil venait de lui lancer, jugeant que cela ne le méritait même pas.

— Général, je suppose que vous avez pris connaissance des rapports.

— Le premier paragraphe m'a suffi. Le commando à neutraliser compte actuellement 9 hommes, c'est cela ?

— Affirmatif.

— Et bien, leur compte est bon. Pas la peine de lire une pile de rapports pour le savoir… Maintenant, messieurs, asseyez-vous !

Pendant qu'ils s'installaient, Lambreuil de Lagarde monta sur une estrade, à côté d'un tableau en liège où étaient épinglées des notes. Son aide de camp ouvrit une mallette et en tira un épais dossier. Tout en feuilletant, Lambreuil déclara :

— J'ai reçu des instructions précises en haut lieu, de madame la ministre de la Défense elle-même. Aller à l'affrontement direct est totalement à exclure. Cela évitera de regrettables incidents comme ceux d'hier. Incidents que je considère, au passage, comme étant le résultat d'un travail d'amateur. Je tiens à bien préciser ce point avant de commencer…

Il regarda posément sa montre et continua :

— Lieutenant-colonel Fabre, notez que je viens de prendre mon commandement à 6 h. 20.

Puis, en se tournant vers le colonel Lucas, il ajouta sèchement :

— Colonel, je vous relève officiellement, vous et vos hommes, de cette mission. Vous resterez en réserve dans votre cantonnement actuel, au cas où nous aurions besoin de vous. J'invite maintenant votre unité à quitter la salle de réunion.

Le nouveau plan d'opération allait être communiqué à huis clos. Cela signifiait que le groupe Lucas n'en ferait pas partie, même s'il était « *officiellement* » gardé en réserve. Toutefois, le général aurait pu dire quelques mots pour le moral des soldats, surtout pour ceux qui avaient risqué leur vie sur le terrain. Que ce soit voulu ou pas, cela ressemblait à un manque de respect plutôt qu'à un simple oubli.

Dans un silence glacial, le colonel Lucas et ses hommes se levèrent. Après avoir salué, ils se dirigèrent vers la porte pour sortir.

— Attendez, colonel Lucas, pas vous… Je préfère que vous restiez en qualité d'observateur de cette mission. Vous viendrez avec moi dans mon QG de campagne.

— Comme vous voudrez, général, fit Lucas surpris. Sergent Montagnard, conduisez la section à ses quartiers.

Lucas retourna s'asseoir pendant que son groupe quittait la salle. Il songea que Lambreuil de Lagarde n'avait pas besoin d'un observateur, car de toute façon, tout serait consigné dans les moindres détails. Cela cachait donc une manœuvre.

— Lieutenant-colonel Fabre, dépliez la carte d'opération, continua le général. Messieurs, notre plan repose sur trois axes : localisation de l'ennemi, encerclement puis étranglement. Nos effectifs et nos moyens étant supérieurs aux leurs, l'issue ne fait aucun doute. C'est juste une question d'heures.

Lambreuil se plaça devant le plan que Fabre venait d'épingler sur le tableau. Avec une baguette, le général entoura la partie centrale en décrivant une spirale qui s'achevait au milieu.

— Messieurs, voilà deux cercles. Le premier, plus grand de tous, est la zone de recherche initiale. Votre but sera d'en faire un périmètre sécurisé, infranchissable pour nos ennemis. Progressivement, nous réduirons la taille de ce cercle jusqu'à ce qu'il devienne une nasse, une véritable ratière. Ce sera alors

l'encerclement. Lorsque ce cercle sera devenu minuscule, alors nous pourrons étrangler notre ennemi. Aussi sûrement qu'avec une corde passée autour de son cou…

Puis, d'un coup sec, il frappa au centre avec sa baguette :

— Et là, nous frapperons. C'est sur le plateau, une zone peu habitée, limitant ainsi le risque de dégâts collatéraux. Notre but, c'est de conduire nos adversaires exactement à cet endroit.

C'est bien beau sur une carte, pensa le colonel Lucas. À l'école militaire, cela aurait mérité la note maximale. Mais ici, on était sur le terrain. Lambreuil savait-il que l'armée allemande avait, pendant la Deuxième Guerre, surnommé cette région « *La petite Russie* » ? Et qu'il était difficile de progresser sur la plus grande partie, à cause des forêts et de la végétation dense ?

— Les sections de la compagnie effectueront la localisation, l'encerclement et l'étranglement. L'unité des Forces spéciales procédera à la mise à mort – pardon, à la capture… - au point zéro. Est-ce clair, messieurs ?

Tous les militaires présents hochèrent la tête d'un signe affirmatif. Seul Lucas s'abstint de réagir. Lambreuil se rendit compte immédiatement de ce détail.

— Avez-vous des remarques à formuler, colonel Lucas ?

— Oui. Que ferez-vous si le commando ennemi arrive à passer entre nos lignes ?

— Votre remarque est pertinente, colonel. Tout repose sur le

cordon de sécurité. C'est pourquoi j'ai demandé et obtenu un effectif d'une compagnie entière. Rien ne pourra passer au travers. Quelque chose à ajouter ?

— Pas pour l'instant.

— Bien. Passons maintenant à la suite.

Le général Lambreuil de Lagarde remit à chacun des officiers leurs ordres d'opération. D'après le plan de route, la mise en place du dispositif serait terminée à 8 h au plus tard.

— Pour terminer, messieurs, le Ministère de l'Intérieur assurera pour nous le contact avec les médias. Seule la version officielle circulera. Ne croyez pas que ce soit de la censure. C'est, tout simplement, la gestion de l'information. Maintenant, il ne me reste plus qu'à souhaiter bonne chance à tous…

***

Véronique gara sa voiture près de l'épicerie du village. En fermant la portière, elle jeta un regard sur l'église, comme tous les matins. Juste en face, le chêne de Sully, richesse touristique de l'endroit, se dressait. Témoignage du passé, il projetait ses ombres séculaires sur la place. Véronique regarda sa montre. Il était à peine 7 h. D'un pas rapide, elle marcha vers les locaux de Radio-Tarnac.

Arrivée à l'entrée de la rue, elle observa un spectacle inhabituel. Vêtus de blousons et coiffés court, plusieurs hommes surveillaient les alentours. Émetteur-récepteur à la main, ils ressemblaient à des policiers en civil. Cinq voitures étaient garées devant le bâtiment,

gyrophares posés sur le toit. Elle comprit alors que quelque chose d'anormal était en train d'arriver.

Des fonctionnaires de police en uniforme sortirent de l'immeuble, suivis par trois personnes menottées. Véronique reconnut l'animatrice de nuit, un technicien ainsi que la standardiste qui pleurait. Derrière eux, d'autres fonctionnaires portaient des cartons qui contenaient des dossiers, du matériel électronique, de l'informatique. Tout cela ressemblait plus à une rafle qu'à une opération de police.

« *Ça y est* », pensa-t-elle, « *depuis le temps que ça nous pendait au nez…* ». Instinctivement, elle recula de quelques pas pour se cacher. Quelqu'un posa une main sur son épaule. Prise d'un sursaut de peur, elle se retourna brusquement. C'était Arnaud. Il venait juste d'arriver, accompagné de l'adjoint au maire.

— Je te conseille de partir d'ici, Véronique, dit le journaliste. N'est-ce pas, monsieur le premier adjoint ?

Celui-ci, un homme d'une cinquantaine d'années au front dégarni, regarda l'animatrice et laissa échapper, pesant ses mots :

— Des voisins m'ont appelé lorsque l'équipe de policiers est arrivée. Le maire et moi, nous venons de discuter avec eux. Ils viennent de la capitale spécialement pour Radio-Tarnac. Ils sont du ministère de l'Intérieur, nous avons vu leurs cartes.

— Que viennent-ils faire ici ? demanda Véronique.

— Vos autorisations d'émettre ont été retirées. Mais ce n'est pas

tout. Ils ont une commission rogatoire et sont venus confisquer votre matériel. Concernant les employés de la radio, ils vont les emmener à Paris pour interrogatoire.

— Le mieux serait qu'Arnaud et moi, nous y allions, non ?

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, que ce soit bien entendu… Mais sachez que vos collaborateurs n'ont pas eu le droit de téléphoner, ne fût-ce que pour prévenir leurs familles. Les choses sont en train de se passer exactement comme la dernière fois, lors de l'affaire des activistes du plateau dans notre commune.

— Pourquoi nous dites-vous tout cela ?

— Pour une petite ville comme la nôtre, c'est une chance d'avoir une radio locale ici. Allez, au revoir et bon courage à vous… termina-t-il en les regardant avec un petit sourire.

Il partit ensuite d'un pas rapide, les laissant seuls dans la rue. L'animatrice commença à envisager différentes possibilités, mais n'arrivait pas à se concentrer. Il lui semblait qu'une partie de sa vie venait de s'écrouler à l'instant même.

— Toi, ça ne va pas fort… remarqua Arnaud. Tu as besoin d'un café bien chaud pour te remettre les idées en place. Suis-moi, on se jette ailleurs.

Ils s'éloignèrent à grandes enjambées. Arnaud conduisit la jeune femme dans une rue adjacente où il avait garé sa moto tout-terrain, un monocylindre de 500 centimètres-cube. Une antenne se dressait à l'arrière de la selle, reliée à l'émetteur qui équipait le véhicule pour

les reportages en direct.

— Mets ça, dit Arnaud en lui tendant un casque accroché sur le porte-bagages.

— Et ma voiture ?

— Laisse tomber. Ils ont ton numéro d'immatriculation.

— Et celui de ta moto aussi…

— Avec elle, on leur échappera en passant par les bois.

— Pour aller où ?

— À l'Auberge du Plateau. Notre ingénieur du son nous attend là-bas.

— Tu l'as prévenu ?

— Oui, dès que j'ai vu la corrida en bas.

— Ensuite, on fera quoi ?

— D'abord, prendre un petit déjeuner… Après, on improvisera.

Arnaud enfourcha sa machine et tourna la clé de contact. Le moteur démarra au quart de tour. Il donna un coup d'accélérateur et dit à Véronique, d'un ton de reproche :

— Bon, tu montes avec moi, ou tu préfères passer six mois en préventive ?

Véronique s'assit derrière le journaliste. Celui-ci mit les gaz à fond. La moto se dirigea à toute allure vers la sortie du bourg, puis se perdit à travers des routes sinueuses à travers les bois.

***

Après une quinzaine de minutes, les deux journalistes arrivèrent à l'Auberge du Plateau. Ils entrèrent dans l'établissement. Quelques habitués sirotaient leur café avant d'aller travailler. Véronique et Arnaud virent Bob, leur ingénieur du son, attablé à une table proche. Ils s'assirent près du technicien.

Rajustant son bonnet vert, jaune et rouge, Bob passa une main sur ses longues mèches rasta. La couleur de son couvre-chef s'accordait mal avec sa peau trop blanche. Né aux États-Unis, il avait traversé l'Atlantique voilà quelques années, pour cause d'incompatibilité d'humeur.

— *This morning is so cool, my friends…* [12] dit-il d'une voix douce, les yeux dans le vague.

— Ce sera moins calme dans quelques heures, répondit Arnaud.

— On tourne dans quel film, *man* ?

— Atterris en vitesse, c'est sérieux… Pour l'instant, les forces de police ont arrêté l'animatrice de nuit, le technicien de permanence et la standardiste. De plus, tout le matériel a été saisi.

— *Hey, they have no right to do that!* [13] C'est une atteinte à la liberté d'expression !

— Si tu as l'occasion de leur parler, ils riront bien en t'écoutant. Surtout quand ils te passeront les menottes…

— Ils font comme s'ils avaient tous les droits, ajouta Véronique, et nous juste celui de dire *amen*.

Arnaud se tourna vers l'aubergiste et commanda trois cafés. Véronique regarda Arnaud en levant les sourcils, comme pour lui demander : « *Qu'est-ce qu'on est venu faire ici, avec cet ahuri ?* ». Pendant que la commande arrivait, Bob se frotta les yeux, commençant enfin à émerger. Il lâcha brusquement :

— Donc, soit on se rend, soit on disparaît, c'est ça ?

— Oui.

— Alertons les médias nationaux…

— Ils reprendront la version officielle. Avec ça, on n'ira pas loin. Faut pas rêver, Radio-Tarnac, ce coup-ci, c'est fini.

Bob avala une gorgée de son café, l'air pensif. Il reposa sa tasse en douceur, mais sa main tremblait légèrement.

— Alors, on se dit au revoir et à la prochaine ?

— Que veux-tu qu'on fasse d'autre ? Condamnés au silence, nous sommes morts : pas d'auditeurs sans émetteur.

— Euh… Franchement, je crois que non… L'administration, vous connaissez ? dit Bob en passant une main dans sa barbe.

Surpris, Véronique et Arnaud se regardèrent. Bob continua :

— Quand on a créé la radio, il fallait remplir une déclaration au CSA. Nous avons indiqué notre studio comme émetteur principal. Sauf que…

Il avala une nouvelle gorgée de son café avant de reprendre :

— Sauf que, plus tard, nous avons installé un réémetteur. Depuis

ce temps-là, tout le monde croit que l'émetteur principal, c'est le studio de Radio-Tarnac…

— Et c'est faux ?

— Oui et non… En fait, ce qui est vraiment important, c'est le réémetteur… Il est installé sur une colline, à quelques kilomètres du studio, au sommet d'une tour de radiocommunication. En réalité, c'est lui qui nous permet de couvrir toute la région.

— Alors, qu'est-ce qu'on peut faire ?

— D'habitude, le studio est relié à cette tour par radio. Alors voilà… Émettons vers la tour, celle-ci arrosera ensuite toute la région. Ainsi, nos auditeurs nous capteront de nouveau. Enfin, pour quelques heures, tant que l'alimentation électrique n'aura pas été coupée par les archers du roi… *Funny, isn't it* ?

Arnaud se mit à sourire. Cette idée lui plaisait beaucoup. Véronique commençait déjà à réfléchir à ce qu'ils pourraient faire. Elle émit une objection.

— Donc, tout ce dont on a besoin, c'est d'un émetteur et d'une paire de micros ?

— Vous utiliserez l'émetteur de la moto d'Arnaud. Ce signal, je vais le recevoir. Ensuite, je le retransmettrai vers la tour. Après, c'est toute la région que nous couvrirons. Exactement comme avant…

— Et pour recevoir notre signal, qu'as-tu prévu ?

— J'ai une antenne portable dans mon garage. C'est du matériel de récupération. Pas de première jeunesse, mais cela devrait aller…

— Oui, pour combien de temps ?

Bob réfléchit tout en terminant son café, puis ses conclusions tombèrent.

— Pour rendre inutilisable notre réémetteur, appuyer sur un bouton ne suffira pas. Il faut des techniciens spécialisés, pour ne pas endommager les appareils des autres opérateurs. Il faut aussi qu'ils arrivent jusqu'à la tour, située dans les bois, puis qu'ils y montent. Nous avons donc plusieurs heures devant nous.

— Et s'ils brouillent nos émissions ?

— Allons, sois sérieuse… On s'appelle Radio-Tarnac, pas Radio-Londres…

— Et s'ils te localisent ?

— Moi, ils ne m'auront pas. Je laisserai l'antenne quelque part, alimentée par ses batteries. À moins de trouver une alimentation électrique à côté. Ensuite, tel le sucre dans le café, je me dissoudrai dans la nature…

Arnaud regarda sa montre. Il était déjà presque 8 h.

— Ne perdons pas de temps, dit-il. Il faut que nous reprenions l'antenne le plus tôt possible. Quand seras-tu prêt, Bob ?

— Le temps de prendre le matériel chez moi, trouver un point d'émission valable, vérifier le fonctionnement… mettons deux heures.

Ils se levèrent, payèrent leurs consommations et sortirent de l'auberge. Arrivé au-dehors, Bob demanda à Arnaud son bloc-notes.

Il y inscrivit une suite de chiffres.

— Tu devras régler l'émetteur de ta moto sur ce canal, sinon je ne pourrais rien recevoir.

— Lorsque notre réémetteur aura été neutralisé, comment ferons-nous ?

— Il sera temps d'utiliser Internet, les réseaux sociaux, le buzz... D'ailleurs, si tu as ton caméscope, on pourrait mettre des vidéos en ligne... Tu l'as ?

— Oui, il est toujours dans mon sac.

— Un dernier détail : retirer les batteries de vos téléphones portables ne suffit pas. Enlevez la carte SIM aussi. Emballez le tout dans du papier aluminium. Sinon, vous resterez repérables. Bon, il faut qu'on parte maintenant. Jamais je n'aurais cru qu'un jour, je piraterais nos propres antennes...

Ils se souhaitèrent bonne chance. Véronique et Arnaud s'installèrent sur la moto. Bob monta dans sa vieille deux-chevaux peinte en vert, jaune et rouge. S'épanouissant sur le capot, une grande feuille végétale s'épanouissait, artistiquement peinte à la bombe. Cannabis ?

Une telle voiture, c'était une invitation à se faire contrôler par les gendarmes, pensa Arnaud. Mais Bob se faisait un point d'honneur à être parfaitement en règle. La maréchaussée locale, pointilleuse au début, le laissait passer en soupirant. En réalité, le dessin sur le capot était une feuille de pomme...

« *Des moyens pauvres ne sont pas de pauvres moyens* » se surprit à chuchoter Arnaud sous la visière de son casque. Pour s'en sortir, leur seul choix serait d'emprunter les chemins des maquisards d'autrefois.

***

Bob avait besoin de deux heures pour se mettre en place. Véronique et Arnaud avaient donc du temps à tuer. Ils allèrent dans une boulangerie, achetèrent des croissants et des pains au chocolat. Ensuite, ils repartirent par les allées forestières, n'utilisant les routes de campagne qu'en cas d'absolue nécessité.

L'animatrice et le journaliste arrivèrent sur les plages du lac. Au milieu de la nature, loin des grands axes, ils ne risquaient pas de tomber sur les forces de l'ordre. Arnaud gara sa moto sur un parking. Ils s'installèrent sur un banc. Assis là, ils avaient une vue imprenable sur la passerelle qui menait à l'île.

— Plus qu'une heure et demie avant que Bob soit prêt, murmura Véronique en regardant sa montre. En attendant, si on rédigeait le communiqué que nous diffuserons tout à l'heure ?

— Il faut aussi régler l'émetteur sur la bonne fréquence pour Bob, répondit Arnaud en sortant son carnet de notes.

Tout à coup, ils entendirent un crissement de pneus sur les gravillons de l'allée. Ils virent quatre voitures noires de marque allemande. Derrière les vitres fumées, on devinait la silhouette d'hommes en tenue de combat, pistolets-mitrailleurs en bandoulière

sur la poitrine.

Les véhicules se dirigeaient à toute vitesse vers le pont. Ils ne ralentirent que pour s’engager dessus. La faible largeur ne permettait pas à deux véhicules de passer de front. Véronique et Arnaud les virent s’éloigner en direction de l’île.

Le convoi s’arrêta à mi-chemin sur le pont. Quatre hommes en descendirent. De part et d’autre de la passerelle, ils fixèrent deux boîtiers contre la balustrade, tournant ceux-ci vers l’extérieur, de manière à ce qu’un piéton ne puisse pas les voir. Ensuite, ils reprirent rapidement leurs places dans les voitures. Lorsque celles-ci parvinrent sur l’île, moins de deux minutes s’étaient écoulées. Stupéfaite, l’animatrice laissa tomber son croissant.

— Arnaud, ce ne sont pas les preneurs d’otages de Montcastel ? Et qu’ont-ils fixé sur le pont ? Des explosifs ?

— Passe-moi mon calepin.

Arnaud chercha la page qui lui servait d’agenda. Ayant trouvé le renseignement qu’il cherchait, il lut à haute voix.

— Le centre d’art international accueillera, à partir de 10 h et pour la première fois, l’exposition d’art contemporain de la fondation *Pytheas Erbe*. Cette manifestation internationale sera inaugurée en présence du préfet, du sénateur et du président de région, du président du conseil général et des maires des communes de…

Tout en regardant au loin, il referma son carnet et récapitula

posément :

— Prends une île. Mets-y tous les élus et personnalités d'une région. Ajoute des terroristes en fuite après une prise d'otages. Puis secoue le tout. Tu obtiens quoi ?

— Le plus grand scoop de notre vie… On ne peut pas rater ça !

— Pense aux risques. Nous serons comme des pigeons d'argile dans un ball-trap.

— Personne ne m'attend à la maison. Toi non plus, je crois… Nous nous cacherons dans les bois près du centre d'art. De là, on pourra tout observer bien à l'abri. Banco ?

— Nous sommes les seuls sur le coup. Ce serait dommage de ne pas en profiter.

Arnaud sortit des jumelles de son sac. D'un air étonné, Véronique contempla cet ustensile inattendu pour un journaliste de radio.

— Un souvenir du temps où tu étais scout ?

— Non, à cet âge-là, je bricolais les mobylettes. Allez, en avant pour le prix Pulitzer…

— Lorsque nous serons sur le pont, si les mercenaires nous tirent dessus, que ferons nous ?

— Je les aperçois au loin. Ils roulent vers le centre de l'île. Si nous y allons tout de suite, ils ne nous verront pas.

2.
Les pilules magiques

Josef Stahl s'était posté à l'orée du bois avec ses hommes. Ils venaient de garer leurs voitures sur l'île, près du centre d'art. Pour mener à bien cette mission, Stahl ne comptait même pas se cacher. Depuis longtemps, il pensait que la principale erreur des nations était de se comporter comme si elles vivaient en paix. Hypocrisie ou erreur ?

« *Au temps du Führer, l'armée était partout* » songea-t-il, « *et maintenant, elle n'est plus là où elle devrait* ». Voilà pourquoi son opération allait réussir. En effet, qui était sur place pour s'opposer à lui ?

Désormais, il connaissait l'emplacement du trésor. Que lui restait-il à faire ? Aller se servir. Mais ce ne serait pas lui qui s'en occuperait. Arrivée en même temps que le commando, une seconde équipe avait été laissée dormante jusqu'à maintenant. Son nom de code était Outsider. Stahl l'avait activée la veille au soir, en contactant le commandant de celle-ci. Désormais, Outsider connaissait l'emplacement des caisses d'or et de pierres précieuses.

Mais une diversion était nécessaire. Pour cela, Stahl voulait prendre toute l'île en otage. Dans une heure environ, lorsque les yeux seraient braqués sur lui et ses hommes, Outsider pourrait opérer à l'abri des regards, en parfaite tranquillité…

Le seul problème serait d'évacuer son commando juste après. Certes, l'endroit était facile à contrôler. L'unique accès était un petit pont. Lors de leur arrivée, ils avaient piégé celui-ci au moyen de deux charges explosives. Cette position était parfaite pour soutenir un siège. Malheureusement, c'était aussi une vraie ratière. Comment évacuer après ?

Sa solution était prête. Dans la nuit, ses hommes avaient posé des explosifs sur le barrage du lac. La rupture de cet édifice provoquerait d'innombrables dégâts. Au cas où la prise d'otages tournerait mal, c'était leur monnaie d'échange pour négocier leur fuite. Quant à la rançon qu'ils allaient réclamer, cela correspondait au salaire des mercenaires ainsi qu'au coût du matériel. Ainsi, la récupération du trésor n'occasionnerait aucune dépense réelle.

Tant bien que mal, ils revenaient à leur plan initial. Terminés les imprévus tels que l'attaque de l'usine désaffectée, les improvisations comme la prise d'otages de Montcastel. En effet, l'événement qu'ils allaient utiliser était prévu de longue date.

Dans le cadre du jumelage entre une commune française et allemande, une exposition culturelle internationale allait avoir lieu au centre d'art de l'île. La fondation *Pytheas Erbe* en était l'initiatrice sous l'impulsion de sa présidente, Katharina von Zellern.

Josef Stahl songea que c'était la seule femme à laquelle il vouait une admiration profonde, quasiment à la limite de la dévotion. Authentique aryenne, descendante d'une lignée d'officiers germaniques, elle avait commandité toute l'opération. Il considérait

comme un honneur et un privilège de travailler avec elle.

De surcroît, l'enjeu possédait une valeur symbolique à cause de son origine : l'Afrika Korps et le maréchal Rommel. Dans ces conditions, pas question d'échouer. Plus précieux que la vie, c'était une affaire d'honneur. Aussi, Stahl était décidé à aller jusqu'au bout. À la mort s'il le fallait… Il ne laisserait aucune faiblesse s'insinuer en lui. Cherchant dans une poche de sa veste, il prit un petit tube qui contenait ses pilules. Nerveusement, il en tira une et l'avala immédiatement.

Posément, il agita sa main droite de haut en bas. Avec l'attention d'un médecin procédant à un examen, il tendit celle-ci en avant. Comme elle tremblait encore un peu, il prit un deuxième comprimé. Il s'aperçut alors que le lieutenant Ulrich le dévisageait d'une étrange manière.

— Eh bien, lieutenant, qu'y a-t-il ? N'avez-vous jamais vu quelqu'un prendre des vitamines ? Au lieu de me regarder, mettez-vous en place, vous et vos hommes !

***

Arnaud et Véronique venaient d'arriver sur l'île. Cachés à l'entrée du bois, ils étaient assis sur l'herbe, près de la moto du journaliste. D'où ils se trouvaient, ils pouvaient observer le centre d'art et le château qui s'élevait à côté.

Dans des circonstances normales, Arnaud appréciait cet endroit où l'harmonie semblait régner, ponctuée par le chant des oiseaux et

la douce chaleur du soleil. Malheureusement, il devinait que la suite des événements n'aurait rien de champêtre.

— On commence à émettre ? demanda Véronique.

— Oui, c'est l'heure. J'espère que notre technicien aura réussi à tout installer de son côté.

Arnaud alluma l'émetteur. Il régla la longueur d'onde sur celle que Bob lui avait indiquée. Il mit les écouteurs sur sa tête et dirigea le micro vers Véronique.

— Dis quelque chose. N'importe quoi.

— Un, deux, trois… Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour les Shadocks… Je fais le monde à ma façon, je suis la reine de l'illusion… Pou pou, pi douh !

La voix grave et sensuelle de Véronique passait à merveille. Il poussa un soupir de soulagement en constatant que le test s'était bien passé. Maintenant, le plus difficile restait à faire : sauver Radio-Tarnac. Mais quelques mots suffiraient-ils ?

— Bon, on peut y aller. C'est à vous, madame la rédactrice en chef par intérim…

***

Après le briefing avec le général Lambreuil de Lagarde, Corrézien avait relu ses nouveaux ordres avec beaucoup d'attention. Le groupe Lucas relevé de mission, fallait-il interrompre la permanence des transmissions ? Rien ne l'ordonnait. Donc, il fallait poursuivre la collecte d'informations.

Il se demanda un instant si Lambreuil connaissait vraiment les cellules de renseignement, notamment les procédures dormantes. Par conséquent, assis à l'intérieur de son camion, il continuait son travail en technicien aguerri.

Un signal apparut sur l'un de ses écrans. C'était de l'audio, une radio FM. Pourtant, celle-ci avait cessé d'émettre dans la matinée. Par réflexe, il lança l'enregistrement. Ensuite, il mit son casque et commença à écouter.

— Ici Véronique, vous êtes sur Radio-Tarnac. Un flash d'information assez particulier aujourd'hui, puisque nous n'émettons pas depuis notre studio.

— En effet, Véronique. Ce matin vers 7 h, les forces de police ont confisqué notre matériel et arrêté les membres de notre équipe. Nous sommes deux à avoir pu nous échapper. Nous utilisons actuellement un émetteur de secours. Ce qui nous arrive est une atteinte à la liberté d'expression ! Oui, vous avez bien entendu, cela arrive en France, le pays des droits de l'homme… Malgré ceux qui veulent nous réduire au silence, nous avons décidé de nous battre, nous avons décidé de continuer à parler !

Corrézien retira ses écouteurs, se leva immédiatement et prit une radio portative dans un tiroir. Ensuite, il quitta le camion des transmissions et s'élança au pas de course vers la caserne. Il fallait prévenir le colonel Lucas immédiatement.

Lambreuil de Lagarde ne serait pas informé en premier. Corrézien songea que c'était l'un des défauts des chaînes de

commandement. Pour remonter, l'information partait toujours du bas pour arriver en haut. Ceux qui croyaient tout contrôler se trompaient à cause de cette faille, tout autant conceptuelle que congénitale.

3.
Désobéissance citoyenne

En ce début de matinée, l'azur d'un ciel immaculé se reflétait sur le lac de Montcastel-les-Bois. Installé sur une pelouse à quelques pas du Comanche, le chef des *Mechanics Angels* astiquait les chromes et le réservoir de sa Harley-Davidson, un modèle Sportster 1000 XL en parfait état.

Près de lui, étendue sur une chaise longue, sa compagne, Angelina, écoutait la radio en se prélassant au soleil. Même en string, il était facile de deviner que la jeune femme aimait le style gothique, ne fut-ce qu'à sa longue chevelure noire, ses bracelets et toutes les bagues qu'elle portait.

— Blaster, quand tu auras fini, pourras-tu me passer de la crème solaire dans le dos, s'il te plaît ? fit-elle en cherchant sur son poste radio une station qui n'émettait pas de musique classique.

Blaster, c'était ainsi que tous les membres du club l'appelaient, en souvenir du temps où il roulait en échappement libre. Son surnom datait de cette époque. À cause des lois, il avait été obligé de mettre un silencieux. De son envie de vivre, que lui restait-il ? Tourner la poignée à fond et sentir la poussée l'arracher à la gravité terrestre…

En fait, il détestait l'époque actuelle parce qu'elle imposait la muselière : sur les moteurs à cause du bruit, sur l'accélérateur pour les limitations de vitesse, sur le tabac dans les lieux publics. Sans

parler du reste, aller pointer le matin à l'usine, bosser 8 heures pour engraisser les riches, voter à gauche ou à droite pour se donner l'illusion de la liberté. Même ses parties intimes n'avaient pas été épargnées, il fallait sortir couvert. Petit à petit, sans que personne ne s'en rende compte, le monde était devenu un gigantesque silencieux.

Il aurait préféré vivre dans les années 50, lorsque Marlon Brando sillonnait les routes au guidon de sa 650 Bonneville dans l'*Équipée sauvage* - voire dans les années 70, au temps d'*Easy Rider*. Les tatouages qui parsemaient ses bras n'en faisaient pas mystère.

— Blaster, tu entends ce qui passe à la radio ? Tu devrais écouter.

— Tu parles, toujours les salades habituelles !

— Là non, je ne crois pas, tu vois…

Sans accorder trop d'attention, Blaster commença à écouter. Dès les premières phrases, il comprit qu'un silencieux venait d'exploser quelque part. Tout en caressant le réservoir de sa Harley avec une peau de chamois, il tendit l'oreille.

— Concrètement, Radio-Tarnac n'a plus d'autorisation d'émettre ?

— Oui, Véronique. Selon toute vraisemblance, nous pourrons encore continuer pendant quelques heures, mais pas plus.

— Ne sommes-nous pas en train de devenir une radio politique en agissant comme nous sommes en train de le faire ?

— Les livres d'histoire parlent de la Révolution française de 1789, de la Résistance contre les nazis en 1944, des luttes pour

l'Indépendance partout dans le monde. Il ne s'agit pas de politique, mais de combats pour la Liberté.

— *Oui, mais cela, c'est de l'histoire ancienne, non ?*

— *Pas du tout ! C'est ici et maintenant que les choses sont en train de se passer.*

— *Que dire de plus, Arnaud ?*

— *Tout cela est une attaque caractérisée contre nos libertés. Ne renonçons pas, battons-nous ! Radio-Tarnac est votre radio. Elle ne deviendra pas le tombeau de la liberté d'expression. Venez la défendre lors de la manifestation que nous allons organiser prochainement…*

Blaster posa ses chiffons et s'essuya les mains. Il se dirigea vers le Comanche où se trouvaient les autres membres du club. Il avait à leur parler maintenant. Derrière lui, Angelina lui lança d'un ton étonné :

— Tu ne termines pas ta moto ?

— Non. Va enfiler ton cuir, ma louve. Dans bientôt, on va pouvoir rouler en échappement libre. Comme au bon vieux temps…

***

Corrézien entra dans le bureau du colonel Lucas. Celui-ci était seul, debout devant une fenêtre, le regard se perdant au lointain. L'officier des transmissions ferma la porte et se mit à l'ordre.

— Mon colonel, j'ai du nouveau. Il faut absolument que vous écoutiez ça.

Corrézien posa son poste radio sur la table et l'alluma. Une voix monta immédiatement.

— *Une information libre est un droit fondamental, Véronique.*

— *Ne croyez-vous pas, Arnaud, que nous nous soyons placés en état de désobéissance citoyenne ? Notre action n'est-elle pas assimilable à de l'activisme ?*

— *Non, ce sont deux choses différentes. En France, la résistance à l'oppression fait partie des droits constitutionnels, elle est le contrepoids des abus du pouvoir. C'est même un devoir des citoyens. Relisez la Déclaration des Droits de l'Homme de 1789, sans oublier la Constitution de 1793…*

— *Mais aujourd'hui, c'est du passé, non ?*

— *Pas du tout. Ces deux textes sont toujours valables aujourd'hui, puisqu'ils n'ont jamais été abrogés. Un gouvernement qui oserait le faire perdrait toute légitimité, entraînant l'unique recours du peuple contre les dictatures : la Révolution.*

— *Et si l'on ne fait rien ?*

— *Alors, nous mourrons tous à petit feu à cause de lois que nous n'avons jamais votées, à genoux comme des esclaves, pour payer une dette illégitime. S'il faut mourir, mieux vaut que ce soit debout et libre ! Et pas comme des valets qui mendient un pourboire…*

Brusquement tiré de sa rêverie, le colonel se retourna et dit à Corrézien :

— C'est quoi, ça ?

— Mon colonel, c'est Radio-Tarnac. Malgré l'opération de ce matin, ils continuent d'émettre.

— Bon Dieu, ils font comment ?

Le colonel Lucas alla s'asseoir derrière son bureau. Un sourire commença à se dessiner sur ses lèvres. Il écouta la suite avec attention.

— *Liberté, ce mot devrait-il encore exister aujourd'hui ? Face au chômage, à la crise économique, au nouvel ordre mondial ?*

— *Dans toute l'histoire humaine, il n'existe pas de combat plus noble que celui pour la Liberté, contre toute forme de dictature ou d'autoritarisme.*

— *Mais, notre pays n'est-il pas une vraie démocratie ?*

— *Souvenez-vous d'une citation de Milgram : la soumission à l'autorité fait de nous 80 % de nazis potentiels. À partir du moment où nous obéissons à un ordre, quel qu'il soit, nous sommes soumis à une autorité, non ? Et nous devenons alors 80 % de nazis potentiels.*

— *Vous n'êtes pas en train d'exagérer un peu, là ?*

— *Si aucun ouvrier n'avait posé la première pierre à Auschwitz, si personne n'avait accepté d'obéir, jamais les camps de la mort n'auraient existé… Alors, vous trouvez toujours que j'exagère ?*

- Moins maintenant.

- Pensez aussi à tous les fonctionnaires qui ont exécuté les ordres, soit en sachant, soit en ne sachant pas le mal qu'ils

faisaient. Juste pour toucher leur salaire à la fin du mois… Eux aussi ont contribué à cette horreur. À chaque fois que nous obéissons à un ordre, c'est peut-être une nouvelle pierre que nous ajoutons à un futur camp de concentration. Alors, ne sommes-nous pas 80 % de nazis potentiels ?

Le colonel Lucas réfléchit quelques instants puis demanda à Corrézien :

— Donc, puisqu'ils ont recommencé à émettre, tout le monde peut les entendre exactement comme nous, c'est ça ?

— Affirmatif, mon colonel. On fait quoi maintenant ?

— Allons prévenir le général Lambreuil de Lagarde.

— Il a prétendu, ce matin, que l'opération contre Radio-Tarnac était un succès.

— Justement… Je suis curieux de voir comment il réagira après avoir entendu ça…

4.
Le roi des singes

Sur l'île, les invités continuaient à affluer. Dans une longue file roulant au pas, les voitures se succédaient sur le pont. Plus loin, le parking du centre d'art se remplissait petit à petit. Vus d'en haut, les arrivants ressemblaient à des insectes se dirigeant vers une fourmilière.

Josef Stahl s'était installé en haut du phare. Pour diriger la première partie de l'opération, ce point culminant était idéal. Il pouvait voir tout ce qui se passait en bas. Il commença à donner ses ordres dans son émetteur-récepteur.

— Lieutenant Ulrich, les gendarmes viennent de quitter leur fourgon. Cinq hommes en tout. Le conducteur est resté à bord, les quatre autres marchent vers l'entrée du centre d'art. Les voyez-vous ?

— Affirmatif, Herr Stahl.

— Attendez mon signal. Il faudra neutraliser le conducteur en premier.

— À vos ordres.

Tout en regardant les invités arriver, Josef Stahl pensa qu'il serait impossible de gérer autant d'otages. Un choix serait à faire. Les personnalités auraient droit à un traitement de faveur. Quant au bas

peuple, il faudrait s'en débarrasser. Et cela, rapidement…

Stahl attendit que les dernières voitures se garent sur le parking de l'île. Les invités prenaient leur temps, se saluant ou discutant en petits groupes. Pendant ce temps, il rongeait son frein. D'un naturel impatient, il ne supportait pas d'attendre. Après une quinzaine de minutes, lorsque tout le monde fut entré, il actionna son émetteur-récepteur.

— Lieutenant Ulrich !

— Oui, Herr Stahl ?

— Commencez l'opération.

Avec ses jumelles, Stahl observait tout avec attention. Deux mercenaires sortirent des bois et se dirigèrent vers le parking. Habillés en civil, ils avançaient sans se cacher, l'air de touristes en train de flâner.

Marchant parmi les voitures, le premier se tourna vers le fourgon de gendarmerie. Comme pour quémander un renseignement, il fit signe au gendarme. Celui-ci abaissa la vitre de son véhicule pendant que les deux hommes avançaient l'un derrière l'autre.

Tout à coup, le premier mercenaire fit un pas de côté, le deuxième visant le gendarme au front. Celui-ci réalisa, mais trop tard, qu'un pistolet à silencieux était braqué droit sur sa tête. Placé trop près pour être manqué, il ne tenta pas de résister. Il leva les mains en l'air. Ils le firent descendre et lui passèrent deux liens en nylon autour des poignets. D'un coup de crosse, ils l'assommèrent.

Ensuite, ils se dirigèrent vers le centre d'art. Ils saluèrent poliment les deux plantons devant l'entrée puis s'éloignèrent dans le hall. Deux autres mercenaires arrivèrent, habillés eux aussi en civil, pendant que les deux premiers revenaient sur leurs pas. Les gendarmes de garde à l'entrée furent pris en étau, obligés de se rendre sous la menace des armes. Mains liées, ils furent conduits dans la salle en bas du phare, puis assommés à leur tour.

Les mercenaires, toujours habillés en civil, se rendirent à l'intérieur du centre d'art pour s'occuper des deux derniers gendarmes. Stahl, d'où il était placé, ne put voir cette partie de l'opération. Quelques instants plus tard, les hommes du lieutenant Ulrich sortirent avec les derniers représentants de la maréchaussée. Ils les parquèrent avec les autres prisonniers. Parmi ceux-ci se trouvait le commandant de brigade. Ce fut le seul qu'ils n'assommèrent pas. En effet, ils auraient besoin de lui un peu plus tard.

***

Cette première partie de l'opération avait duré moins de dix minutes. Josef Stahl descendit l'escalier du phare. Il avala une pilule d'amphétamines. Ses pas résonnaient de façon lugubre sur les marches en tôle. Des images en noir et blanc défilèrent un instant devant ses yeux, celles du Führer Adolf Hitler passant ses troupes en revue avant le combat.

Dans un éclair, cette vision fut remplacée par un nuage de papillons multicolores. Dans le jardin de son père, ils voletaient

dans la lumière éblouissante de l'Été, et son âme s'envolait avec eux… Une phrase de Goethe lui revint à l'esprit : « *Il est dommage que la nature n'ait fait de toi qu'un seul homme. Toi qui avais l'étoffe d'un saint et d'un brigand* ».

Pour lui, le choix était fait. Dans son esprit, une seule chose pouvait transformer les hommes en rois : prendre ce qui leur revenait de droit divin. Dire que le peuple se croyait dirigé par des gens intelligents… Stahl se sentait faible et démuni comme l'enfant qu'il avait été un jour, découvrant avec horreur la sinistre collection de son grand-père.

La petite voix se mit à chuchoter dans sa tête : « *N'aie pas peur, Josef. Depuis que j'ai posé ma main sur ton épaule, mon pouvoir est le tien pour la durée de ta vie. Depuis que tu m'as appelé, depuis que tu m'as fait des sacrifices, c'est mon sang qui coule dans tes veines* ».

Arrivé en bas de l'escalier, il respira profondément et redressa la tête d'un coup, comme si une décharge électrique se propageait dans son système nerveux. Maintenant, il sentait toute la puissance de la force surhumaine qui le possédait. Probablement n'était-ce que l'effet de la pilule qu'il venait d'avaler ?

Devant lui, le lieutenant Ulrich l'observait d'un œil inquiet. Remarquant à quel point leur chef avait changé en quelques secondes, l'officier ne put s'empêcher de frissonner en se demandant s'il avait affaire, en réalité, à un démon.

Stahl passa devant ses hommes d'un pas déterminé, les regardant

un à un, froidement, droit dans les yeux. Il commença à leur parler. Les mots lui vinrent avec facilité, comme s'il les connaissait depuis toujours, ou comme s'il les avait souvent déclamées du haut d'une tribune. En fait, peut-être s'échappaient-elles du fond de l'enfer. Il termina son discours avec des paroles lancées d'une manière quasiment extatique :

— Aujourd'hui, vous serez l'étincelle qui embrasera le monde ! Ce que vous allez accomplir maintenant fera renaître le IIIe Reich de ses cendres. Le trésor de guerre du Maréchal Rommel, ce sera le levier qui permettra à la race aryenne de régner pour mille ans. Notre Führer Adolf Hitler l'a prédit… Cette mission sacrée, c'est vous que j'ai choisi pour l'accomplir. Comme récompense, vous ferez partie de nos dignitaires, et du nouvel ordre mondial qui gouvernera le monde. Chevaliers du IVe Reich, mettez-vous à l'ordre !

Il y eut d'abord un moment de surprise. Puis tout à coup, l'un des hommes tendit le bras en avant, levé fièrement vers le haut, en s'exclamant : « *Der unsterbliche Geist des Führers beschützt uns. Sieg Heil!* [14] ». Dans un élan commun, les autres hommes de la section firent de même. Le lieutenant Ulrich regardait tout cela comme un mauvais rêve, en songeant que le commandant Maier n'aurait jamais laissé se commettre pareille chose.

— Et vous, lieutenant Ulrich ? demanda Stahl.

Le lieutenant sentait le regard de tous ses hommes posés sur lui. Il se demanda à quoi pouvait servir le devoir de mémoire dans ces

conditions. À se donner bonne conscience ? Pour davantage d'argent et de confort, la plupart des gens acceptaient la souffrance et la mort des autres. L'excuse était facile, il suffisait de se dire que l'on n'y pouvait rien…

Maîtres et esclaves, c'est dans l'ordre des choses, se dit-il encore. L'exploitation humaine amenait son lot de pertes collatérales, il en avait toujours été ainsi. Alors, à tout prendre, mieux valait être du côté des exploiteurs que des exploités.

Après un dernier instant d'hésitation, le lieutenant Ulrich leva la main en avant, le bras bien tendu, avec le sentiment de vendre son âme au diable. Comme dans un cauchemar, il s'entendit dire à son tour :

— *Sieg Heil*!

***

Suivi par ses hommes, le lieutenant Ulrich sortit du phare. Ils avaient revêtu leurs tenues de combat. Armes en bandoulière, ils entouraient le commandant de la brigade de gendarmerie. Les mains liées dans le dos, celui-ci essayait, malgré les circonstances, de conserver une apparence digne. Le lieutenant Ulrich s'adressa à lui.

— Que les choses soient claires, commandant. Soit vous acceptez de coopérer et tout ira bien. Soit vous refusez. Dans ce cas, il se peut que nous soyons obligés de tirer dans la foule. Inutile de vous dire qu'alors, vous y passeriez aussi… M'avez-vous compris ?

— Oui.

— Alors, décidez-vous de coopérer ?

Le commandant prit une profonde inspiration et regarda les armes des mercenaires. Il connaissait suffisamment les hommes pour savoir que ceux-là, si l'ordre leur était donné, n'hésiteraient pas à tirer dans le tas.

— Je n'ai pas envie de voir des blessés et des morts. Alors oui, je vais coopérer.

— C'est une décision intelligente, lui répondit le lieutenant Ulrich. Sergent Hartmann, détachez le commandant.

Ils entrèrent dans le centre d'art. Dans la grande salle, environ deux cents personnes étaient rassemblées, écoutant le discours du préfet. Le lieutenant savait que cette prise d'otages serait plus difficile que celle de Montcastel-les-Bois, à cause de la foule. Il donna l'ordre à quatre de ses mercenaires de rester à l'entrée. Tout le monde faisant face à la tribune, personne ne les remarqua.

Ulrich pensa à son objectif. Herr Stahl avait passé beaucoup de temps à lui expliquer, la veille, comment faire sans utiliser la force. Pour des militaires normaux, une telle stratégie aurait été, tout simplement, inconcevable. Mais cela ne posait aucun problème avec quelques techniques de manipulation.

Le lieutenant Ulrich et le commandant de brigade, suivi par trois mercenaires, traversèrent la foule. Les gens s'écartèrent devant eux, pensant qu'il s'agissait de militaires français intervenant dans le

cadre d’une mission officielle. Le lieutenant se souvint alors de ce que Herr Stahl lui avait dit : « *Grâce à l’éducation, le principe de punition imprègne tout individu. À partir de là, la domesticité est le réflexe pavlovien des populations civilisées. Ce réflexe est déclenché, notamment, par le port de l’uniforme… Personne n’osera s’opposer à vous ! Personne, savez-vous pourquoi ? Parce que les hommes sont éduqués, dès leur plus jeune âge, comme des esclaves* ».

Aucun insigne n’était cousu sur leurs vêtements de combat. Pourtant, nul dans la foule n’osa leur poser la moindre question. Également, le physique du sergent Hartmann, à mi-chemin entre Hercule et pithécanthrope géant, répondait à tout par avance.

Devant eux, tous les officiels de la région étaient présents sur une estrade : en tout une dizaine de personnes dont un sénateur, un président de région et quelques députés. La présidente de la fondation *Pytheas Erbe*, Katharina von Zellern, se trouvait parmi eux. Sans hésiter, le lieutenant Ulrich monta à la tribune. Le voyant avancer, madame le Préfet interrompit son discours. Elle ferma le micro d’un geste nerveux.

— Que se passe-t-il ? dit-elle en s’adressant au commandant de brigade. Celui-ci désigna le lieutenant Ulrich qui prit la parole.

— Madame, nous faisons partie des forces spéciales. Nous venons d’apprendre qu’une cellule terroriste s’apprête à commettre un attentat ici. Devant l’urgence de la situation, mes hommes et moi avons pour mission de faire évacuer le public, ainsi qu’assurer votre

sécurité.

— Commandant, la gravité de la situation est-elle bien réelle ? fit-elle en se tournant vers l'officier de gendarmerie.

— Je crains, madame, qu'elle ne puisse l'être plus.

— Madame le Préfet, reprit le lieutenant Ulrich, il n'y a pas une seconde à perdre.

La représentante de l'État hésitait. Prise au dépourvu, elle se demandait ce qu'elle devait faire. Ulrich se souvint alors des paroles de Herr Stahl : « *À 98 %, l'être humain est, génétiquement parlant, un chimpanzé. Voilà le secret des 2 % restants : dynamique de groupe, programmation neurosensorielle et social engineering. Si vous appliquez cela, vous deviendrez le roi de ces singes que l'on appelle les hommes* ».

Le lieutenant savait ce qu'il lui restait à faire. Il regarda posément chacun des autres élus comme pour quémander leur jugement. De manière à être entendu par tous, il laissa échapper d'une voix grave :

— Madame, je m'inquiète vraiment. Êtes-vous certaine d'avoir vraiment compris la gravité de la situation ?

Ces mots eurent l'effet d'un électrochoc. Elle lui jeta un regard glacé. Ses compétences venaient d'être, d'un ton apparemment innocent, remises en cause. Et cela, devant toute l'assemblée…

— Oui, vous avez été clair. Que suggérez-vous ?

— Demandez au public d'évacuer la salle dans le calme, puis de se regrouper dans le parc.

— Je sais bien que vous avez des ordres, mais je sais ce que j'ai à faire, répondit-elle d'un ton sec, essayant de préserver ce qui lui restait d'autorité.

Elle rouvrit le micro nerveusement. S'adressant à la foule, elle commença à parler d'une voix qu'elle espérait posée.

— Mesdames et messieurs, nous devons interrompre cette cérémonie pour l'instant. Nous en sommes désolés. Je vais vous demander de sortir de cette salle dans le calme, puis de vous regrouper dans le parc. D'autres instructions vous seront données lorsque vous serez dehors. Je vous remercie de votre compréhension.

Une vague de surprise sembla parcourir la foule. Après quelques instants, les personnes les plus proches de l'entrée commencèrent à sortir. Les autres suivirent lentement, sans aucune bousculade. Madame le Préfet avait su, visiblement, choisir les bons mots. La salle se vida en une dizaine de minutes à peine.

L'officier poussa un soupir de soulagement, constatant à quel point la stratégie de Herr Stahl s'avérait efficace. Les paroles du docteur résonnaient encore à ses oreilles : « *La domesticité est le réflexe pavlovien des populations civilisées* ». C'était vrai.

Il se tourna vers les officiels présents sur l'estrade. S'il les tuait maintenant, cela créerait un violent traumatisme dans l'opinion publique. C'était toute une région et donc, une partie de la France qu'il avait le pouvoir de décapiter maintenant. De quoi suffisait-il ? D'une rafale avec son pistolet-mitrailleur… Le bruit des balles

résonnerait jusqu'à New York, Londres, Moscou, relayé par la télévision et les réseaux sociaux du web. Un écho international, songea-t-il. Cette opération tenait du génie, ou bien de la folie, celle qui animait Herr Stahl et le faisait ressembler, parfois, à un prince de l'enfer.

— Mesdames et messieurs les élus et représentants de l'État, reprit le lieutenant Ulrich, veuillez me suivre dans la salle de réunion du centre d'art. Nous allons poursuivre la mission qui m'a été confiée : veiller sur votre sécurité…

5.
Le monde des esclaves est celui du silence

Suivi par Corrézien, le colonel Lucas entra dans la salle d'état-major. Devant eux, le général Lambreuil de Lagarde était en réunion avec ses officiers. Il leva les yeux vers les nouveaux arrivants.

— J'espère, colonel Lucas, que vous ne nous interrompez pas pour rien.

— Corrézien, allumez la radio. Messieurs, Radio-Tarnac a recommencé à émettre.

Une voix nasillarde monta dans le haut-parleur. Tous les militaires présents tendirent l'oreille.

— *Nous n'avons pas à nous plier à des décisions antidémocratiques. Malgré un gouvernement qui veut nous museler, nous continuerons à faire notre métier. Nos cartes de presse ne sont pas des permis à désinformer ! Dans les écoles de journalisme, cirer les bottes de ceux qui gouvernent ne fait pas partie du projet pédagogique…*

— *Que se passera-t-il lorsque nous aurons cessé d'émettre, Arnaud ?*

— *Nous utiliserons Internet ainsi que les réseaux sociaux pour continuer à communiquer. Nous invitons nos auditeurs à nous rejoindre sur le web dans quelques heures.*

— *Un dernier mot, Arnaud ?*

— *Oui, Véronique. Le monde des esclaves est celui du silence. Le monde des hommes libres est celui du verbe et de la parole… Voilà pourquoi Radio-Tarnac continuera de se battre pour exister !*

— Coupez ça immédiatement ! s'exclama Lambreuil de Lagarde en manquant de s'étouffer.

Le général se tourna vers l'un de ses officiers. D'un ton rageur, il éructa :

— Comment se fait-il qu'un technicien de Lucas soit informé en premier ? Pourquoi une unité relevée en sait-elle plus que moi ? Cette mission, l'Élysée me l'a personnellement confiée. Comment la remplir si je suis entouré d'incapables ?

L'officier du renseignement de Lambreuil pâlissait à vue d'œil. Pour obtenir le meilleur d'un effectif, porter la faute sur les autres n'était pas le bon moyen. En effet, une équipe expérimentée voit toujours les faiblesses de son chef. Lucas jugea utile d'intervenir pour préserver l'autorité de la hiérarchie.

— Mon général, mes hommes ont le temps d'écouter la radio puisqu'ils sont relevés de cette mission, voilà tout.

Lambreuil ne répondit rien. Apparemment, il ignorait que, pour stopper une cellule de renseignement comme celle du colonel Lucas, relever celle-ci ne suffisait pas. La seule manière était d'en consigner la totalité des membres, voire de la démanteler complètement. Mais beaucoup d'officiers d'état-major ignoraient les détails de ce genre.

La radio de Corrézien était restée allumée. Il s'était contenté d'en baisser le volume. L'air placide, il écoutait toujours, haut-parleur posé contre l'oreille. Tout à coup, il fronça les sourcils et posa sa main sur le bras de Lucas, lui chuchotant quelques paroles rapidement.

— Que se passe-t-il encore, colonel Lucas ?

— Mon général, d'après Radio-Tarnac, les mercenaires sont sur l'île. Il semblerait qu'une prise d'otages soit en train d'avoir lieu.

— Quoi ? Vous plaisantez, j'espère ?

Le colonel Lucas posa la radio de Corrézien sur le bureau et monta le son. Une voix féminine s'éleva.

— *D'où nous sommes placés, nous pouvons voir le centre d'art. Une centaine de personnes viennent d'en sortir. Ce sont les invités de l'inauguration qui devait avoir lieu dans la matinée. Derrière eux, quatre hommes en tenue de combat, armés de pistolets-mitrailleurs, les font asseoir sur la pelouse. Pensez-vous la même chose que moi, Arnaud ?*

— *Voilà quelques instants, les terroristes ont neutralisé l'effectif de gendarmerie. Il n'y a plus aucun doute maintenant. Nous sommes en train d'assister, en direct, à une prise d'otages.*

En entendant cela, Lambreuil de Lagarde faillit s'étouffer. À deux doigts de la crise d'apoplexie, il frappa du poing sur la table.

— Des incapables, je suis entouré d'incapables ! Voici mes ordres : avant vingt minutes, je veux tous nos effectifs autour de

l'île. Et faites neutraliser l'émetteur de Radio-Tarnac. Exécution immédiate !

— Et mon unité, général ?

— Elle reste relevée, colonel Lucas. Ceci est mon opération, pas la vôtre !

***

Vincent regarda sa montre. Les aiguilles marquaient 10 h. 45. Il glissa une batterie pleine dans son appareil photo, contrôla le témoin de charge et nettoya l'objectif. Dans son gilet reporter, un bloc-notes et un stylo étaient prêts à jaillir.

— Avant, quand tu partais en mission, tu n'oubliais jamais rien ? demanda Ophélie, assise dans le lit.

— Jamais. Ma vie en dépendait, tu sais… Aimes-tu l'art contemporain allemand ?

— Ah, tu veux parler de l'expo de *Pytheas Erbe* ? J'ai participé à leur installation hier. D'ailleurs, j'y serai dans une heure. C'est là où tu vas ?

— Oui.

— Tu m'attendras pour la photo ?

— Si tu ne traînes pas, aucun problème… dit-il en l'embrassant tendrement.

Vincent traversa le dédale de couloirs et d'escaliers du château. Tout était silencieux. Les projecteurs n'envoyaient pas encore leurs

images hachées sur les murs, les néons multicolores attendaient le déclic de la minuterie. Dans bientôt, les esprits de l'art prendraient de nouveau possession de cette demeure sans âge.

La lourde porte de bois se referma derrière lui en claquant. Il se retrouva d'un seul coup en plein soleil, baigné par les senteurs du mois de mai. Le centre d'art international se trouvait à environ deux cents mètres. Il s'y dirigea d'un pas décidé, mais s'arrêta presque immédiatement.

Il se demanda d'abord s'il ne rêvait pas. Des dizaines de personnes étaient en train d'évacuer le bâtiment. C'étaient les invités de l'inauguration qu'il devait couvrir. La plupart d'entre eux étaient endimanchés. Ils avançaient d'un pas rapide pendant que d'autres s'asseyaient sur la pelouse.

Derrière eux, quatre hommes portaient des gilets de combat. Ils étaient équipés de pistolets-mitrailleurs, visiblement prêts à faire feu. Il reconnut l'un d'eux, le géant à l'oreillette qu'il avait aperçu à deux reprises hier. Cette charpente humaine, gonflée aux stéroïdes, restait imprimée dans sa mémoire.

Par expérience, Vincent savait qu'il devait rester invisible. Il se cacha dans les bois devant le château. Placés à faible distance, les fourrés constituaient un poste de guet parfait.

Accroupi derrière les feuillages, il commença à photographier les mercenaires et la foule. Tout à coup, une main se posa sur son épaule. Il se retourna et vit un couple derrière lui. La femme lui lança :

— Nous sommes de Radio-Tarnac. Je vous reconnais, vous êtes du *Miroir des monts*, c'est ça ?

— Évite les politesses, Véronique, fit l'homme. On doit le faire dégager, sinon pas d'exclusivité pour nous. Monsieur, on ne vous connaît pas, vous allez foutre le camp…

Dancer songea que la matinée commençait mal, vu le nombre de gêneurs qui s'accumulait sur l'île.

— Tous les deux, écoutez-moi bien : en tant qu'officier de l'armée française, je ne réponds pas de votre sécurité. Si vous m'écoutez, vous aurez une chance de vous en sortir vivants. Est-ce clair pour vous, ou bien dois-je répéter ?

— Je suppose que vous portez une carte sur vous pour attester vos dires, répondit l'individu d'un ton insidieux.

— Non. Mais si vous insistez, je peux vous assommer tout de suite en guise de preuve.

— Alors, depuis le temps que vous travaillez pour le *Miroir des monts*, vous étiez sous couverture ? demanda la femme dont la seconde nature de journaliste revenait en force.

— Pour les questions, on verra après. Dans l'immédiat, ne restez pas debout, sinon la prochaine rafale sera pour vous. Les mercenaires là-bas ne vous feront pas de cadeau. Compris ?

Comme des enfants surpris par un surveillant de collège, ils firent oui d'un hochement de tête. Réalisant qu'ils ne l'avaient écouté qu'à moitié, Dancer leur fit signe de se baisser. Décidément, ces deux-là

n’avaient aucun réflexe de survie. Deux boulets à traîner derrière lui, alors qu’un commando expérimenté se trouvait devant.

— Bon, maintenant, dites-moi ce que vous avez vu depuis que vous êtes arrivés ici.

Ils lui racontèrent leur situation en quelques mots. Puis, réalisant qu’ils avaient peut-être agi avec un optimisme exagéré, ils lui demandèrent ce qu’il comptait faire.

— Je vais demander des renforts. Franchement, vous pensez que je vais nettoyer un commando à moi tout seul ?

Vincent composa le numéro de téléphone du colonel Lucas sur son téléphone portable. Il entendit une voix familière après quelques instants.

— Le grand méchant loup à l’appareil. C’est vous, Dancer ?

— Oui.

— Vous savez, nous sommes sur la touche maintenant. Le cinq étoiles qui me remplace s’est réservé le premier rôle, si vous voyez ce que je veux dire… Vous pouvez retourner à vos activités de journaliste, et moi à la pêche. Désolé…

— Il y a un problème, mon colonel. Je suis actuellement sur la piste de danse.

— Hein, comment ça ? Vous êtes sur l’île ?

— Oui. Avec une vue imprenable sur nos clients.

— Ah… Mais ça change tout, ça… Vous pouvez vous mettre en

pause une demi-heure ? Le temps que j'essaie de raisonner notre bipolaire galonné ?

— Non, à cause des otages.

— Compris, je fonce. Attendez que je vous rappelle avant de faire quoi que ce soit.

— Autre chose. J'ai deux journalistes de Radio-Tarnac ici, dit-il en désignant le couple de reporters.

— Pas de problème, nous leur ferons la leçon dès leur retour. En attendant, faites au mieux. Terminé.

Après, Vincent appela Ophélie sur son portable pour lui dire de ne pas quitter le château. Il n'avait pas envie de la voir débarquer au beau milieu d'un happening qui risquait de finir en bain de sang. Ensuite, il se tourna vers ses deux confrères.

— Nous avons une demi-heure devant nous. C'est le moment de faire plus ample connaissance. Parlez-moi de Radio-Tarnac…

***

Josef Stahl fit quelques pas, son pistolet automatique allemand bien calé dans le dos. S'il devait faire feu, il n'existait pas de configuration de tir plus rapide. L'arme lui chauffait le bas des reins. Elle modifiait son centre de gravité lorsqu'il marchait : le pas sauvage de la race des seigneurs. La simple manière de mettre les pieds par terre différenciait maîtres et esclaves. Pas de doutes là-dessus dans son esprit…

Il était seul avec le lieutenant Ulrich dans un bureau du centre

d'art. La situation était entièrement sous leur contrôle. Il se tourna vers l'officier et lança d'un ton impérieux :

— Faites venir qui vous savez dans cette pièce. Attachez-lui les mains devant les otages pour préserver sa couverture.

Ulrich transmit l'ordre dans son casque micro. Quelques instants plus tard, le sergent Hartmann entra dans la pièce avec Katharina von Zellern.

Comme à son habitude, elle était vêtue d'une robe d'un grand couturier parisien. À côté d'Hartmann qui personnifiait la force brute, elle rayonnait de finesse et de beauté. Un léger parfum d'orchidée flottait autour d'elle à chaque pas qu'elle faisait.

— Hartmann, détachez madame von Zellern ! Katharina, je suis désolé pour ces liens, que votre rang vous dispense évidemment de porter. Mais cette précaution était indispensable.

— J'en suis parfaitement consciente, dit-elle en se frottant les poignets lorsque ceux-ci furent libérés.

Furieuse, elle ajouta :

— Vous n'avez pas respecté notre plan de départ. Maintenant, puis-je savoir quelle est la suite des opérations ?

— La France n'est pas l'Allemagne. D'ailleurs, nos ancêtres aryens ont lourdement payé cette erreur, vous le savez. Adapter notre stratégie à la terre française était indispensable.

— Imaginez-vous l'embarras dans lequel vous me mettez devant nos commanditaires ? J'en ai assez de vos improvisations !

— Lorsqu'ils pèseront la masse d'or et de diamants que j'ai pour vous, ce seront des compliments qu'ils vous feront. Même Alexandre le Grand n'en a pas donné autant à Cléopâtre, ma chère Katharina…

Devant lui, une carte de la région était posée sur un bureau au centre de la pièce. Il posa le doigt à un endroit bien précis.

— La cache des maquisards est située à cet endroit. Ma seconde équipe y travaille depuis cette nuit. Ils ont extrait 5 tonnes qui sont déjà en route vers notre cache à Paris. Il nous en reste autant à retirer. Vers 18 heures au plus tard, ils auront terminé.

— Bien avant, l'île sera complètement encerclée par les forces de l'ordre françaises. Comment comptez-vous sortir de ce pétrin ?

— Mais… le plus simplement du monde, ma chère Katharina. Suivez-moi, nous partons immédiatement.

— Et votre commando ?

— Mes hommes n'ont pas fini leur travail ici. Il leur reste une importante rançon à toucher… Pourquoi les en priver, étant donné tout le mal qu'ils se sont donné pour vous ?

Elle ne trouva pas d'objection à formuler sur ce point, tant cela paraissait logique. Accompagnés par le lieutenant Ulrich, Katharina et Josef Stahl sortirent du centre d'art. Ils se dirigèrent vers une voiture du commando. Avant de monter à bord, Stahl donna ses dernières consignes à l'officier.

— Votre monnaie d'échange, c'est la bombe installée sur le barrage du lac. Ce sont également les élus français. Utilisez-les

comme bon vous semble. Je vous donne droit de vie et de mort sur eux. Libérez immédiatement tous les autres otages. Laissez-les reprendre leurs véhicules pour qu'ils s'en aillent. Autant de moins à contrôler pour vous… Nous allons partir juste devant, pour dissimuler notre départ grâce à eux.

Josef Stahl fit monter Katharina à bord. Il s'adressa une dernière fois au lieutenant.

— Ulrich, l'esprit du Führer vous observe et vous protège. Il vous donnera la victoire. Nous nous reverrons à Berlin dans 2 jours comme prévu. *Sieg Heil*!

Un éclair traversa la colonne vertébrale du lieutenant Ulrich, comme si Stahl lui avait insufflé une partie de la force diabolique qui l'habitait. À son tour, l'officier tendit son bras vers le haut dans un impeccable salut nazi. Intérieurement, il tremblait de tout son être, car son petit monde, fait de certitudes militaires, venait de basculer. Oui, depuis toujours, il appartenait à la race des seigneurs. On l'avait éduqué comme un esclave, mais c'était fini à présent. Bientôt, son pas ferait trembler la terre et s'écrouler les nations. L'heure de vaincre était venue pour lui.

— *Sieg Heil*, Herr Stahl!

Josef démarra. Il attendit que les otages libérés montent dans leurs voitures et prit la tête du convoi improvisé. Il s'engagea sur la passerelle permettant de quitter l'île, suivi par une centaine de véhicules. Devant eux, la liberté : personne pour les arrêter, car tout s'était passé trop vite comme il l'avait prévu. Que lui restait-il encore

à faire ? Rejoindre la seconde équipe, puis ramener l'or et les diamants en terre aryenne.

— Franchement, vous croyez qu'Ulrich et son commando s'en sortiront vivants ? Jamais les Français ne les laisseront partir. C'est juste une question d'honneur.

— Ma chère Katharina, ces hommes appartiennent à l'Histoire : ils sont déjà morts, mais ils ne le savent pas encore. Gloire à eux ! Quant à l'honneur de la France, il est tombé malade à l'époque de la collaboration, avant de disparaître en même temps que le général de Gaulle…

6.
La République a besoin de héros

Lambreuil de Lagarde enrageait. Lucas possédait un homme sur l'île alors que lui, aucun. Le colonel venait de le lui apprendre. Étant donné la gravité de la situation, Lambreuil avait été obligé de transmettre l'information à madame le ministre de la Défense.

D'un œil morne, il regardait la campagne défiler par une fenêtre de son command-car. Tout à coup, son convoi croisa une longue file de véhicules qui s'étirait sur la route. Les voitures roulaient à allure modérée. Lambreuil estima leur nombre à une centaine. Il se demanda ce qu'elles faisaient là. En effet, mis à part l'inauguration du centre d'art dans la matinée, aucune autre manifestation importante n'était prévue dans la région.

Visiblement surpris, le colonel Lucas observait ce défilé aussi. Puis il posa sa main sur le bras de Lambreuil.

— Général…

— Oui, colonel ? demanda l'officier d'état-major soudain désireux de l'entendre.

— Demandez à faire arrêter quelques véhicules pour questionner leurs conducteurs.

— Vous avez raison. Excellente idée.

Lambreuil donna ses ordres à son aide de camp, le lieutenant-

colonel Fabre, puis se tourna vers Lucas.

— Voilà, c'est fait. Dans quelques instants, nous saurons… Fabre, quoi de nouveau du côté du ministère de la Défense ?

— Nous recevons une connexion cryptée. Je vous la passe sur l'écran, mon général.

Le visage de madame le ministre de la Défense apparut sur un moniteur du command-car. L'image sautilla avant de se stabiliser progressivement.

— Général Lambreuil de Lagarde, le président de la République, en sa qualité de chef des armées, m'a demandé un rapport sur la situation. Inutile de vous en préciser l'urgence. Où en êtes-vous maintenant ?

— Madame, dans quinze minutes au plus, nous aurons pris position. À partir de là, le groupe de terroristes sera pris dans une nasse dont il ne pourra pas s'échapper. Toutefois, je dois vous rappeler que nous risquons de perdre des otages lors de l'assaut.

— Le chef des armées, ainsi que moi-même, en sommes parfaitement conscients. La lutte contre le terrorisme vaut bien quelques médailles posthumes. La République aussi a besoin de héros. Me comprenez-vous bien ?

— Je crois, madame.

— Par contre, pas question que ces mercenaires ravagent l'île à coups de RPG ou d'explosifs. Nous ne voulons pas d'un 11 septembre à la française. Nos concitoyens douteraient de notre

capacité à gouverner.

— Nous prendrons toutes les précautions nécessaires.

— Très bien, général. Vous avez fait un excellent travail. Toutefois, je dois vous en informer, j'ai été amenée à reconsidérer ma position vis-à-vis du colonel Lucas.

— C'est-à-dire ?

— Étant donné la situation, nous avons besoin de toutes les bonnes volontés. Lucas dispose d'un homme sur l'île. Par conséquent, son unité rentre dans l'opération en tant que groupe de l'arrière. Mais vous gardez le fer de lance, le groupe de l'avant.

Lambreuil, comprenant que le crédit de cette opération serait à partager avec Lucas, déglutit péniblement. Il n'avait pas le choix. Madame le ministre reprit :

— Colonel Lucas, comment s'appelle votre homme, quel est son grade ?

— Vincent Delaroche. Il est capitaine.

— Que vaut-il sur le terrain ?

— Il n'en est pas à son coup d'essai. C'est un élément performant.

— Puisqu'il en est ainsi, je vous autorise à envoyer des renforts à votre officier, ainsi qu'à organiser le groupe de l'arrière. L'objectif sera de neutraliser les mercenaires à la sortie du centre d'art, lorsque le groupe de l'avant les aura délogés. Lambreuil ?

— Oui ?

— Apportez au colonel Lucas tout le soutien possible. Je saurais m'en souvenir lorsque tout sera terminé.

— Merci, Madame, répondit Lambreuil d'un ton obséquieux, en officier d'état-major plus habitué aux ors des salons officiels qu'à la poussière sanglante des champs de bataille.

— Maintenant, messieurs, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance. Neutralisez cette bande de néonazis, il en va de l'honneur de la France !

Le colonel Lucas resta de marbre. Il avait passé l'âge de croire aux belles paroles. Le groupe du capitaine Delaroche allait subir toute la violence de l'assaut, puisque le groupe de l'avant allait rabattre les mercenaires sur lui. Une fois de plus, c'étaient eux – les loups de l'ombre – qui partaient au casse-pipe.

***

Josef Stahl savait que les forces de l'ordre emprunteraient les routes principales. Juste après la passerelle de l'île, il avait donc choisi de rouler sur des voies secondaires. Sa voiture passait maintenant sur un bitume défoncé à l'ombre d'un sous-bois. Visiblement, ce tronçon n'avait pas fait l'objet de travaux depuis des lustres.

— Nous y sommes presque, plus qu'une dizaine de minutes, lança-t-il à l'adresse de Katharina.

Devant eux, la route se transformait en chemin de terre cahoteux. Josef Stahl devait ralentir à cause des trous parsemant la voie

quasiment à chaque mètre. On se serait cru sur une piste dans un pays du tiers-monde. Un minuscule village se trouvait au loin. Celui-ci avait été abandonné dans les années 1950. Le chemin n'avait jamais été refait depuis.

Durant l'hiver, un froid quasiment sibérien régnait ici. Année après année, les intempéries avaient fini par détruire les derniers souvenirs de la voierie qui s'étendait jadis. Les pneus de la puissante voiture allemande n'arrêtaient pas de soulever d'imposants nuages de poussière.

Après quelques instants, au détour d'un virage, Katharina et Josef aperçurent les ruines de quelques maisons. Parmi la végétation ambiante, de vieilles pierres apparaissaient au hasard de murs écroulés aux deux tiers. Des arbres poussaient au milieu et étendaient leurs ramures, recouvrant des charpentes effondrées et vermoulues.

Au milieu de cette désolation s'élevaient deux murs de pignon d'une chapelle, ainsi qu'un autel réduit à l'état de monticule. À une dizaine de mètres, trois camions étaient garés à côté d'un groupe électrogène mobile. C'était le deuxième commando de Josef Stahl, l'équipe Outsider. Celle-ci était à l'œuvre depuis le milieu de la nuit. Une dizaine d'hommes s'affairait à l'arrière des ruines, près d'un passage creusé dans le sol.

Josef et Katharina sortirent de voiture. Toutes affaires cessantes, le chef de groupe s'approcha d'eux dès qu'il les vit.

— Tout se passe bien ici, Herr Stahl. Nous avons perdu quelques

heures à cause du souterrain qu'il a fallu étayer. Nous aurons fini à 18 heures au plus tard, comme je vous l'avais annoncé.

— Parfait, Klaus. Combien de tonnes d'or vous reste-t-il à prendre ?

— Deux tonnes et demie. Celles que nous avons extraites ce matin sont déjà sur la route, en direction de notre entrepôt parisien.

— Respectez absolument notre horaire. Nous ne devons prendre de retard sous aucun prétexte.

— Il en sera fait ainsi, mein Herr. Puis-je vous montrer où nous en sommes ?

Accompagné par Katharina, Josef Stahl suivit le chef de groupe. Près de l'entrée du souterrain, les hommes de l'équipe étaient en train de tirer le câble d'un treuil dans l'ouverture, s'éclairant avec des lampes torches.

Juste à côté, une dizaine de caisses en bois s'empilaient, chacune portant une croix gammée noire surmontant un aigle allemand. Elles avaient été ouvertes pour en vérifier le contenu, mais personne n'avait posé les mains sur ce qu'elles renfermaient. Katharina en avait donné l'ordre formel. L'or et les pierres précieuses jetaient un éclat discret dans l'entrebâillement des couvercles, comme si la lumière du soleil avait honte de les éclairer.

— Admirez, Katharina… Nous avons l'honneur de vivre un moment historique… Le voilà enfin, le trésor du maréchal Rommel…

Josef sentit son cœur se mettre à battre plus fort. Il s'approcha d'une des caisses pour toucher, sentir le métal précieux entre ses doigts. Le renard du désert l'avait certainement fait en son temps. C'était maintenant ou jamais. Stahl était en train de tendre la main lorsque la voix de Katharina s'éleva d'un ton sec :

— Surtout n'y touchez pas !

— Mais enfin, que vous prend-il, ma chère ?

Katharina n'avait pas raconté à Josef l'histoire de Hans Wiellig sur la malédiction des Justes. Même si elle n'y croyait pas, elle ne voulait pas prendre le moindre risque, surtout si près du but.

— Herr Stahl, avez-vous oublié à quoi nous œuvrons ? Libérer notre sol national des bases américaines, édifier un nouvel ordre mondial où chacun aura du travail, en finir avec les guerres… Cet or ne vous appartient pas. Il est la propriété du IVe Reich.

— Vous avez raison. C'était stupide de ma part. Je vous prie de bien vouloir oublier mon geste. Je ne l'aurais jamais fait dans des circonstances normales.

— Je vous comprends et je vous pardonne, Josef.

Son respect pour Katharina von Zellern tenait à la vénération. Chaque fois qu'il était auprès d'elle, il se sentait petit et méprisable. Elle était si belle, si intelligente, si imprégnée d'idéal. Il savait que son amour était sans espoir. Mais qu'importe, elle était sa déesse, elle le serait pour toujours. S'il lui arrivait de trancher la gorge des femmes, était-ce de sa faute ? Les autres étaient si quelconques…

***

Dans le command-car, le général Lambreuil de Lagarde n'arrêtait pas de regarder ses cartes d'état-major. Depuis qu'ils avaient croisé la longue file de voitures quittant l'île, il ressentait une impression désagréable : celle que les événements lui filaient comme du sable entre les doigts.

Casque de transmission sur la tête, le lieutenant-colonel Fabre était en communication avec les différentes sections de la compagnie. Ses sourcils se froncèrent tout à coup. Il s'adressa au général.

— Les véhicules de tout à l'heure, ce sont des otages libérés. C'est confirmé. Nos hommes à l'arrière ont pu rattraper quelques voitures en queue de file. Ils ont interrogé leurs occupants.

— Bonne nouvelle… J'ai toujours pensé que nous avions affaire à un commando d'opérette, fit-il en se tournant vers Lucas. L'air accusateur, Lambreuil ajouta :

— Cette opération aurait pu être terminée depuis hier, si seulement de meilleurs officiers avaient été sur place…

Lucas regardait distraitement au-dehors. Froidement, il laissa échapper :

— Allons, Lambreuil… Pourquoi des mercenaires néonazis libéreraient-ils leurs otages ? S'ils l'ont fait, c'est qu'ils ont du lourd derrière. Préparez-vous au pire.

— Des paroles, des paroles !

— Enfin, réfléchissez. Ils ont gardé les personnalités les plus importantes, c'est certain. Et s'ils en avaient profité pour exfiltrer plusieurs de leurs hommes ? Trop tard pour le vérifier maintenant…

Impassible et comme s'il n'avait rien entendu de cet échange, le lieutenant-colonel Fabre leur fit signe.

— L'unité de transmission a détecté un signal radio en provenance du centre d'art. Les mercenaires veulent vous parler.

— Et bien, Lucas, vous voyez ? Ils ont dû observer nos forces de loin, voir que nous sommes les plus forts, et ils veulent se rendre maintenant. Quelle bonne nouvelle ! Passez-les-nous sur le haut-parleur.

— Bien, mon général.

Une voix gutturale avec un accent allemand prononcé s'éleva dans l'habitacle du command-car.

— Je suis le lieutenant Ulrich. Je veux parler à l'officier qui commande cette mission.

— C'est moi, le général Lambreuil de Lagarde. Je vais vous demander de vous rendre immédiatement, lieutenant.

Un raclement de gorge retentit dans le haut-parleur.

— J'ai l'honneur de vous présenter mes salutations, général. En ce qui concerne une reddition, cela nous fait sourire, mes hommes et moi. Nous avons ici un préfet de région, un sénateur et deux députés-maires en otage. Donnez l'assaut et ils mourront tous. Je vous déconseille de faire cela…

— Laissez-moi seul juge des risques que je compte prendre ou pas, répondit Lambreuil d'un ton acide, se souvenant des paroles du ministre de la Défense.

— Alors, général, laissez-moi vous apprendre autre chose. Nous avons piégé le barrage de retenue du lac dans la nuit. S'il saute, cela ruinera toute la région. Vos doigts ne suffiront pas à compter les morts.

— Comment ? éructa Lambreuil. Vous n'avez pas osé ?

— J'ai la télécommande de la bombe en main. Qu'êtes-vous prêt à donner en échange ? Je veux l'impunité pour moi et mes hommes, ainsi que 25 millions d'euros sur un compte bancaire dont je vous indiquerai les coordonnées. Étant donné la situation, cela coûtera beaucoup moins cher que de tout reconstruire après, vous en conviendrez.

— Pas question. Nous ne négocions pas avec des néonazis.

— Très bien. Alors je tue les otages tout de suite, puis je fais sauter le barrage juste après. Est-ce cela que vous voulez ? Un tel échec signifierait la fin de votre carrière…

Lambreuil serra les poings. Quelques paroles inaudibles s'échappèrent d'entre ses dents serrées. Lucas songea que, de manière presque désinvolte, le lieutenant Ulrich avait touché le point sensible du général.

— Je vous rappelle dans une heure, cela vous laissera le temps de réfléchir, termina le lieutenant Ulrich avant de couper la

transmission.

Lambreuil se tourna vers Lucas. Il ouvrit la bouche une première fois. Aucun son ne put sortir d'entre ses lèvres. Après avoir lentement respiré, il parvint enfin à articuler :

— Colonel, vous n'auriez pas une idée ?

— Contactez le cabinet du Préfet. En cas de rupture du barrage, attendez-vous à une vague haute comme un immeuble de 6 étages. De plus, en cas de problèmes, le lac est une réserve d'eau pour une centrale nucléaire pas loin d'ici…

***

Le téléphone portable de Vincent se mit à vibrer. Sans perdre un instant, il décrocha. La voix de Lucas résonna dans le haut-parleur.

— Dancer, vous m'entendez ? Les renforts sont en route, un groupe de combat avec Montagnard et Vipère. Ils arriveront par l'arrière de l'île en bateau pneumatique. Ils sont partis depuis un quart d'heure. Ils devraient vous rejoindre dans quelques instants. Est-ce que vous les voyez ?

— Pas encore.

— Maintenant, la suite des opérations : nous avons prévu de donner l'assaut. Cette décision a été approuvée en haut lieu. Mais nous avons un problème. Les mercenaires ont placé une bombe sur le barrage du lac.

— Et les otages ?

— Le chef des armées et madame le ministre de la Défense nous

ont donné une consigne précise, la bombe est l’objectif principal. Cela nous donne, par conséquent, une marge de manœuvre supplémentaire.

— Comment ça, une marge de manœuvre ? Les otages sont presque tous des élus de gauche…

— Je vous le répète : la bombe est l’objectif principal. S’il y a des pertes parmi les civils, considérez qu’ils seront tombés pour la France. Exactement comme si c’était au champ d’honneur…

— Et vous, mon colonel, qu’en pensez-vous ?

— Mon avis n’a pas d’importance. Je compte sur vous. À tout à l’heure, Dancer.

Le colonel Lucas interrompit la communication. Rangeant son téléphone portable dans une poche, Vincent vit des feuillages bouger à quelques mètres. C’étaient les renforts qui arrivaient. Montagnard et Vipère avançaient en tête d’une colonne de cinq hommes. Ceux-ci amenaient avec eux une cantine remplie de matériel.

— Bonjour mon capitaine, lança Vipère avec le sourire. Votre groupe de combat est au complet : deux chefs d’équipe, deux grenadiers-voltigeurs et trois tireurs d’élite.

— Plutôt déséquilibré comme groupe… répondit Vincent.

— Vu l’opération, c’est normal, précisa Montagnard. Le groupe de l’avant délogera les mercenaires du centre d’art. Lorsqu’ils seront dehors, les néonazis seront à portée de tir de nos snipers. Ainsi,

nous devrions pouvoir préserver la vie des otages. Le colonel Lucas nous a donc fixé le rôle d'un groupe arrière. Notre rôle sera celui d'une équipe feu, pas d'une équipe choc.

— Qui dirige ?

— Mais… vous, mon capitaine. Le commandement vous revient puisque vous êtes le plus gradé ici. En plus, vous connaissez le coin comme votre poche.

Vincent songea que Lucas ne lui avait laissé aucune porte de sortie. S'il l'idée de décrocher lui était venue, pas question dans ces conditions. Pour que ses loups chassent en meute, le colonel savait ce qu'il fallait faire.

— Très bien, ça me va. Préparons-nous à entrer dans l'arène, nous, les loups de l'ombre…

7.
Avis d’explosion

Avec ses jumelles, le colonel Lucas observait les rives du lac. Au loin, il voyait les véhicules des chaînes de télévision nationales et régionales qui se garaient. D’autres voitures portaient les noms de journaux connus, avec leurs photographes à l’affût. C’était sans compter un certain nombre de fidèles de Radio-Tarnac. Apparemment, ceux-ci connaissaient bien la région, car beaucoup avaient réussi à contourner le cordon de sécurité de l’armée française.

Lucas devinait que tout cela n’était qu’un début, car dans peu de temps, ce seraient les chaînes de télévision internationales qui allaient se bousculer. Pour la discrétion, c’était plutôt mal parti.

Prêt de lui, Lambreuil laissa échapper :

— Pour les bloquer en totalité, il nous faudrait la moitié de l’unique compagnie dont nous disposons. Et déployer nos hommes partout dans les bois, à trois kilomètres à la ronde… Nous ne pouvons pas nous le permettre. S’il le faut, on contrôlera l’information par le sommet de la pyramide, avec le ministère.

Lucas songea que cela ne servirait à rien. En moins de dix minutes, l’explosion du moindre pétard sur l’île finirait en vidéo sur un site d’information citoyenne. Apparemment, Lambreuil voyait les choses de trop haut pour y penser.

— Votre groupe de combat est en place, Lucas. Maintenant, c'est à moi de donner le signal au mien.

Le général se tourna vers son aide de camp.

— Lieutenant-colonel Fabre, donnez l'ordre de départ. Dès que mes hommes auront franchi le pont, je me sentirai plus tranquille. Pas vous, Lucas ?

— Attendez, vous voulez les faire passer par là ?

— Oui, le chemin est libre.

— Et si les mercenaires l'avaient piégé ?

— Pourquoi couperaient-ils leur seule et unique voie de retraite ? Ce serait complètement stupide de leur part, vous ne trouvez pas ?

— Avec tout mon respect, je vous conseille de ne pas prendre ce risque.

— Allons, Lucas, réfléchissez un peu. Jamais des mercenaires ne feraient cela, sinon comment repartiraient-ils après ? Ne vous en faites pas, je sais ce que je fais…

Devant de tels arguments, il n'était pas possible d'insister davantage. Au bout de la plage, Lucas vit démarrer les deux véhicules du groupe de l'avant. Lentement, ils s'engagèrent en file indienne sur le pont.

La colonne avançait régulièrement. Une caméra équipait le premier engin. Les images étaient retransmises sur un écran de leur command-car. La voix d'un officier fusa dans le haut-parleur :

— Rien à signaler, le pont est désert. Tout se passe bien. Nous continuons.

Le colonel se demanda si, après tout, ses inquiétudes étaient fondées. Il allait pousser un soupir de soulagement lorsque, brusquement, une énorme déflagration fit vibrer l'air autour de lui.

En un instant, des flammes s'élevèrent au milieu du pont, transformant le véhicule de l'avant en brasier. Dans la fumée qui montait, des soldats sortirent par la porte arrière, vaporisant le contenu de quelques extincteurs pour se protéger du feu. Ils emportaient un blessé avec eux.

L'autre blindé léger recula hors de portée des flammes. Visiblement, la charge avait été calculée pour bloquer le pont, pas pour le faire sauter. Cela permettait une économie d'explosifs. Mais combien les mercenaires en avaient-ils en réserve ?

— Colonel Lucas, prévenez vos hommes. Il n'y aura pas de renforts dans l'immédiat.

Lambreuil n'ajouta rien d'autre. La manière dont il observait l'incendie sur le pont trahissait ses pensées. Le colonel Lucas s'aperçut que le général n'osait même pas le regarder. L'opération venait de tourner à la catastrophe. Pourtant, elle n'avait même pas réellement commencé.

***

Ulrich venait d'entendre l'explosion. Il se précipita hors du centre d'art avec ses jumelles. Après avoir réglé la netteté, il vit des

flammes et de la fumée s'élever sur le pont. « *Mon piège a marché* » songea-t-il, « *mais j'aurais préféré qu'il ne serve pas* ».

Il retourna à l'intérieur du bâtiment et fit signe à son second.

— Appelle ce crétin de général. Tout ce qu'il mérite, c'est un bonnet d'âne !

Lorsque la communication fut établie, Ulrich lança nerveusement dans le micro :

— Lambreuil ? Vous m'entendez ?

À l'autre bout, son interlocuteur marqua un temps de silence puis répondit.

— Oui ?

— Je ne comptais pas vous rappeler avant une heure, mais comme vous le savez, la situation vient de changer. Que fait-on aux enfants désobéissants ? On leur donne une fessée. Et cette fessée, je vais vous la donner.

— Calmez-vous, nous sommes entre militaires. Mon travail, c'est de résoudre la situation. Franchement, qu'attendiez-vous d'autre ?

— Décidément, vous ne comprenez rien. Vous avez cru que je plaisantais tout à l'heure ? Je ne suis qu'un petit lieutenant, mais je vais vous punir, tout général que vous êtes. Mes hommes et moi, nous allons exécuter un otage maintenant.

— Attendez ! Laissez-moi du temps pour négocier…

— Ce qui vous manque, c'est une raison supplémentaire pour

vous dépêcher. Alors, restez bien à l'écoute. Surtout, ne perdez pas une miette de ce qui va se passer…

Ulrich se tourna vers les otages. Ceux-ci étaient ligotés sur des chaises : Madame le Préfet, un sénateur et trois députés-maires. Assis bien droit, ils essayaient de cacher leur inquiétude. Lequel choisir ? Le plus jeune ou le plus âgé ? Ulrich eut tout à coup une idée lumineuse.

— De quel bord êtes-vous, chacun ? De droite ou de gauche ?

Madame le Préfet, entendant cela, s'exclama :

— Ne répondez pas à cette brute ! Quelles que soient nos convictions, nous n'avons pas à avoir honte !

— Madame, vous êtes mon meilleur atout, vous l'aurez deviné. Si je dois vous tuer, ce sera en dernier. Alors, vos conseils ne valent pas grand-chose. Quant à vous autres, réfléchissez bien. Si vous répondez, vous avez une chance de sauver votre peau. Sinon, j'en prendrai un au hasard. Compris ?

Les sénateurs et les députés-maires se dévisagèrent lentement. L'un d'eux ouvrit la bouche, mais se ravisa. Croyant qu'il allait parler, son voisin laissa échapper :

— Moi, je suis de droite.

Le sénateur, qui n'avait pas envie de parler, soupira :

— Je ne voulais pas le dire, mais tant pis : socialiste.

Les deux derniers répondirent à leur tour.

— Socialiste aussi.

— Moi, communiste…

Ulrich n’avait plus qu’à faire son choix. Étant donné ses opinions, choisir l’élu de droite ? Non, évidemment. Alors, le socialiste ? Non plus, à cause du national-socialisme dans lequel le lieutenant croyait : l’identité de nom lui interdisait cette option. Finalement, en souvenir de la défaite du IIIe Reich, il se décida pour le communiste.

— Toi, au moins, tu mourras pour tes idées, lâcha-t-il d’un ton sec.

Ulrich fit signe à son second de détacher le député-maire de sa chaise. Les mains toujours entravées, celui-ci trouva assez de force intérieure pour relever la tête avec fierté. Cela ne dura qu’un instant, car Ulrich le fit mettre à genoux. Posément, il braqua le canon de son pistolet vers la nuque de l’élu.

— Une dernière parole ?

— Dites à ma femme et à mes enfants que je les aime. Vous allez me tuer parce que je suis communiste ? Très bien. Je pourrais vous dire que vous êtes un monstre, mais je ne le ferai pas. Car jamais, pas un seul instant, je n'aurais imaginé finir en héros.

Puis il se tourna vers ses compagnons d’infortune.

— Racontez au monde entier ce qui s’est passé ici ! Dites-leur pour moi ! Souvenez-vous l’idéal auquel j’ai consacré ma vie…

Après cette tirade, les autres représentants de l’État n'osaient pas se regarder entre eux. S'il existait un monument du courage, un prix

était à payer pour y laisser son nom : du sang et des larmes. Aussi, bien que chacun d'eux fut un expert du verbe, aucun n'osa dire un seul mot.

Ulrich était impressionné par l'attitude du député-maire, même s'il n'en montrait rien. « *Il aurait pu être de la race des seigneurs* » songea-t-il. Machinalement, il tira un paquet de sa poche.

— Cigarette ?

— Non. Je ne fume pas.

— Vous avez raison. Tenez, moi par exemple, il faudrait que j'arrête. Ce serait trop bête de mourir du cancer. Qu'en pensez-vous ?

Tout en posant la question, il appuya sur la détente de son arme. Le bruit de la déflagration se répercuta dans la pièce. L'élu s'effondra, foudroyé avant d'avoir pu comprendre ce qui lui arrivait. Du sang et des bouts de cervelle s'échappaient de son crâne. Une mort nette, comme si un bouton d'arrêt avait été pressé. «*Il n'a pas eu le temps de souffrir* » se dit Ulrich, « *s'il avait pleurniché ou appelé sa mère, j'aurais fait en sorte qu'il se sente passer. Je déteste les peureux* ».

Ensuite, Ulrich revint près du micro. Posément, il laissa s'écouler une seconde avant de parler.

— Lambreuil ? Vous avez entendu ?

— Oui.

— Si vous ne me donnez pas ce que je vous demande, un autre

otage y passera. Vous avez compris ?

— Je dois voir avec le ministère. Laissez-moi suffisamment de temps…

— Personnellement, j’espère que vos supérieurs vous retireront une étoile à chaque nouveau cadavre. À partir de maintenant, chaque heure vous coûtera un cercueil. À bientôt, dans soixante minutes exactement, général.

Puis il coupa la communication d’une main rageuse. Il n’aimait pas qu’un incompétent l’oblige à faire du sale travail.

***

Pendant ce temps, sur l’île, Vincent avait assisté à l’explosion. Leur attaque frontale ayant échoué, c’était toute leur stratégie qui tombait à l’eau.

Pour cette partie de l’opération, le colonel Lucas lui avait donné le commandement d’un groupe de combat mal équilibré. En théorie, il avait besoin de deux équipes égales : choc et feu. Or, il disposait de trop de snipers – ce qui était un impératif dans le plan précédent - et pas assez d’hommes au choc. De plus, l’effectif ennemi était plus nombreux que le sien. Comment résoudre ce problème ?

Vincent se tourna vers Montagnard :

— Nous n’avons pas une seconde à perdre. Mettez-moi en communication avec Lucas.

Le sergent lui tendit un casque de communication. Vincent entendit la voix du colonel.

— Dancer ? Ne comptez plus sur le groupe de l'avant. Le pont était piégé et leur véhicule de tête a sauté. Vous n'aurez pas de renforts dans l'immédiat. En attendant, on ne sait pas ce que ces foutus mercenaires feront.

— Donc, l'opération est annulée ?

— À moins que vous n'ayez un trait de génie, je ne vois pas comment nous pourrions faire autrement.

— Et bien, à ce propos…

Vincent lui expliqua son idée. Lucas écouta attentivement puis répondit :

— Pour moi, c'est OK. Reste à voir si Lambreuil est d'accord. Pour l'instant, il a le moral dans les chaussettes.

Après quelques minutes de silence, Vincent entendit de nouveau la voix du colonel dans ses écouteurs :

— Dancer, vous avez le feu vert. Attention, madame le ministre de la Défense a les yeux rivés sur nous. Pas le droit à l'erreur.

Ensuite, Vincent expliqua le nouveau plan à son équipe. Après cet exposé, personne ne formula la moindre critique. *Miss Calamité* ne put s'empêcher de dire :

— Pas de problème, j'achète… Je pourrais tirer la première cartouche, dis ?

— Un peu de calme mademoiselle… Les mercenaires sont au nombre de neuf, il y en aura pour tout le monde. Maintenant, chacun à son poste et bonne chance à tous. Dernier conseil : pas

d'hésitation lorsque vous aurez le doigt sur la détente. Autrement, vous aurez droit à une médaille posthume.

Ils prirent le matériel dont ils avaient besoin dans la cantine de matériel. Suivi des trois tireurs d'élite, le sergent Montagnard longea le centre d'art, en profita pour placer quelques brouilleurs comme son capitaine le lui avait demandé, puis alla prendre position dans les sous-bois. Vipère, Vincent et les deux grenadiers-voltigeurs restants se dirigèrent vers l'entrée de service du bâtiment.

Avec précaution, ils avancèrent à couvert et virent, à une dizaine de mètres d'eux, un mercenaire qui montait la garde. Difficile d'aller lui demander de se rendre… La vie des otages était en jeu. Pas le choix. Vincent se tourna vers Vipère.

— Je te laisse la première cartouche à une condition : tu as toujours ton Beretta 92 avec silencieux ?

— L'ancien modèle de l'Élysée ? C'est mon arme fétiche. Je ne m'en sépare jamais.

— Alors ta cible t'attend…

Vipère sortit le silencieux, de forme rectangulaire, d'une poche de son gilet de combat. Elle le vissa sur le canon du Beretta. Calmement, elle plaça sa main gauche en appui sur la droite pour se mettre en position de tir.

Elle avança brutalement, devenant tout à coup visible aux yeux du mercenaire. Celui-ci commença à lever son arme. Trop tard. Un claquement étouffé se perdit, presque innocent, dans le silence.

L'homme s'écroula foudroyé d'une balle dans la tête. Vipère doubla son tir par prudence. Le résultat n'était pas beau à voir, le second projectile ayant fait exploser un œil. *Mademoiselle Scorpion* s'excusa :

— Désolé, c'est moins précis avec ce pot d'échappement au bout du pistolet…

— Tant pis pour les taches, répondit Vincent. Maintenant, préparez les fumigènes et mettez vos masques. On entre.

Ils approchèrent du porche. Vincent jeta un coup d'œil rapide dans le couloir de service. Celui-ci était désert. Il vérifia l'absence de dispositifs de détection. Leurs ennemis avaient jugé inutile d'en utiliser, étant donné qu'ils avaient piégé le pont de l'île.

Ils avancèrent en se couvrant mutuellement pendant une vingtaine de mètres. Ils passèrent dans une succession de pièces vides avant de s'arrêter. Maintenant, il ne restait plus que la salle principale. Leurs cibles se trouvaient forcément à cet endroit.

Vincent fit signe à son équipe d'entrebâiller la porte et d'envoyer les fumigènes. Les cylindres en métal roulèrent sur le sol, répandant une fumée acre qui fusa en volutes épaisses. L'air n'allait pas tarder à devenir irrespirable pour les mercenaires. Pour les obliger à décamper plus vite, Vincent tira quelques rafales en hauteur, sans aucun danger pour les otages.

À l'autre bout de la salle, les balles sifflaient au-dessus de la tête du lieutenant Ulrich. Il évalua rapidement la situation. Difficile de

tenir ici à cause des gaz qui se répandaient. D'autre part, ils n'étaient plus à couvert désormais. Tenir cette position plus longtemps n'était pas possible.

— Tirez pour vous couvrir ! dit-il à ses hommes. Et reculez vers l'entrée principale !

Pour l'instant, il ne pouvait rien faire des otages. Il aurait fallu parlementer, mais ses ennemis lui en ôtaient la possibilité. À croire qu'ils ne voulaient pas les sauver… Son idée était donc de se replier vers le phare, plus facile à protéger puisque celui-ci ne disposait que d'une seule entrée.

Comment l'armée française avait-elle fait pour lancer une attaque aussi rapidement, alors que la passerelle de l'île était inutilisable depuis l'explosion ? Et comment connaître le nombre d'adversaires alors qu'Ulrich n'y voyait pas à deux mètres ? Pour l'instant, difficile de réfléchir à ces questions, car il était sous le feu. Il fallait reculer, c'était la seule possibilité.

Au dehors, posté dans le sous-bois, Montagnard vit sortir du centre d'art une dizaine d'otages, mains liées dans le dos. Aucun d'eux ne tentait de fuir. Juste derrière, quatre hommes armés les poussaient vers le phare. Le sergent observa la belle ligne formée par ses tireurs d'élite et donna ses consignes.

— Dans l'ordre de vos positions, commencez par les soldats les plus en arrière, le dernier pour tous… Vous êtes prêts ? Feu !

Trois mercenaires s'écroulèrent presque au même instant,

foudroyés par un tir synchronisé. Le dernier entendit la détonation et regarda derrière lui. Son visage se figea lorsqu'il découvrit ses compagnons étendus morts. Ce fut la dernière chose qu'il vit. Trois balles l'atteignirent d'un coup. Montagnard frémit en pensant que tout cela avait duré deux secondes à peine.

À l'intérieur du centre d'art, le lieutenant Ulrich venait d'entendre les détonations. Il regarda au-dehors. Quatre de ses hommes gisaient à terre dans une mare de sang, mortellement touchés. Quant aux otages, ils s'étaient tous enfuis. Que faire maintenant ? Se rendre ou tenter un baroud d'honneur ? Ni l'un ni l'autre. Il lui restait une dernière carte à abattre.

La fumée commençait à se dissiper. Ulrich constata qu'il ne s'agissait pas de gaz incapacitant, seulement de fumigènes. Une ombre émergea de ce voile opaque, se dirigeant vers lui et les deux mercenaires restants. C'était un militaire. Celui-ci s'arrêta à une dizaine de mètres, retira son masque puis s'adressa au lieutenant.

— Vous êtes l'officier en charge de ce groupe ?

— Oui. Je suis le lieutenant Ulrich.

— Capitaine Vincent Delaroche. Mes hommes ont un fusil braqué sur la tête de chacun d'entre vous, alors pas de blagues. Je vous conseille de vous rendre.

Le lieutenant songea que cet officier ne manquait pas de cran. Ni de bonne foi, car tout au fond de la salle, on pouvait deviner la silhouette de plusieurs soldats dans la fumée qui se dissipait. Si

Ulrich tirait, il se ferait descendre dans la seconde qui suivrait. Comprenant cela, il leva la main droite lentement, bien en vue pour montrer la télécommande qu'il tenait.

— Si j'appuie, cela déclenchera la bombe que nous avons installée sur le barrage du lac. Est-ce cela que vous voulez ? Alors, vous allez nous laisser partir, mes hommes et moi.

— Pas question. Rendez-vous et vous aurez la vie sauve. Vous avez ma parole d'officier.

Se rendre ? Ulrich n'y songeait même pas. Josef Stahl lui avait enseigné ce que signifiait être un seigneur. Il se souvint de ces officiers SS qui se battaient jusqu'à la mort dans un ultime baroud d'honneur. Perdu pour perdu, c'était exactement ce qu'il comptait faire. Il lança un ultimatum à l'officier qui lui faisait face.

— Capitaine Delaroche, pour la dernière fois, laissez-nous partir. Sinon, je fais sauter le barrage.

— Avant que vous n'ayez le temps de presser le bouton, un de mes hommes vous aura fait sauter la tête.

— Je prends le pari que non. Tant pis pour vous, vous l'aurez voulu !

Ulrich pressa l'interrupteur d'un coup sec. Il s'attendait à entendre une forte explosion au loin, mais rien ne se produisit. Il appuya une seconde fois, puis une troisième, mais tout restait parfaitement silencieux. Toujours placé à une dizaine de mètres, l'officier français avait un petit sourire amusé.

— Avant de prendre position autour du centre d'art, nous avons placé des brouilleurs. Plus aucune onde ne passe. Voilà pourquoi votre bombe n'a pas sauté…

Le lieutenant sentit monter une bouffée de colère. Même un dernier feu d'artifice, on ne lui laissait pas cela. Il laissa tomber la télécommande par terre puis, brutalement, attrapa son pistolet-mitrailleur pour mettre le capitaine en joue.

Juste à ce moment, une rafale claqua sèchement. Ulrich s'immobilisa brusquement, les yeux grands ouverts, se raidissant sur ses jambes pour continuer à tenir debout. Une grande tache rouge s'élargissait sur sa poitrine. Comme foudroyé, il glissa comme une masse sur le sol, sa tête percutant le carrelage.

Tout d'abord, Vincent pensa que Vipère avait fait feu pour le protéger, mais il n'en était rien. C'était l'un des deux mercenaires survivants. Celui-ci venait de poser son arme à terre. Son compagnon, voyant la tournure que prenaient les événements, trouva plus prudent de l'imiter. Les mains au-dessus de la tête, celui qui avait tiré dit avec un fort accent allemand :

— Si j'avais laissé faire notre lieutenant, vos hommes auraient riposté. Nous serions morts maintenant, soit ici, soit plus tard au-dehors. Alors nous préférons nous rendre…

— Sage décision, messieurs. En effet, nous ne vous aurions pas fait de cadeau.

Vincent, tout en passant une main sur son gilet pare-balles,

songea que les deux mercenaires avaient raison. La situation n'avait que deux issues possibles : la mort ou la reddition. Entre deux mots, ils avaient choisi le moindre. Mais cela ne le dispensait pas de faire un autre compte.

— Il manque deux d'entre vous. Vous devriez être neuf.

— Le sergent Hartmann est en faction sur le barrage, dans le couloir de visite où est la bombe. Notre agent de liaison est parti depuis un bon moment déjà, caché parmi les premiers otages qui ont été libérés.

— Où est-il actuellement ?

— Là où se trouve le trésor. Une autre équipe l'attend là-bas. Allez dans le bureau, il a laissé une carte indiquant l'endroit. Comme nous vous avons aidé, j'espère que vous en tiendrez compte…

— Ce n'est pas à moi d'en décider, mais ce sera écrit dans mon rapport. Maintenant, mettez-vous à genoux, les mains derrière la tête. Mes hommes vont vous prendre en charge.

***

Vincent contacta Montagnard qui arriva avec le reste de l'équipe. Les mercenaires furent emmenés, dûment menottés, en direction du QG de Lambreuil afin d'être interrogés. Les derniers otages, dont madame le Préfet faisait partie, n'eurent pas longtemps à attendre avant d'être évacués par hélicoptère.

Vipère et Vincent se rendirent dans le bureau du centre d'art. La

carte abandonnée par Josef Stahl était posée sur une table. Un cercle rouge indiquait l'endroit où se situait le trésor, avec quelques notes en allemand griffonnées à côté. Vincent contacta Lucas par radio et lui indiqua la position.

— Bon travail, capitaine Delaroche. Je vais faire envoyer immédiatement un hélicoptère, ainsi qu'un commando qui arrivera par la route.

— Il reste à neutraliser le mercenaire qui garde la bombe. Je vais m'en occuper avec Vipère et Montagnard. À trois contre un, cela ne devrait pas poser de problèmes…

Pour se rendre sur place, le moyen le plus rapide était un bateau pneumatique. Vipère, Montagnard et Vincent utilisèrent celui qui avait déposé leur groupe de combat sur l'île. Ils accostèrent sur les rives du lac juste à côté du barrage.

Ils se dirigèrent vers le couloir de visite. L'emplacement était connu de Vincent qui avait, dans le passé, fait un reportage sur cet édifice. La serrure de la porte d'entrée avait été forcée. Donc, celui qu'ils venaient chercher devait se trouver non loin.

Vincent entra avec précaution, suivi par Vipère et Montagnard qui le couvraient. Devant eux, à une vingtaine de mètres, un homme en tenue de combat fumait une cigarette. Près de lui, un détonateur d'où partaient une multitude de fils se trouvait par terre. Ce dispositif commandait l'explosion d'un grand nombre de charges, à coup sûr réparties en des endroits sensibles de l'édifice.

— Sergent Hartmann ? Armée française. Posez votre arme et rendez-vous, ordonna Vincent d'un ton sec.

Dès qu'il l'aperçut, le mercenaire leva immédiatement son arme. Voyant qu'il ne s'agissait pas de membres de son équipe, il fit feu sans prendre le temps de réfléchir. Visiblement, il exécutait de manière stricte les consignes qu'il avait reçues. Vipère, Montagnard et Vincent ripostèrent. Ils furent obligés de sortir en reculant, assourdis par les détonations qui se répercutaient dans un espace restreint.

Vincent passa le canon de son pistolet-mitrailleur dans l'embrasure de la porte. Il envoya quelques rafales au jugé pour éclaircir le terrain. Il passa ensuite la tête dans le couloir, mais Hartmann avait pris position dans un recoin. Embusqué, celui-ci continuait à tirer avec obstination.

Le chargeur du pistolet-mitrailleur de Vincent fut bientôt vide. Pendant qu'il rechargeait, Montagnard pris le relais. De l'autre côté, le mercenaire continuait de les arroser, visiblement pas décidé à se rendre. À ce régime-là, ils seraient tous à court de munitions dans quelques instants. Vincent fit signe à Montagnard et à Vipère :

— Halte au feu ! Qu'il grille ses dernières cartouches… Économisons les nôtres.

Leur adversaire tira encore plusieurs rafales. Au bout de quelques secondes et faute de réponse, ce fut le silence, juste ponctué par le tintement métallique de quelques douilles qui roulaient au sol.

À court de munitions, le mercenaire quitta son abri, les mains en l’air. Il savait que l’on ne tire pas sur un homme qui se rend. Brusquement, il se baissa et appuya sur un bouton du détonateur avant qu’ils ne puissent rien faire. Des chiffres se mirent à clignoter sur l’appareil en ordre de décompte. Puis l’homme mit ses mains sur la tête et marcha vers eux, avec une sorte d’attitude humble et modeste.

Lorsqu’il fut à quelques mètres d’eux, Vincent le reconnut. C’était le géant à l’oreillette qu’il avait croisé à Montcastel. Haut d’environ deux mètres, une grande cicatrice fendait sa joue de haut en bas. Il ne restait qu’une chose à faire, l’abattre sur place afin de ne pas perdre de temps pour arrêter la bombe. Ils avaient été entraînés à cela. Mais l’individu baissa les yeux avec le comportement de celui qui se soumet. Difficile de le mitrailler, presque à bout portant, dans ces conditions. Cela entraîna une seconde d’hésitation.

Profitant de cet instant de flottement, le colosse se jeta sur eux. Montagnard le tenait en joue avec son pistolet-mitrailleur. L’homme, d’un geste vif, poussa le canon vers le plafond. Si Vincent ou Vipère tiraient, ils risquaient de toucher leur compagnon. Montagnard tenta de lui envoyer une droite bien sentie. Tout en esquivant le coup, Hartmann lui asséna un direct en pleine figure. Le sergent tituba et tomba à la renverse, complètement sonné.

Vincent tenta de retourner le bras de leur adversaire dans le dos. Celui-ci retourna la prise, l’empoigna, le souleva comme un fétu de paille et l’envoya voltiger dans le couloir. Vincent se releva juste à

temps pour voir Hartmann se ruer sur Vipère acculée contre un mur. Un géant s'apprêtant à écraser une libellule aurait eu l'air moins dangereux.

La *Fée qui tue*, vive comme l'éclair, se laissa tomber à la verticale comme un pantin désarticulé. Elle fit un roulé-boulé qui l'amena derrière son agresseur dont les mains venaient de se refermer sur du vide. Prenant appui au sol, elle lui porta deux coups secs à mi-jambe. Déséquilibré vers l'avant, le mercenaire tomba lourdement sur ses genoux en poussant un hurlement de douleur.

Avant qu'il ne puisse se relever, Vipère lui donna un coup de pied dans la nuque. La tête d'Hartmann percuta le mur avec violence, dans un bruit de vertèbres rompues. Il glissa lentement sur le côté, telle une statue foudroyée, les yeux et la bouche grande ouverte. Il ne respirait plus. *Mademoiselle Scorpion* n'avait eu besoin que de deux secondes pour obtenir ce résultat.

Vincent se releva péniblement et se dirigea vers le détonateur. Les chiffres défilaient sur le minuteur avec une régularité de métronome : dix, neuf, huit… Juste à côté, un petit clavier était entouré par une demi-douzaine de boutons avec des inscriptions en langue allemande. Sur lequel fallait-il appuyer pour interrompre le compte à rebours : *Einstellungen*, *Bestätigen*, *Rücksetzen*, *An*, *Aus* ?

— Plus que quatre secondes… Tu t'y retrouves ? demanda Vipère qui était arrivée près de lui.

— Au lycée, j'avais une petite amie allemande. Elle m'avait appris quelques mots : oui, non, marche et…

Vincent appuya sur le bouton *Aus*. Le compte à rebours s'interrompit avant que l'affichage ne s'éteigne. Ensuite, il retira les fils qui reliaient le détonateur aux charges explosives.

— Voilà, c'est terminé pour ici.

Ensuite, ils s'occupèrent de Montagnard qui revint à lui sans trop de difficulté. D'une main hésitante, le sergent vérifia s'il avait encore toutes ses dents. C'était le cas. Puis Vincent appela Lucas par radio.

— Le barrage est libéré, mon colonel.

— Toutes mes félicitations, capitaine Delaroche. Excellent travail. Une équipe va vous relever et nettoyer le site. Je vous attends au QG avec Lambreuil pour le débriefing.

— Et le trésor ?

— Lorsque notre groupe de combat est arrivé sur place, les derniers mercenaires étaient partis. L'hélicoptère les a repérés à une dizaine de kilomètres.

— Nous y allons ?

— Désolé de vous décevoir. Madame le ministre de la Défense doit justifier la présence de Lambreuil de Lagarde, qui a fait déplacer une compagnie entière de l'armée française… Or, c'est nous qui avons fait tout le boulot jusqu'à présent.

— Oui, et bien ?

— Alors, il faut que le général réussisse quelque chose dans cette opération. Pas nous, mais lui ! Ce sont les ordres du ministère. Hors de question de discuter. D'ailleurs, Lambreuil a déjà envoyé ses

ordres par radio.

8.
Le club

Josef Stahl roulait à l'arrière du convoi. Il observait avec satisfaction, à une vingtaine de mètres devant lui, le camion contenant les cinq dernières tonnes d'or du maréchal Rommel. Dix kilomètres au-devant, une voiture éclaireuse leur ouvrait la route, prête à leur signaler par radio les barrages de gendarmerie.

Katharina von Zellern était assise à ses côtés. Après l'activité fébrile des dernières heures, voir le long cordon de bitume se dérouler, minute après minute, le berçait quelque peu. Katharina s'en aperçut.

— Depuis combien de temps n'avez-vous pas dormi, Josef ? Laissez-moi conduire. Vous pourrez vous reposer pendant ce temps-là.

— Pas tant que mon devoir n'est pas terminé. Ne vous inquiétez pas.

Tout en tenant le volant, Stahl chercha son tube d'amphétamines dans sa veste. Il avala une pilule. Derrière lui, il vit des appels de phare que lui envoyait un conducteur énervé. Il réalisa alors qu'il ne roulait plus vraiment droit. Corrigeant la trajectoire de sa voiture, il regarda dans son rétroviseur.

Un motard, au guidon d'une machine de grosse cylindrée,

commençait à le doubler. Celui-ci arriva au niveau de Stahl et, juste à ce moment, tourna la tête pour lui adresser un regard lourd de reproches. Pour bien montrer ce qu'il pensait, il tapa son index trois fois sur son casque. Cela mit Stahl littéralement hors de lui. Il donna un brusque coup de volant à gauche, envoyant le motard directement dans le fossé.

— Que faites-vous, Josef ? s'exclama Katharina à ses côtés. Vous voulez nous faire remarquer ? Nous devons rester discrets !

— Trop tard. Et puis, cela a-t-il vraiment de l'importance ? Personne ne nous a vus…

Mais Stahl se trompait. Il continua en accélérant, suivi par un second motard qui regarda soigneusement l'immatriculation. Puis, rebroussant chemin, le motocycliste s'arrêta près de son ami étendu dans le fossé. Celui-ci, visiblement secoué mais conscient, était allongé dans l'herbe, essayant péniblement de se remettre debout.

— Nom d'un chien ! Tu as fait un de ces vols planés ! Comment ça va ?

— Apparemment, rien de cassé. J'ai glissé sur le bitume, ma combinaison en cuir est foutue. J'ai juste mal à une jambe et aux côtes.

— Bon, direction l'hôpital ! Au minimum, il faut que tu passes une radio.

— Tu as vu ma moto ? Elle est complètement démolie !

— Dire qu'elle n'avait que trois mois…

— Appelle les autres. On ne va pas laisser ce fou s'en tirer comme ça. Il faut qu'on le rattrape avant qu'il ne soit parti trop loin.

— Pas de problème, j'ai noté son immatriculation. Laisse-moi régler ça avec qui tu sais…

Le motard tira son téléphone portable d'une poche. Il appela le numéro le plus important de sa liste.

— Allo, Blaster ? On rentrait au camping avec des boissons, mais on a eu un souci au retour… Bon, je t'explique, on a un problème avec quelqu'un.

Toucher à un membre du club, c'était comme toucher au club lui-même. Dès que la conversation fut terminée, Blaster courut dans le bar du Comanche pour avertir ses compagnons. Il leur décrivit la situation en quelques mots, terminant par :

— Et, bien sûr, pas un gendarme à l'horizon pour constater le délit de fuite. Il va falloir qu'on s'en occupe nous-mêmes. Cela ne devrait pas être difficile, j'ai le numéro d'immatriculation… Qui est partant ?

Une vingtaine de mains se levèrent. Quelques instants plus tard, ils étaient sur la route à la sortie de Montcastel-les-Bois. Deux d'entre eux allèrent porter secours à leur ami accidenté. Les autres partirent dans la direction probable où le véhicule du fuyard était parti, d'après les indications données au téléphone.

À travers champs et forêts, ils roulèrent pendant quelques kilomètres sans rien trouver. Blaster commençait à désespérer

lorsque, au loin, il aperçut une berline allemande de couleur noire. En approchant, il aperçut deux personnes à bord. Il vérifia le numéro d'immatriculation : c'était le bon. Le moment de vérité était arrivé.

Dans son rétroviseur, Stahl vit un motard qui lui faisait des appels de phare en cadence, avec de grands signes pour lui faire comprendre de s'arrêter. Immédiatement, il comprit que c'était un ami du motocycliste qu'il avait envoyé dans le fossé.

Pas question de descendre pour aller s'expliquer. En cas de problème, quelques rafales résoudraient le problème. Stahl décrocha la radio qui le reliait aux autres véhicules du convoi. Il donna ses ordres.

Blaster vit la berline qu'il pourchassait dépasser le poids lourd au-devant. « *Vraiment, il croit pouvoir m'échapper ?* » songea-t-il en déboîtant à son tour. Arrivé à hauteur de la portière du camion, il jeta machinalement un coup d'œil vers la fenêtre du conducteur. Celui-ci avait un pistolet-mitrailleur posé sur le rebord de la portière. Avec le sourire aux lèvres, il se préparait à tirer. Par réflexe, Blaster appuya brutalement sur les freins, laissant filer une quinzaine de mètres de gomme sur le bitume. Il poussa quelques jurons qui résonnèrent sous la visière de son casque.

— Bon Dieu ! Mais c'est qui, ces types ? Ils se croient à la guerre ou quoi ?

Il fit signe à ses amis de s'arrêter. Posément, il leur expliqua ce qu'il comptait faire.

— Bon, vous savez ce que je pense des gendarmes. Mais là, je crois qu'on doit vraiment les appeler. Pas la peine qu'on se prenne une balle dans le réservoir de nos bécanes, ou pire…

Ses compagnons, dont presque tous avaient déjà eu des accidents, approuvèrent. L'un d'eux demanda :

— Bon, alors c'est la fin de la balade ? On rentre au camping ?

— Pas pour moi, répondit Blaster. Personne ne touche à un seul cheveu des membres de mon club… Cette bande de cinglés, ils ont trouvé leur homme, ils vont payer. Je prendrai le raccourci après le village, cela me permettra de passer devant le convoi. Après, j'ai ma petite idée.

— Toi tout seul… T'es sérieux ? T'auras besoin d'aide… Moi, je viens avec toi !

Après avoir prévenu la gendarmerie la plus proche, ils furent quatre seulement à partir vers le village. Accélérateur à fond, ils passèrent comme une nuée de frelons sur les chemins vicinaux, puis déboulèrent dans les ruelles désertes d'un hameau. Finalement, ils stoppèrent devant un panneau d'intersection dangereuse signalant une voie principale.

Au loin, se dirigeant dans sa direction, Blaster pouvait voir la voiture qu'il traquait. Celle-ci se rapprochait à chaque instant. À la vitesse où elle se déplaçait, elle serait à sa portée dans quelques secondes. Au volant de sa berline, Stahl roulait tranquillement. Il remarqua quelques motos à une centaine de mètres à sa gauche,

semblant attendre patiemment qu'il passe son chemin.

Blaster commença un compte à rebours dans sa tête : « *Cinq… Quatre… Trois…* ». Arrivé à deux, il enclencha la première vitesse, faisant monter son moteur dans les tours. L'arrière de sa machine commença à chasser. Une fumée noire s'éleva dans une odeur de caoutchouc brûlé. Puis il laissa partir son engin, sentant d'un seul coup toute la puissance de l'accélération au creux des reins.

Stahl n'eut pas vraiment le temps de comprendre ce qui se passait. La moto se dirigeait vers lui comme un boulet de canon. Il appuya immédiatement sur le frein, se mettant debout sur la pédale par réflexe. Derrière lui, le conducteur du camion essaya de ralentir à son tour, mais son chargement de cinq tonnes l'empêchait de s'arrêter à temps. Il percuta la voiture de Stahl qui continua d'avancer, tel un bélier, vers un second télescopage qui semblait inexorable.

Au dernier instant, Stahl entendit la petite voix qui hurlait dans sa tête, envahissant tout son espace sonore :

— Tourne !

Ses bras se tendirent comme un fouet. Il donna un coup de volant à droite pour éviter la collision avec le motard. Il était encore en train de crier : « *Wer ist dieser Verrückte*[15] *?* » alors que la voiture décollait au-dessus du talus, entamant un vol plané au-dessus d'un champ. Lorsque le train avant toucha de nouveau le sol, les amortisseurs claquèrent violemment à fond de course. Les airbags se déclenchèrent dans un bruit de détonation. La voiture fit deux

embardées successives avant de s'immobiliser finalement sur le toit.

Le sang saturé d'adrénaline, Blaster fit demi-tour pour observer le résultat. Le camion dont le conducteur avait tenté de lui tirer dessus était dans un fossé. Plus loin, il pouvait distinguer la voiture qu'il pourchassait. L'accident avait été si violent que la carrosserie ressemblait à du papier mâché. Pourtant, il s'agissait d'une solide berline allemande.

Stahl voyait tout ce qui l'entourait à l'envers : le champ, les arbres, les nuages. Il avait envie de vomir. Les veines gorgées d'amphétamines, il ne ressentait aucune douleur. Une odeur étrange descendait dans l'habitacle comme une menace. Il vit un liquide assombrir la robe de Katharina, coulant le long du tissu imbibé : de l'essence.

Il fut obligé de forcer pour dégrafer sa ceinture de sécurité. Il tomba la tête la première sur le ciel du toit. Près de lui, encore attachée à son fauteuil, Katharina était évanouie. Comme un ver de terre, Stahl rampa dehors tout en mettant son pistolet-mitrailleur en bandoulière. Il se mit péniblement debout. La voiture pouvait prendre feu à tout instant. Alors qu'il pensait à cela, des flammes commencèrent à s'élever en crépitant.

Pris d'une peur viscérale, il commença à reculer d'une dizaine de pas. Il pouvait sentir les ondes de chaleur à mesure que le feu progressait dans la berline. Pouvait-il laisser Katharina mourir brûlée vive, réduite en cendres par un curieux hasard du destin ? Pour sa déesse, il était prêt à se battre contre lui-même. Luttant

contre sa peur, il brisa la vitre côté passager avec la crosse de son arme.

Il passa un bras par l'ouverture pour tirer la porte à lui. Malgré toutes les drogues qu'il avait avalées, il sentait maintenant la morsure du feu sur sa peau. La douleur devenait intolérable. Il détacha Katharina et l'emporta dans ses bras, se mettant à courir le plus vite qu'il pouvait. Alors qu'il venait d'atteindre le bord du talus, la voiture explosa dans une gerbe de flammes. Le souffle de l'explosion les projeta tous deux sur le sol.

Il put alors regarder le visage de Katharina, ou plus exactement ce qu'il en restait. Une moitié restait parfaitement intacte. L'autre n'était plus qu'une bouillie sanglante et carbonisée, parsemée d'éclats de verre souillés. La bouche remontait de ce côté-là comme un rictus diabolique, laissant apparaître un bout d'os de la mâchoire. Stahl détourna le regard en poussant un hurlement de colère.

Pris de rage, il arriva en haut du talus. Voyant Blaster assis sur sa moto, en train d'observer le spectacle à une vingtaine de mètres, il le mit en joue avec son pistolet-mitrailleur et tira une rafale. Le motard n'eut pas le temps de se mettre à l'abri et s'écroula, touché par plusieurs projectiles.

Continuant à marcher, Stahl parvint devant le camion. Le conducteur, une grande tache de sang sur la poitrine, vivait peut-être encore. En cas de capture, il était hors de question que celui-ci fasse des aveux. Aussi, sans hésiter, il lui tira une rafale en pleine

tête pour être certain qu'il soit bien mort. Comme ce n'était pas pour le plaisir, il ne s'attarda pas à contempler le résultat.

Au loin, il vit une voiture avancer dans sa direction. Celle-ci commença à ralentir et s'arrêta à sa hauteur. Le conducteur regarda le camion renversé, la berline qui brûlait en plein champ. Une colonne de fumée noire continuait à s'élever. L'homme n'avait rien vu de ce que Stahl venait de faire. L'air compatissant, il baissa sa vitre et demanda :

— Avez-vous besoin d'aide ?

Stahl le menaça avec son pistolet-mitrailleur. Il le fit sortir du véhicule et le força à s'allonger par terre. Ensuite, il retourna près de Katharina et l'emporta dans ses bras. Il retourna près de la voiture et allongea la jeune femme sur la banquette arrière. Ensuite, il s'installa au volant et démarra sans perdre une seconde.

Pas question de traîner plus longtemps ici. Son but était de rattraper la voiture éclaireuse à une dizaine de kilomètres devant. Logiquement, celle-ci roulait à 80 km/h selon les ordres donnés. Ce renfort augmenterait ses chances de s'échapper. Pour l'instant, l'essentiel était de ne pas se faire prendre. Quant à l'or, il verrait plus tard…

Non loin du camion, Blaster ouvrit les yeux. Deux balles l'avaient atteint, une dans le bras, une autre dans le ventre. Le souffle court, il resta allongé une quinzaine de minutes avant d'oser bouger, essayant de récupérer. Quelqu'un allait bien finir par passer sur cette route… Au loin, il entendit le bruit d'un hélicoptère. Il se mit

péniblement debout pour voir l’appareil de couleur bleue, sur lequel était inscrit : « Gendarmerie nationale ». Il lui adressa quelques signes avec son bras indemne.

Ensuite, un bourdonnement sourd monta à ses oreilles, vite remplacé par le vacarme d’un marteau-piqueur. Un brouillard rouge passa devant ses yeux. Il perdit connaissance.

Quatrième partie

Or contre médailles

1.
Débriefing

En fin de journée, Lucas et son équipe se rendirent à la collectivité des brigades de gendarmerie du canton. Lambreuil avait choisi cet endroit pour organiser le débriefing. Lorsque Lucas pénétra dans la salle de réunion, il vit une dizaine d'officiers supérieurs qui étaient déjà assis. Vipère, Vincent, Montagnard et Corrézien entrèrent à leur tour. Désignant ces derniers, le général lança d'un ton pointilleux :

— Colonel, cette réunion est réservée uniquement aux officiers supérieurs. La place de vos officiers subalternes n'est pas ici.

Lucas ne se laissa pas prendre à revers par cette remarque désobligeante. Il répondit à Lambreuil du tac au tac.

— Général, mes hommes ont l'accréditation leur permettant d'assister à toute réunion d'officiers supérieurs, dans tous les corps constitués. Je ne refuse pas d'accéder à votre requête, mais dans ce cas, ce sera noté dans le rapport que je remettrai personnellement à madame le ministre de la Défense…

Lambreuil avait joué un coup et venait de perdre. Il tenta de sauver la face tout en vérifiant, d'un geste sec, l'inclinaison de son béret rouge.

— Bon, bien, qu'ils entrent. Aucune importance après tout…

Lieutenant-colonel Fabre, faites-nous le point sur la situation.

L’aide de camp du général s’approcha d’une carte fixée à un tableau. Désignant l’île avec une baguette, il commença son exposé.

— Sur treize mercenaires, nous en avons capturé deux. Dix autres sont décédés. Leur agent de liaison, un allemand dont nous ignorons l’identité, est en fuite. Une seconde équipe, dont nous ne connaissons pas le nombre d’éléments, a pu s’échapper aussi.

— Avons-nous bon espoir de les retrouver ? demanda le colonel Lucas.

— Le signalement a été transmis sur tout le territoire ainsi qu’à Interpol. Ils sont activement recherchés à l’heure qu’il est.

— Quels éléments d’identification avons-nous sur eux ?

— Pas grand-chose en fait…

— Et concernant ce fameux trésor ?

— Nous avons récupéré cinq tonnes d’or et de joyaux. La valeur précise reste à établir, à cause des pierres précieuses. Sur une quantité totale de dix tonnes, les mercenaires ont réussi à emporter seulement la moitié.

— Nos pertes ?

— Aucune dans nos rangs. Côté civils, les mercenaires ont tué quatre anciens maquisards ainsi qu’un député maire. Pour terminer, un motard blessé par balles. Son état n’est pas critique. Il devrait s’en sortir sans problèmes… Vous trouverez les autres points dans le topo, dont j’ai fait une copie pour chacun d’entre vous.

— Merci, lieutenant-colonel Fabre, termina Lucas.

— Messieurs, il reste un point. Concernant les médias, le ministère de l'Intérieur a lancé une opération de communication nationale. Actuellement, toutes les chaînes de télévision exposent l'action positive du gouvernement et des corps constitués. Sur les ondes, les quatre Résistants et le député-maire assassinés sont présentés en héros de la République.

Enfin, certains officiers posèrent des questions, d'autres parlèrent des difficultés qu'ils avaient éprouvées durant l'opération : déploiement sur le terrain, coordination avec les autres unités, problèmes de matériel… La réunion dura environ une heure.

En sortant, Lucas fit un signe discret à Vincent. Il l'emmena dans la cour pour lui parler. Le colonel paraissait gêné.

— Dancer, votre contrat de mission s'achève avec cette opération. Vous êtes de nouveau libre. Que comptez-vous faire maintenant ?

— Je vais reprendre mon travail au journal.

— Maintenant, les gens d'ici savent qui vous êtes. Cela risque de vous compliquer la vie. Ils ne vous parleront plus comme avant.

— Je sais. On verra.

— Ah, j'oubliais : Lambreuil et moi avons eu, tout à l'heure, un entretien avec madame le ministre de la Défense. Une cérémonie de remise de médailles est prévue dans une semaine. Vous faites partie des invités.

— J'ai bien reçu le message. J'y serai.

— Alors je vous dis à bientôt. À propos, si vous voulez rempiler, pas de problème. Tout le monde a vu que vous n'aviez pas perdu la main. Vous connaissez l'adresse…

En partant, le journaliste remarqua une silhouette vêtue de cuir qui montait dans un coupé sport rouge. C'était Vipère. Avant qu'il ne s'éloigne, elle lui fit un appel de phare.

— Tu t'en vas maintenant, Vincent ?

— Quelqu'un m'attend de l'autre côté du monde.

— Compris… Va te reposer, guerrier… Moi, je vais dormir pendant deux jours, histoire de récupérer après les pilules anti-sommeil. Allez, ne traîne pas… On se revoit aux médailles.

Puis Vincent se dirigea vers sa voiture et démarra. Dans sa tête, le tic-tac de l'horloge s'était arrêté. Maintenant, il était de nouveau libre.

Peut-être n'était-ce qu'une illusion ? En tous cas, il y croyait. Devant lui, la croisée des chemins : d'un côté Paris, de l'autre les deux X juxtaposés d'Ophélie. L'amour ou la guerre ? Finalement, il accéléra vers l'univers solaire de la jeune femme, en direction de l'île.

2.
Rituels laïques

— Doudou, ta cravate… Je suis sûre qu'elle est encore de travers…

Doudou se retourna. Il laissa la dame de son cœur rajuster le bout d'étoffe récalcitrant. Ensuite, il regarda son image dans un miroir au-dessus d'une cheminée de style Empire. Tout en donnant son approbation, sa bien-aimée l'embrassa.

— Ton nouveau costume te donne un air plus sérieux. Tiens, j'en connais même une qui aurait fait une chanson avec ça : mon petit vagabond, il est beau comme un…

— Plus tard, s'il te plaît. Pour l'instant, nous sommes attendus pour une remise de médailles. C'est important pour mon image. Cela me fera remonter dans les sondages.

— Je sais, Doudou… Allons-y…

Ils quittèrent les appartements privés, descendirent par un escalier à droite et passèrent devant le salon de Cléopâtre. Sans se presser, ils traversèrent la galerie sur jardin. Au-delà des fenêtres, la première pelouse de la République s'étendait, tondue au millimètre près.

— Monsieur le Président, fit un huissier de l'Élysée en le saluant.

La cérémonie allait se dérouler dans la salle des fêtes, lieu

également réservé à l'investiture présidentielle, aux réceptions officielles ainsi qu'aux conférences de presse. Lorsque Doudou et sa dulcinée entrèrent, une centaine de personnes se trouvaient déjà rassemblées dans la salle, certaines en uniforme, d'autres en tenue civile.

Un brouhaha feutré se réverbérait entre les tentures rouges et les colonnes dorées. Le président commença un tour de salle rapide, serrant quelques mains avec une sincérité de circonstance. Il arriva finalement à la tribune et s'installa devant le micro. Le silence se fit. Il commença à lire le discours préparé par le service de communication.

— Mesdames, messieurs… et vous, mesdames et messieurs les récipiendaires… Je salue aussi vos familles qui vous ont accompagné pour ce moment… C'est un plaisir et un honneur que de vous remettre aujourd'hui, ces symboles qui représentent les valeurs sacrées de notre pays. J'ai souhaité vous donner personnellement ces médailles pour saluer votre courage et votre abnégation. Il était bien légitime que la France vous exprime sa gratitude. Lutter contre des mercenaires à l'idéologie nazie, venus semer le désordre sur notre sol national, il n'existe pas de plus noble combat. C'est le sens des distinctions qui vont vous être remises, par mon intermédiaire, au nom de la République française. Merci.

Le président commença ensuite la remise des médailles, un exercice de style à la fois simple et compliqué. Tout d'abord, l'épinglage… Il fallait soulever délicatement les revers, mais pas

comme un commis blanchisseur. Ensuite l'embrassade, juste fraternelle, mais pas trop cordiale : on n'était pas là pour se taper sur les cuisses. Enfin, le plus difficile, dire quelques paroles de bon aloi. Un sens de l'improvisation relatif suffisait, ce qui le rassurait.

Il commença par les médailles posthumes, celles du capitaine Pierre et des Résistants assassinés, puis celle du député-maire communiste. Les familles au complet s'étaient déplacées spécialement. Le photographe officiel mitrailla sous tous les angles cet instant à fort potentiel symbolique. Dès la fin de la cérémonie, ces photos seraient utilisées pour remonter la cote de popularité du président.

Le locataire de l'Élysée continua par un homme à l'apparence digne et à la barbe impeccablement taillée, Paul Montgarde, maire de Montcastel-les-Bois. Celui-ci avait vécu une prise d'otages dans sa mairie. Le conseiller du canton qui, à cette occasion, avait été blessé par balles, était assis à côté dans un fauteuil roulant. Il n'était pas encore totalement rétabli. Tout en devinant une forte émotion en eux, le président remit leurs décorations à chacun des deux hommes.

Il continua par deux journalistes, Véronique et Arnaud de Radio-Tarnac. Ceux-ci avaient donné l'alerte pour la prise d'otages sur l'île. Prendre la décision de les décorer n'avait pas été sans mal, consécutivement à la réaction d'un certain général d'état-major. Finalement, les conseillers présidentiels avaient opté pour la solution démagogique. Comment faire autrement ? Sans qu'ils

puissent s'y opposer, l'enregistrement du reportage était consultable dans le monde entier grâce à Internet.

Le président arriva devant un homme à l'apparence étrange, barbu avec des cheveux jusqu'aux épaules, le bras en écharpe. C'était le motard ayant intercepté le camion contenant la moitié du trésor. Il méritait un effort de la République pour ces quelques tonnes d'or, actuellement stockées dans un entrepôt secret du ministère de l'Économie et des Finances, quelque part aux environs de Paris.

Blaster portait un costume de location. Le service du protocole de l'Élysée l'y avait obligé. Sous ce déguisement, d'innombrables tatouages parsemaient sa peau. Impossible de venir habillé en cuir, avec son casque sous le bras. Ici, vêtu comme un bourgeois, il aurait presque pu passer inaperçu. Mais c'était sous-estimer sa manière de répondre.

— Alors il paraît que vous êtes motard ?

— Oui, monsieur le Président. Dans ma famille, depuis 1664…

Le président marqua un temps d'arrêt. À sa souvenance, on ne fabriquait pas de motocyclettes au XVIIe siècle. Tant qu'à répondre sur le thème des brasseries, ce n'était pas à la hauteur de son rang. Finalement, il opta pour une réponse dans le style de la reine d'Angleterre.

— Euh… Oui… C'est intéressant, votre respect des traditions…

Il passa précipitamment aux dernières personnes à décorer.

Celles-ci ne pouvaient pas faire l'objet d'une remise publique étant donné qu'elles appartenaient aux services secrets. Il convia d'abord les invités au verre de l'amitié. Il se dirigea ensuite vers l'autre salon où il était attendu.

En entrant, il vit une dizaine de personnes à l'intérieur de la pièce. Une partie de celles-ci lui furent présentées par leurs noms de code. Leurs identités devaient rester absolument confidentielles. Les présentations terminées, il continua ses bons offices de premier magistrat de la nation.

— Colonel Lucas, au nom de la République française, nous vous élevons à la dignité de Grand Officier de la Légion d'honneur.

— Merci, monsieur le Président.

— Je peux également vous informer qu'une promotion vous a été accordée, étant donné le succès de votre mission... Vous la recevrez d'ici peu de temps.

— Je ne sais quoi dire... Encore merci.

Le président passa ensuite aux autres officiers. Il remettait les médailles en nommant des personnes par leurs pseudonymes : Dancer, Corrézien, Montagnard... Cela lui donnait une impression étrange : le jour de sa mort, quel souvenir laisserait-il dans les mémoires ? Lui donnerait-on un surnom à lui aussi ?

Une dernière médaille à la main, il arriva finalement devant une jeune femme rousse. Curieux, il demanda :

— Vipère, c'était votre nom de jeune fille ?

— Non, c’était la collection de ma grand-mère. Les chats et les hiboux, ce n’était pas son truc : ils ne rentraient pas dans les bouteilles. Mais les vipères, oui.

— Merveilleux. Quel bel exemple, quand les seniors s’intéressent à la biologie…

Enfin, le président salua tout le monde et regagna ses appartements avec sa chérie. Il l’avait bien mérité, surtout après l’hurluberlu dont la famille roulait à moto depuis 1664 et, cerise sur le gâteau, la jeune femme dont la grand-mère voulait mettre des chats et des hiboux dans des bouteilles. Décidément, de nos jours, on décorait vraiment n’importe qui…

Épilogue

Quelque part en Bavière

Un mois avait passé. Josef Stahl marchait dans les couloirs de la clinique privée de la fondation *Pytheas Erbe*. Il s'arrêta devant une des chambres et ouvrit la porte. Il alla s'asseoir près du lit où reposait Katharina von Zellern.

La jeune femme était immobile, des perfusions dans les bras, reliés à des appareils qui la maintenaient en vie. Elle avait été plongée dans un coma artificiel afin d'éviter d'inutiles souffrances, étant donné la gravité de son état et ses brûlures.

Mais juste avant, Katharina lui avait parlé de la malédiction des Justes. En regardant le visage ravagé de la jeune femme, une moitié parfaitement intacte, l'autre qui n'avait plus rien d'humain, il songea qu'elle venait d'entrer en enfer. Alors, maléfice ou pas ? Presque tous les membres du commando étaient morts dans cette opération. Lui-même avait failli y laisser sa peau. Ce qui l'avait sauvé, c'était la petite voix qui lui avait dit de tourner au dernier moment.

Josef Stahl se sentait rongé par la culpabilité. Il revoyait les instants qui avaient précédé l'accident. S'il n'avait pas commis l'erreur de projeter un motard dans le fossé, jamais les amis de celui-ci n'auraient pris sa voiture en chasse. Cette catastrophe aurait

pu être évitée. Tout cela était de sa faute, de sa faute à lui seul. Pour cette raison, il avait tenu à ce que Katharina puisse recevoir les meilleurs soins, au meilleur endroit, avec les meilleurs spécialistes. Spécialistes dont il faisait d'ailleurs partie…

Expert en reconstruction faciale, il mesurait déjà toute la difficulté de sa tâche. Cette fois-ci, il ne s'agirait plus d'intervenir sur un visage en bon état pour modifier une identité, mais d'un travail infiniment plus complexe.

Il voulait que tout soit aussi parfait qu'avant, sans traces de cicatrices, sans séquelles, sans possibilité de rejet. Cette dernière exigence l'obligerait à aller beaucoup plus loin qu'il ne l'avait jamais fait, même s'il était un chirurgien hors pair.

Il fallait trouver un donneur parfait, un sujet dont le groupe sanguin serait identique. Mais cela ne suffirait pas. Il fallait d'autres caractéristiques plus fines pour diminuer les problèmes de compatibilité.

Enfin, Stahl devrait effectuer quelques modifications au niveau de l'ADN des tissus prélevés. D'ailleurs, il s'intéressait depuis longtemps au génie génétique. Il avait entrepris des recherches dans ce domaine. Dans le laboratoire mis à sa disposition au sous-sol, un certain nombre d'échantillons frais commençaient à s'amonceler.

Il marcha vers une fenêtre et regarda au-dehors. Dans les rues de la ville, le flot humain s'écoulait en vagues incessantes. D'un œil évaluateur, il regardait uniquement les femmes. Laquelle serait son donneur idéal ? Évidemment, beaucoup d'essais seraient

nécessaires.

La petite voix monta dans la tête de Stahl, lui disant d'une voix douce : « *Ne compte pas, Josef, ne compte pas. Qu'il y en ait dix, cent ou mille, ce sera avec plaisir que j'accepterai leur sacrifice…* »

Notes de l’auteur

Pytheas Erbe

J'ai créé le nom de la fondation culturelle *Pytheas Erbe* en référence à l'Ahnenerbe et à la Société Thulé.

L’Ahnenerbe (*Ahnenerbe Forschungs und Lehrgemeinschaft*, Société pour la recherche et l'enseignement sur l'héritage ancestral) avait été créée par Heinrich Himmler, Herman Wirth et Walther Darré en 1935. Puis l’Ahnenerbe avait été intégrée aux SS en 1939. Elle menait des recherches sur l’archéologie et l’anthropologie raciale, d’où son nom d’Ahnenerbe signifiant *héritage des ancêtres* : *Ahne* pour ancêtres, *Erbe* pour héritage.

La société Thulé (*Thule-Gesellschaft*), appelée également ordre de Thulé, était une société secrète allemande de Munich. À l’origine, il s’agissait d’un groupe d’études ethnologiques qui inspira par la suite le mysticisme nazi.

Pytheas (340-325 avant J.-C.) était un explorateur grec. Il est le premier à avoir mentionné le nom de Thulé. De là vient le nom de *Pytheas Erbe* : héritage de Pytheas.

L’or des justes

Dans la citation figurant en exergue, les difficultés de la vie sont comparées aux pailles utilisées pour purifier l'or des justes. Elles sont assimilées à des épreuves qui peuvent nous rendre meilleurs.

Pour moi, la plus belle expression de l'or des justes, c'est lorsque le capitaine Pierre enseigne à son arrière-petit-fils les secrets de la nature. Le véritable or des justes, c’est l’amour qui reste dans nos cœurs une fois les épreuves passées. Et ce que nous sommes capables d’en transmettre…

Remerciements

Je remercie Michel, de la troupe des Troubadours de la Combade, pour ses traductions en patois limousin.

À propos de l'auteur

Christian Féron est né en 1960 sous le signe de Mars, à quelques pas du plus grand paratonnerre de Paris : la tour Eiffel. Il est journaliste, photographe, webmaster et créateur de logiciels. C'est après avoir couvert l'actualité pendant quelques années dans le Limousin qu'il a écrit son premier roman, « L'or des justes ».

Synopsis

En juillet 1944, dans le Limousin, un groupe de maquisards met la main sur un convoi d'or, pendant un combat contre des troupes allemandes. Le colonel Guingouin, chef de la Résistance locale, n'en saura jamais rien.

De nos jours, après avoir quitté les services secrets français, Vincent Delaroche commence une nouvelle vie. Devenu journaliste, il essaie d'oublier un lourd passé. Mais celui-ci ne tarde pas à le rattraper.

Regroupés en organisation internationale, des descendants d'officiers SS ont localisé un trésor de guerre. Ils chargent un groupe de mercenaires d'aller le récupérer. Dans la région où habite Vincent, une série de meurtres commence alors...

Mandatée par le gouvernement, l'unité spéciale du colonel Lucas, un militaire de carrière, se rend sur place. Le journaliste acceptera-t-il de reprendre sa place aux côtés de Vipère, une jeune femme du commando, surnommée *Mademoiselle Scorpion* ? Savent-ils que l'objet de leur quête est le trésor de Rommel et de l'Afrika Korps ?

Et qui est réellement Josef Stahl, dont le grand-père était chirurgien dans les camps de la mort ?

[1] Guy Môquet a été fusillé à l'âge de 17 ans par les nazis.

[2] « Nous irons ensemble vers ce **Nouvel Ordre Mondial** et personne, je dis bien personne ne pourra s'y opposer » (Nicolas Sarkozy, Président de la République française, le 16 janvier 2009)

« *Now, we can see a new world coming into view, a world in which there is the very real prospect of a* ***new world order.*** » « Maintenant, nous pouvons voir un nouveau monde venir en vue, un monde dans lequel se trouve la perspective très réelle d'un **nouvel ordre mondial** » (George Bush, 41e Président des États-Unis, 6 mars 1991)

« Homme moderne, adulte pourtant parfois faible dans sa pensée et dans sa volonté, laisse-toi prendre par la main par l'Enfant de Bethléem; [...] La force vivifiante de sa lumière t'encourage à t'engager dans l'édification d'un **nouvel ordre mondial**, fondé sur de justes relations éthiques et économiques. » (Message Urbi et Orbi du Saint-Père Benoît XVI du 25 décembre 2005)

[3] Mon petit trésor.

[4] Opération extérieure, en territoire étranger.

[5] Sur beaucoup d'emblèmes nazis, l'aigle du IIIe Reich tient une croix gammée dans ses serres d'où l'appellation, par dérision, de *Moineau à pédales*.

[6] La fierté du peuple allemand, c'est la pureté de notre race. Notre Reich vaincra le monde entier !

[7] Tiqqoune 'hatsote, prière de minuit dans le judaïsme. Traduction : « Éveille-toi, ma gloire, éveille-toi musique de mon luth et de ma harpe, j'éveillerai l'aurore ».

[8] Noms de Dieu dans la tradition juive.

[9] Je ne suis qu'un pauvre paysan à la retraite, je ne possède pas grand-chose, que me voulez-vous ?

[10] Je parle la langue de mes ancêtres. Apprend d'abord à parler la langue de mes ancêtres, qui ont grandi et qui sont morts ici. Après, tu pourras croire ce que tu veux.

[11] Petit couteau dont la lame et le manche, en forme de T, permettent de le tenir entre l'index et le majeur.

[12] Ce matin est tellement cool, mes amis…

[13] Ils n'ont pas le droit de faire ça !

[14] L'esprit immortel du Führer nous protège. Sieg Heil!

[15] Qui est ce fou ?